

INTERCULTURALITÉ ET ENGAGEMENT SOCIAL

COMPTE-RENDU D'UN CARREFOUR DE SAVOIR

Carrefour d'animation et de participation à un monde ouvert (CAPMO)

Québec, septembre 2020

REMERCIEMENTS

En janvier 2018, le CAPMO a reçu un apport financier de la Fondation Béati pour développer le carrefour de savoir *Interculturalité et engagement social*. Notre organisation tient à remercier la fondation pour son appui sans lequel les activités qui ont été réalisées sur ce thème n'auraient pu avoir lieu.

© Carrefour d'animation et de participation à un monde ouvert

Dépôt légal : 3^{ème} trimestre 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-9819343-0-7

Note de l'éditeur

Analyse thématique et mise en forme du contenu par Yves Carrier, avec la collaboration de Gérald Doré.

Ce rapport est le fruit d'une démarche exploratoire interrogeant l'enjeu de l'Interculturalité, au fil des événements qui l'ont rendu manifeste dans le programme d'activités du CAPMO. Il est ici abordé dans une variété de formes d'expression, depuis la réflexion systématique jusqu'à la transcription de verbalisations spontanées, en passant par des communications où la nature de l'enjeu se révèle en lien avec des événements tragiques. Ce rapport n'a pas la prétention d'être un « rapport final ». Il reflète une démarche ouverte, appelée à connaître d'autres développements dans la continuité de la mission d'éducation populaire et de défense collective des droits du CAPMO.

Le CAPMO est un carrefour d'action et de réflexion et un organisme d'éducation populaire autonome. Il favorise le regroupement, l'implication, le ressourcement et la formation des personnes issues des milieux populaires et des personnes qui leur sont solidaires. Il vise la construction d'une culture et d'un monde plus justes dans une perspective de refus de la misère, d'exercice d'une citoyenneté reposant sur la dignité des personnes et de reconnaissance de toute contribution à la société.

Le CAPMO accueille la diversité des positions colligées dans ce rapport synthèse en y nourrissant sa réflexion des éléments qui convergent avec sa mission. Cette démarche de carrefour de savoir ***Interculturalité et engagement social*** ainsi que la production de ce rapport ont été rendus possibles grâce au soutien de la Fondation Béati.

Carrefour d'animation et de participation à un monde ouvert

435, rue du Roi, Québec, Québec, G1K 2X1

carrefour@capmo.org

www.capmo.org

Table des matières

INTRODUCTION.....	9
I - INTERCULTURALITÉ ET ENGAGEMENT SOCIAL	
Coup d’envoi au carrefour de savoir.....	11
Une identité ouverte à la diversité, propos partagés.....	16
Essai de psychanalyse sociale.....	19
ImmigrantEs ou réfugiéEs à Québec, témoignages d’expériences vécues, une anticipation du carrefour de savoir 2018-2019,	
Présentations d’Assumani Kibilo, Aïsha Lakhdar et Mayte Martinez.....	21
Commentaires sur ce thème lors de diverses soirées mensuelles.....	30
Le Québec, société métissée.....	38
Situation culturelle et sociale du Québec : Période de crise, de vide, de transition ou de renouvellement ?	
Conférence de Gérard Bouchard, sociologue, 8 février 2018.....	41
Commentaires sur ce thème.....	49
La minorisation du Canada français.....	50
Bricolage de l’identité sociale : Nous-Les-autres et contextes en action au Québec	
Conférence de Victor Ramos, anthropologue, 18 octobre 2018.....	53
Commentaires et compléments sur ce thème.....	64
Nouvelle synthèse interprétative.....	67
Interculturalité et laïcité dans la société, soirée mensuelle du CAPMO, 15 novembre 2018, animée par Gérald Doré et Robert Lapointe.....	69

Commentaires sur ce thème.....	71
Qu'il est difficile d'aimer.....	73
Malaise dans la civilisation.....	75

II - UN DEVOIR DE MÉMOIRE POUR MIEUX VIVRE ENSEMBLE

Les Premières Nations, perspectives diverses.....	79
2.1 Une longue réappropriation de soi.....	80
2.2 La spiritualité autochtone.....	83
Justice et réconciliation.....	88
L'esclavage et la présence des Noirs au Québec, visite guidée du Vieux-Québec avec Ali Ndiaye, alias Webster, 31 août 2018.....	91
Commentaires sur le thème après la visite guidée.....	96
Vocation à être humain.....	98

III - UNE INTERCULTURALITÉ CONTRE LE RACISME ET LA VIOLATION DES DROITS HUMAINS

Commémoration de l'attentat à la grande mosquée de Québec.....	101
Message de condoléances aux familles et à la communauté victime de l'attentat terroriste à la Grande Mosquée de Québec.....	105
Discussion au Capmo suite aux activités de commémoration.....	107
Conférence sur le racisme au Québec, organisée par la Coordination des actions de Québec contre le racisme, Université Laval, Québec, 5 décembre 2018.....	109
Commentaires sur ce thème lors de diverses activités.....	116
L'être et le non-être.....	118

Angela Davis, portrait d'une militante antiraciste, soirée mensuelle du CAPMO, 21 février 2019

Conférence de Michèle D'Haïti, sociologue, ...121

Commentaires sur ce thème et conclusion de la conférencière 131

Expérience et conscience.....133

Journée internationale pour le droit à la vérité concernant les graves violations des droits humains, Événement Romero, 24 mars 2019

Présentations d'Élisabeth Desgranges, Mario Gil Guzman, Victor Ramos et Yves Carrier.....135

Commentaires sur ce thème.....154

Migrations forcées.....156

Kasàlà pour la commémoration du génocide rwandais, 13 avril 2019.....159

Marchons ensemble : solidarité avec les personnes migrantes, communiqué de presse du 4 mai 2019.....163

CONCLUSION.....165

INTRODUCTION

« Avant de pouvoir construire ensemble, il faut d'abord apprendre à se connaître. »
Marie-Émilie Lacroix, le 1^{er} juin 2018¹

Dans la tradition du CAPMO, un carrefour de savoir consiste à explorer ensemble une question qui présente un intérêt collectif, compte tenu de la conjoncture. Le groupe explore la question selon diverses approches, à partir de sa propre expertise et avec l'aide d'unE ou plusieurs animateurs ou animatrices. À un moment ou l'autre de la démarche, ou tout au long, des personnes présentant d'autres types de perspective se joignent à la réflexion. Le processus vise notamment à faire de la théorie sociale ensemble et à générer de nouvelles connaissances.

En ce qui concerne le carrefour de savoir *Interculturalité et engagement social, les rencontres* ont eu lieu de janvier 2018 à mai 2019, lors de nos soirées mensuelles et à d'autres occasions dont les activités de commémoration de l'attentat à la Grande Mosquée de Québec, en janvier 2018 et janvier 2019.

Nous avons débuté notre exploration par le visionnement du documentaire *L'Empreinte* de Carole Poliquin et Yvan Dubuc, sur les influences des cultures autochtones sur l'identité québécoise. Nous avons aussi effectué une visite du site traditionnel huron-wendat près de Québec, et quelques membres du groupe ont participé à une Rencontre avec les Premières Nations au Cap-de-la-Madeleine. Chacune des activités était suivie d'un cercle de discussion regroupant de 12 à 30 personnes.

Lors du mois de l'histoire des Noirs en février 2018, nous avons entendu une conférence d'Alix Renaud sur Haïti et l'indépendance de l'Amérique latine. L'année suivante, Michèle d'Haïti nous a présenté l'activiste noire Angela Davis et son combat contre le racisme. Aussi, à l'été 2018, nous avons vécu l'expérience d'une visite guidée du Vieux-Québec avec Ali Ndiaye alias Webster qui portait sur l'histoire de l'esclavage et de la présence noire au Québec.

Avec la communauté latino-américaine, nous avons approfondi nos liens en organisant différentes activités de sensibilisation à la situation des droits humains, à l'histoire et aux événements politiques de cette région du monde, à la fois si proche et si loin de nous. La conférence de Victor Ramos nous a fourni une clé de lecture qui a assis la problématique de l'identité sociale.

¹ Propos de l'une des participantes suite à la rencontre avec des membres des Premières Nations au Cap-de-la-Madeleine les 31 mai et 01 juin 2018.

En plus des activités de commémoration des attentats à la Grande Mosquée, les enjeux liés au racisme et à l'accueil de la diversité ont été abordés lors de différentes marches, dont une en faveur des migrants du monde entier, à l'occasion d'une conférence du professeur Gérard Bouchard sur le vivre-ensemble et d'une autre de la *Concertation des actions de Québec contre le racisme*. La question a aussi été discutée à différentes reprises, lors de nos rencontres de la série *Interculturalité et engagement social*.

Toutes ces rencontres ont permis de générer un univers de contenu comprenant des conférences et des communications orales enregistrées, transcrites et révisées par leurs auteurs et autrices, de même que des commentaires exprimés par les personnes participantes.

Dans ce rapport, les présentations sont reproduites dans leur intégralité. En ce qui concerne les commentaires des personnes participantes, seulement ceux qui étaient en lien direct avec les conférences et les présentations sont rapportés

Tout cet univers de contenu a été mis en forme en tenant compte de l'approche historique qui a guidé le choix des thèmes des rencontres. Les éditoriaux qui ont été rédigés pour le bulletin de liaison mensuel du CAPMO ont été ajoutés à la fin de chaque chapitre. Ils permettent de poursuivre la réflexion sur chaque thème et de susciter des occasions de célébrer le vivre-ensemble.

I - INTERCULTURALITÉ ET ENGAGEMENT SOCIAL

COUP D'ENVOI DU CARREFOUR DE SAVOIR

« La culture québécoise n'est pas un lieu de passage où chacun chante sa chanson. C'est un édifice, perpétuellement en construction, jamais terminé. Pour ajouter ma pierre, il importe que j'en explore les fondements. Ouvert à tout vent, il n'y a pas assez de bras, d'ici et d'ailleurs, pour l'élever². »

Partir des savoirs populaires, du vécu et de l'expertise des gens, en accompagnant leurs questionnements, leurs réflexions, en laissant place à leur subjectivité, leurs émotions, leur indignation et leur espoir, c'est, comme disait Erich Fromm à Paulo Freire : « effectuer une espèce de psychanalyse historico-socioculturelle et politique »³. Cette pratique permet d'apprendre de la pluralité des points de vue et d'échapper à l'enfermement de la pensée, à l'homogénéité de genre, de classe, de culture, d'éducation ou d'idéologie. On y apprend que la recherche du consensus n'est pas l'unanimité des formes comme s'il n'y avait qu'une manière d'être en conformité avec la norme sociale. L'identité étant un bricolage en mutation permanente, il faut refuser les fixations identitaires.

En ce sens, la pensée occidentale ou *l'American way of life*, ne sont que des identités empruntées à l'idéologie dominante, un miroir déformant conditionnant nos aspirations et nos rêves afin que les souhaits des masses correspondent aux intérêts des classes dominantes. La loi même, si on n'y prend garde, devient rapidement le terreau de l'intolérance ou du plus pur cynisme. La diversité est un enrichissement qui nous propulse sur la voie du devenir commun en tension permanente vers ce qui advient pour l'imaginer, le créer, le construire ou le transformer. Celui qui se sent inclus prend part à l'effort solidaire, il sourit à la vie et s'épanouit en toute confiance. Si nécessité fait loi, l'accueil sera notre raison d'être pour réapprendre cette humanité commune sur cette Terre que nous empruntons à nos enfants.

² Naïm Kattan, romancier et penseur québécois d'origine irakienne et juive, Reportage Transmettre, saison 41, Second Regard, émission du 10 avril 2016, Radio-Canada.

³ Paulo Freire, *Pedagogia da esperança, um reencontro com a pedagogia do oprimido*, Paz e Esperanza, Sao Paulo, Brasil, 2015, p. 184.

La diversité des points de vue permet de se situer à la place de l'autre, de considérer ses intérêts et ses préoccupations, de se désaliéner des peurs et des préjugés, de se décoloniser de ce sentiment de supériorité et d'arrogance, de cette fausse identité qui n'est que désir de domination et insécurité intérieure, pour laisser advenir l'être humain authentique. Ensuite, pour créer du tissu social, il faut organiser des occasions de rencontres qui permettent de réfléchir ensemble, d'apprendre à se connaître pour se libérer de la peur de l'inconnu. Ce travail implique également un retour sur soi pour s'apprécier comme sujet enraciné dans une histoire et une culture davantage métissées qu'il n'y paraît. C'est pourquoi, nous partons du postulat que le racisme et la peur de l'autre naissent d'un sentiment d'insécurité et du doute permanent sur notre propre identité. La connaissance de soi, de qui nous sommes comme porteurs d'une culture originale en Amérique et dans le monde, est le vecteur qui permet d'accueillir les gens d'ici et d'ailleurs sans nous sentir menacés. Il s'agit donc d'un double mouvement de connaissance de soi et de connaissance de l'autre dans le but de construire une histoire nouvelle.

Car ne l'oublions jamais, c'est par sa parole que l'immigrant prend vie comme sujet et s'incarne dans notre réalité. C'est à nous de l'entendre dans l'expression de sa vérité et de l'accueillir dans son humanité. Mais pour que cette rencontre ne soit pas superficielle ou de convenance, nous devons aussi faire la vérité sur nous-mêmes. Comme société d'accueil, nous devons nous désaliéner d'une culture de consommation et nous décoloniser de l'esprit de domination et de supériorité qui nous a été inculqué. La quête du récit aux origines de nous-mêmes, conduit vers l'histoire. Le Québec est tissé de nombreuses racines, nous en avons choisi deux : l'autochtone, vieille de 12 000 ans qui nous relie à l'universel et à la Terre-Mère et celle des fondateurs et des fondatrices de la Nouvelle-France, porteurs d'une utopie nouvelle. Également présente dès cette époque, une racine africaine qui, émergeant à la mémoire collective, permet à plusieurs d'éprouver un lien plus profond avec ce territoire. Évidemment, nous sommes loin d'avoir tout couvert à propos des racines, nous n'avons pas abordé l'héritage des Anglais, Écossais et Irlandais, celui des Juifs, celui des Asiatiques, des Latino-américains, et des Européens d'immigration récente, etc.

Le carrefour de savoir « Interculturalité et engagement social » est en quête d'une mémoire commune à laquelle nous puissions nous rallier. À ce propos, l'Interculturalité se définit comme une mise en dialogue de deux ou de plusieurs identités, elle n'est jamais négation de soi. Apprendre à se connaître comme membre d'une culture métissée, héritière de cultures millénaires, pour savoir partager qui nous sommes, c'est à cette seule condition que l'affirmation de soi ne deviendra pas négation de l'autre, mais ouverture à la différence.

Comme nous l'a partagé l'anthropologue Victor Hugo Ramos, l'identité est un bricolage inachevé. Nous sommes peut-être rendus là au Québec, à écrire un nouveau chapitre de notre histoire et pour cela il faut récapituler les différentes synthèses interprétatives élaborées au cours des siècles. En espagnol, chapitre se dit « capitulo », alors récapituler consiste à relire chaque chapitre pour les réinterpréter afin qu'ils nous donnent des motifs d'avancer. C'est pourquoi nous émettons l'hypothèse qu'il faut nous enraciner plus profondément pour conférer à cette histoire une portée plus longue qui intègre les nouveaux arrivants dans ce projet de société original que nous devons construire ensemble.

Reprendre autrement le récit de notre histoire nous amène à nous redéfinir en enlevant une à une les différentes couches sédimentaires qui nous ont été inculquées. Cette compréhension de soi nous rend légataires « d'une trahison vis-à-vis nous-mêmes et vis-à-vis de nos frères et sœurs amérindiennes » (Jacqueline Lanouette, *L'Empreinte*). Suite à la Conquête britannique, nous avons été amenés à nous distancer de notre métissage, pour apparaître plus Blancs européens que nature, sous peine d'être déportés comme nos frères acadiens.

Mais peut-on vraiment s'abstraire du « nous » lorsque nous parlons d'origine et d'identité, d'histoire et de traits culturels, de psychanalyse commune d'un passé enfoui et renié ? Fierté et honte se côtoient dans le récit de chaque nation. Or, c'est pourtant là où résident la racine et la source ainsi que la manière de se comprendre comme habitant de ce monde. Les Québécois et les Québécoises ne sont pas rien, une culture profonde les habite, souvent à leur insu, celle des origines premières, entre lacs et montagnes, dans les brumes matinales et le silence insondable des forêts. Le pays et ses saisons nous relient aux premières civilisations humaines, à une sagesse apparue avant même les premières écritures, quand la vérité et la lumière guidaient encore les pas de l'homo sapiens sapiens.

Il existe un mot en Amérique latine pour décrire un ensemble de phénomènes qui caractérisent l'identité et les particularités des ensembles nationaux, c'est idiosyncrasie. Ce mot réfère aux racines cachées de l'âme des peuples qui influencent leurs comportements et leurs prises de décision. On en trouve des traces dans leurs valeurs dominantes, leurs préférences ou encore leur aversion envers certains comportements. Ainsi on dira du Québécois qu'il est latin, mais aussi qu'une part mystérieuse de son âme semble attachée à ce territoire immense et à ses hivers interminables, qu'il est un nomade sédentaire, à la fois grégaire et solitaire, consensuel et indépendant.

Or, tout autant que l'habitat transforme et façonne le pays, la géographie et le climat influencent ce que nous sommes. Si la langue semble être le principal véhicule pour se dire à soi-même et se révéler aux autres comme culture, elle apparaît aussi comme l'expression de ce qui nous habite, en quête de mots pour se dire et se comprendre, et par delà ceux-ci, comment apprivoiser ce silence immense qui ouvre à soi-même? À ce propos, la conférence du professeur Gérard Bouchard nous aidera à saisir certains des mythes qui nous constituent comme ensemble national.

Depuis une vingtaine d'années, le débat sur la laïcité est pour le moins prégnant au Québec. Propulsée par les guerres au Proche-Orient et les différents attentats terroristes, la peur de l'autre est aussi associée à une religion qui questionne les valeurs de la modernité d'une société qui s'est affranchie de la domination religieuse. Ainsi, l'émancipation de la femme québécoise semble se situer au carrefour de ce débat identitaire. Le gouvernement québécois, selon les différentes allégeances politiques, penche tantôt pour l'interdiction des signes religieux, tantôt pour la tolérance. Notre proposition à ce propos va plus dans le sens de l'inclusion de la diversité que de l'imposition d'une règle républicaine.

Pour éviter le repli identitaire, non seulement nous devons être à l'écoute de l'autre, mais, de part et d'autre, nous situer dans une position d'apprenants. Les représentant-e-s des différentes cultures qui viennent s'établir ici sont porteur de valeurs universelles, mais aussi de certaines attitudes que nous avons jetées avec l'eau du bain. Le changement d'époque que nous vivons tous et toutes nous incite à revisiter nos appartenances et le récit que nous en avons fait pour donner sens à l'histoire en récupérant ses différents symboles. Il ne s'agit pas ici d'oblitérer la mémoire historique, mais de questionner l'interprétation que nous en avons. Cette construction de sens nous permettra d'avancer ensemble vers de nouveaux horizons possibles et cela se fera, croyons-nous, en réinvestissant les forces de la transcendance, de l'utopie et de l'imaginaire collectif. Ces éléments favorisent une réappropriation d'une destinée commune et cette perspective nouvelle est susceptible d'engendrer l'espoir d'un monde meilleur.

De même, la vocation du peuple québécois à la solidarité internationale appartient depuis longtemps à son identité. C'est l'une des fibres qui représentent sa plus belle réalisation, à l'encontre du racisme et du repli identitaire. En effet, depuis les débuts de la Nouvelle-France, l'accueil des réfugiés fuyant les guerres inter-nations ou l'envahisseur britannique, a constitué la raison d'être de ce pays. Un endroit, comme disait Louis Riel, « où les persécutés du monde entier pourront venir trouver refuge ».

Sur une planète affligée de toutes les calamités, auxquelles notre système d'accumulation du capital n'est pas étranger, l'accueil et la connaissance de l'autre impliquent non seulement de s'informer, mais également d'agir solidairement pour que les actions de nos entreprises et de notre gouvernement n'affectent pas négativement les conditions de vie et la souveraineté des autres peuples. Pour comprendre qui nous sommes, nous devons aussi reconnaître le rôle que notre pays joue en ce monde, de colonie européenne de peuplement à rouage de l'empire occidental maintenant les pays du sud dans une permanente subordination aux intérêts du nord.

Une identité ouverte à la diversité, propos partagés

L'adoption procède d'un double mouvement, c'est un principe d'accueil et d'appartenance à une identité partagée. La connaissance de l'autre comme individu brise la généralisation abusive et les clichés sur lesquels se bâtissent les préjugés et le racisme. Aller vers l'autre dans des gestes d'ouverture pour démystifier les différences devient une responsabilité sociale pour la société d'accueil. Or, celle-ci doit s'incarner dans le visage d'individus de chair et de sang et par delà les réformes des structures pour répondre aux besoins urgents, chacun est convoqué à s'investir dans ce grand mouvement d'accueil et d'ouverture à l'autre.

Au départ, il s'agit d'une rencontre interpersonnelle entre des porteurs de cultures différentes. Cela permet parfois de découvrir que les valeurs, les perceptions ou les visions, qu'ils nous partagent font également partie de notre héritage culturel, même si nous l'avons oublié. D'autres fois, ces perspectives différentes nous ouvrent le regard sur de nouvelles dimensions de la vie concernant l'environnement, la justice sociale, les rapports homme-femme, la spiritualité, etc.

« J'ai remarqué qu'avec l'arrivée de personnes d'Amérique latine, nos façons de manifester ont changé. D'abord avec les Chiliens, puis les Salvadoriens, et plus récemment avec les Colombiens, cela a apporté une autre coloration à nos manifestations, entre autre par un aspect davantage festif avec la musique et les tambours. La plupart du temps, on manifeste contre quelque chose, même si c'est aussi pour quelque chose. Une chose qui est commune, c'est de vivre l'expérience d'être ensemble dans la fraternité pour quelque chose même si on ne se connaît pas. Nous sommes connectés par les mêmes idéaux, car nous avons répondu à un appel commun pour quelque chose qui nous rassemble. Alors, selon moi, cela rejoint un peu l'aspect de la spiritualité. Nous sommes contents d'être là ensemble pour proposer autre chose. Le défi, c'est de mettre en valeur le côté positif, ce pour quoi nous manifestons. » Un participant à la rencontre du 16 janvier 2019

« Avec mon militantisme, je suis parfois appelée à aller dans d'autres sphères de la société. Dernièrement, j'ai participé à une rencontre où il y avait différentes femmes, de différents milieux. Ce dont je me suis rendu compte, c'est que pour moi, ce qui est enrichissant, c'est d'aller vers l'autre pour connaître ses attentes et ses besoins, pour échanger. Si je prends l'exemple d'un nouvel arrivant, il y a des choses qu'il ne connaît pas et qu'il a besoin d'apprendre.

Il est important d'aider cette personne et de ne pas la laisser de côté. Peu importe d'où est-ce que tu viens, peu importe qui tu es, nous avons tous et toutes des talents, des valeurs, des connaissances et des convictions. Je crois qu'il ne faut pas brimer l'autre dans ses convictions. » Une participante à la rencontre du 15 novembre 2018

« Sociologiquement, une société change constamment. Il y a des Québécois qui vont vivre à l'étranger et qui ne reviendront jamais et en même temps, il y a des immigrants qui viennent ici faire leur vie. Eux aussi ont des idées et il faut les écouter. Le Québec est en construction permanente et les références d'hier ne sont pas celles d'aujourd'hui. Ce qui était vrai pour mon grand-père, n'est plus vrai pour moi aujourd'hui. Ce qui était vrai pour mon père n'est plus vrai pour moi. Ce qui est vrai pour moi maintenant ne l'est déjà plus pour mes enfants. Cela ne veut pas dire, cependant, qu'il n'y a pas quelque chose qui tient cela ensemble. Le Québec n'est pas qu'un contenant vide qu'on remplit de n'importe quoi. Il a son histoire, sa culture et son identité, mais le changement est la seule chose qui semble permanente en ce pays. C'est fascinant et cela fait peur à la fois puisqu'on ne contrôle rien. Dès que tu as des enfants, tu t'inscris malgré toi dans ce cycle de changements permanents. C'est la vie qui est là et qui se manifeste. On peut seulement s'arranger pour qu'elle soit viable pour tous. » Un participant, Cercle de discussion sur l'attentat à la Grande mosquée de Québec, février 2018

« Il y a de plus en plus d'immigrants qui viennent s'établir à Québec, mais c'est aussi le centre de la fierté québécoise parce que c'est la capitale, c'est le cœur de son histoire et de sa culture. Cela cause une dichotomie qui nous met une pression. Nous ne voulons pas nuire à la culture québécoise, mais les Québécois se sentent menacés dans leur identité. Ils sont assez ouverts pour nous accepter, mais ils ont un peu peur. Je le vois de plus en plus, parce qu'on parle tout le temps avec les autres immigrants. À cause de cela, plusieurs déménagent à Montréal. On voit une énorme différence entre Montréal et Québec. J'ai l'opportunité de faire des animations dans les écoles et je le constate. À l'école Roberval et François-Perreault, il y a beaucoup d'immigrants et les enfants sont très ouverts aux différences culturelles. Ils ne questionnent pas la différence et ils ont un fort sentiment de défense des droits humains. Lorsque je suis allée plus en périphérie, l'accueil est très différent. Ce sont des milieux très homogènes, blancs, québécois et lorsqu'on parle de justice sociale, de droits humains, ils se sentent un peu perdus. Ils comprennent moins et ils sont beaucoup moins intéressés. Je crois qu'il faut préparer les citoyens québécois de la ville de Québec à cette immigration pour que cela ne cause pas de problème. Je vais terminer par une chose qui est très importante, c'est le mot intégration.

On dirait que la politique multiculturelle du gouvernement fédéral qui est d'intégrer les immigrants, c'est devenu un terme très délicat. S'intégrer, cela ne veut pas dire qu'on va devenir entièrement Québécois et qu'on va perdre ses racines. Il y en a certains, comme les gens de la Meute, qui pensent que s'intégrer c'est oublier qui l'on est. Je pense plutôt que c'est le vivre ensemble qui est la meilleure façon de faire, car nous apprenons à nous adapter à ce qu'est le Québec sans y perdre nos racines, parce que c'est trop dur pour un être humain de renoncer à ses origines. » Une participante à la rencontre du 15 mars 2018

« Même si nous sommes différents, nous avons beaucoup de choses en commun. Il faut se servir des choses que nous avons en commun pour bâtir quelque chose qui soit mieux pour surmonter tous les conflits. Sinon, si on commence à dire : « Les Québécois, ils sont comme ceci ou comme cela, et de l'autre côté, les immigrants, ils sont comme ceci ou comme cela », nous allons développer des conflits. C'est ça le but des préjugés, de nous éloigner et de nous mettre les uns contre les autres. Cela ne finit plus, mais nous, ce que nous voulons, c'est construire quelque chose ensemble. C'est sûr que les médias vont toujours mettre l'emphasis sur les différences parce que si nous commençons à nous diviser, c'est plus facile pour les puissants qui vont nous passer dessus. Hommes et femmes, les féministes et les antiféministes, les immigrants et les Québécois, c'est pour cela que nous avons choisi de parler dans le sens de l'intégration. On s'intègre dans la mesure où l'on apprend à se connaître. Nous avons besoin d'espaces de connaissance pour pouvoir s'intégrer en créant quelque chose ensemble. » Une participante à la rencontre du 15 mars 2018

Essai de psychanalyse sociale

Éditorial de Ça roule au CAPMO, février 2017

Chaque être humain est habité par une tension permanente entre l'enracinement et l'évolution, le besoin de sécurité et la soif de liberté. Si cette démarche de connaissance de soi se réalise avec amour, elle peut devenir source d'épanouissement et de rencontre, ouverture au monde et exploration de son plein potentiel créatif. Délivré des peurs et des préjugés, des aliénations modernes et anciennes qui le dissocient du monde, l'individu apprend à intégrer les différentes dimensions de son être et projette une confiance certaine en ce monde. Sa personnalité irradie la bienveillance et il se gouverne lui-même selon la loi universelle de l'altérité. En quête permanente de l'unité perdue, il se met à l'épreuve, établit ses limites, conquiert l'espace de sa finitude et lorsque son cœur bat au rythme de ses pas, sa propre vie produit du sens et acquiert une valeur infinie. Chaque individu demeure partagé entre un profond sentiment d'appartenance à un groupe auquel il s'identifie et grâce auquel il se définit : les amis, la famille, la patrie, et son désir d'être reconnu comme participant d'une culture universelle. La tension suscitée par son désir d'inventer sa vie et le non-être produit par une consommation à outrance crée chez lui un sentiment d'émiettement et d'éparpillement. À la recherche de repères que la modernité ne lui offre plus, il ne se reconnaît pas dans la société de marché qui profane le sens des valeurs. Voulant combler son vide intérieur, il cherche à satisfaire les exigences de la société en s'affichant aux yeux de tous. Épuisé par les rythmes effrénés des cadences de travail, il s'enferme dans une vision étroite du monde.

La différence renvoie à soi-même, au sentiment d'appartenance, à une identité commune qui se dissipe dans la poursuite des rêves individuels engendrée par l'ambition et la croyance en la réussite personnelle. Privés de chemin d'alliance avec les autres, le cosmos et eux-mêmes, le passé, le présent et l'avenir, l'homme et la femme modernes s'égarent dans les méandres de leurs peurs et appréhendent l'avenir.

Chaque Québécois est porteur d'une culture originale en Amérique, mais il ignore toujours ce qui constitue sa richesse et son apport particulier au monde. Depuis longtemps, il a perdu la trace des signes lui permettant de se rattacher aux espoirs de ses aïeux, au sens de l'histoire et de sa présence ici. Pourquoi s'obstine-t-il à vivre en français ? Qu'est-ce que cette langue commune et universelle apporte à son identité d'être humain, à sa compréhension du monde et de lui-même ?

Si cette appartenance semble porteuse de convictions profondes qu'il ne reconnaît plus, la différence paraît une menace. Se sentant amoindri devant l'autre qui affirme ses valeurs et son identité, son appartenance à une tradition religieuse et sa fierté culturelle,

l'avorton de l'histoire ne possède plus que le reflet de lui-même qui se dissipe dans l'insignifiance de ses actes. La superficialité et l'ignorance ne peuvent être son credo, un malaise le trahit qu'aucun bouc-émissaire ne saurait guérir. L'effacement collectif est une souffrance certaine conduisant à de nombreuses pathologies dont la dépression et l'angoisse de vivre ne sont pas les moindres. Ne rejetons pas sur les autres notre manque de courage et la faiblesse de nos convictions.

À l'aube des nouvelles synthèses culturelles, nous devons apprendre à intégrer nos différents héritages tout en demeurant conscients de l'esprit qui nous habite⁴.

⁴ Réflexion écrite suite à la tuerie à la Grande Mosquée de Québec le 29 janvier 2017. Cet événement a été la bougie d'allumage de ce carrefour de savoir.

ImmigrantEs ou réfugiéEs à Québec, témoignages d'expériences vécues

**Une anticipation du carrefour de savoir 2018-2019,
lors de la rencontre mensuelle du 15 octobre 2015**

Présentation d'Assumani Kibilo, d'Aïsha Lakhdar et de Mayte Martinez

Assumani Kibilo

« Lorsque le gouvernement a implanté le système d'immigration, je pense qu'il avait aussi le devoir d'instaurer dans les programmes d'éducation primaire et secondaire, des notions relatives à l'immigration. C'est-à-dire, dans le cours d'éthique et de citoyenneté, par exemple, on devrait y introduire la notion sur l'immigration, en expliquant les raisons pour lesquelles le gouvernement avait opté pour l'immigration, quel est le processus (de l'analyse du dossier à l'intégration d'un immigrant), les immigrants dont nous avons besoin ici, etc. Expliquer le processus d'immigration à l'école parce que les enfants d'aujourd'hui sont les adultes de demain. S'ils apprennent cela de la bouche de leurs maîtres, étant donné que les enfants considèrent que les enseignants sont les dépositaires de la connaissance, des personnes qui sont investies de la morale, de la vertu, les chances sont grandes qu'ils vont s'en rappeler toute leur vie. Vingt ans plus tard, ce seront des adultes qui défendront la politique d'immigration. Donc, si cela avait été fait auparavant, nous aurions aujourd'hui des adultes qui auraient appris quelque chose sur l'immigration. Cela ferait un Québec plus inclusif qu'il l'est aujourd'hui. Alors, si le gouvernement met beaucoup plus d'énergie sur les programmes d'éducation, d'ici 20 ans, il y aura beaucoup de changements en termes d'intégration des immigrants au sein de la société d'accueil. Les gens vont travailler main dans la main, côte-à-côte, pour un Québec très inclusif, un Québec orienté vers un avenir pour tous.

Qu'est-ce que j'aime du Québec ?

Tout d'abord, le système démocratique que nous avons ici. C'est parmi les grandes démocraties du monde. C'est une démocratie qui donne la chance à tout le monde et qui permet la liberté d'expression à tous, sans exception. Dans d'autres pays, cela n'existe pas. C'est quelque chose qu'il nous faut apprécier. Oui, les Québécois ont travaillé fort pour cela. Il faut apprécier le travail que les Québécois d'avant nous ont fait pour le Québec d'aujourd'hui, pour que le Québec devienne un Québec de la liberté d'expression, un Québec qui ne rejette personne, un Québec qui est pour tous. Ça,

j'aime ça.

Il faut ajouter aussi la redistribution de la richesse. Cela n'existe pas partout. Ce système permet que tout le monde ait au moins quelque chose à se mettre sous la dent. Ça, il faut l'apprécier. Il y a d'autres coins du monde où ce système n'existe pas. Moi, je viens de la République Démocratique du Congo. J'y suis né à l'époque de Mobutu. De ma naissance jusqu'à ce que je quitte mon pays, je n'ai pas connu un Congo démocratique. Je n'ai pas vu un Congo qui redistribue la richesse à la population pauvre. Donc, je n'ai jamais connu un Congo qui est comme le Québec d'aujourd'hui. Il faut être fier du système que les Québécois ont instauré pour que le Québec soit au service de tout le monde.

Il y a aussi la politique d'accès à l'éducation. Même si à l'université on doit payer pour y aller, il y a un programme qui permet aux enfants de familles moins bien nanties d'y accéder. L'accès à l'éducation primaire et secondaire est gratuit. C'est une bonne chose, parce que cela permet à une société d'évoluer et de s'épanouir intellectuellement. Je peux souligner aussi la politique sociale d'accès aux soins médicaux.

Dans d'autres pays, on peut mourir comme ça dans la rue parce qu'on manque de soins. Ici, ça ne se peut pas. Ici, nous avons un accès gratuit aux soins médicaux, même si l'on doit payer pour certains services. Mais l'accès aux soins médicaux permet aux gens d'être en santé, de penser à l'avenir de la société, parce qu'on ne peut pas penser, on ne peut pas réfléchir sur l'avenir si on est malade sur son lit en train de souffrir. Ça ne se peut pas.

Finalement, ce que j'aime du Québec aussi, c'est l'accès à l'information qui permet à celui qui veut s'épanouir et se développer intellectuellement d'avoir une information et d'aller plus loin avec ça. Voilà les éléments qui me font apprécier le Québec. »

Aïcha Lakhdar⁵

« Lorsque nous habitions à Limoilou, il y avait beaucoup de femmes d'Afghanistan qui ne parlaient pas français. Mon mari travaillait de 15h30 à 1h00 du matin et j'ai commencé à les recevoir chez moi. Comme j'étais seule à la maison, j'ai décidé de les inviter pour leur apprendre le français. Nous cuisinions ensemble une fois par semaine pour le seul plaisir d'être ensemble. Il y avait des femmes du Congo, du Mexique, de la Colombie, de l'Algérie, du Cameroun. Nous avons commencé à faire la cuisine, à apprendre le français, à faire des achats ensemble. On dirait que dans ma tête, même si

⁵ Aïcha Lakhdar, agente de mobilisation et intervenante sociale à Kif-kif : familles mobilisées en action.

je n'étais plus au Maroc, je restais toujours assistante sociale. J'ai commencé à faire du bénévolat sans savoir ce que ce mot voulait dire. Dans mon pays, du bénévolat ça se fait autrement, la solidarité familiale et entre voisins restent très fortes. Quand nous sommes déménagés à Beauport, c'était un autre monde parce que je ne retrouvais pas d'immigrants. Mais sur le Chemin Royal, il y a de l'immigration cachée, c'est-à-dire qu'il y a des immigrants qui ne sortent pas. Un jour, je me promenais avec mon bébé et j'ai vu qu'il y avait des femmes dans un jardin. Je me suis dit : je dois les avertir qu'ici il y a des différences dans la façon d'éduquer nos enfants. Ici, les gens surveillent ce que nous faisons à nos enfants. C'est mon enfant, mais c'est aussi l'enfant de la communauté et du gouvernement, c'est l'avenir du pays. Cette mentalité est inconnue des nouveaux arrivants qui conservent certaines habitudes de leur pays. Il faudrait offrir une formation de base pour les nouveaux arrivés pour les informer de cela. Si on ignore cela, c'est un inconvénient pour pouvoir bien s'intégrer avec les familles québécoises. J'ai commencé à communiquer avec cette dame et sa fille traduisait.

Puis, j'ai découvert un quartier où il y a beaucoup d'immigrants. Ce sont des appartements privés et il y a des nouveaux arrivants qui habitent là et qui ne sortent pas. Ils vivent dans l'isolement. Personne ne s'occupe d'eux, ils ne parlent pas français et les mamans ne sortent pas. Comme je n'avais pas de travail, j'ai commencé à visiter ce secteur en me rendant à un parc situé tout près pour connaître des personnes. Je me suis dit que je devais chercher quelqu'un qui pouvait m'aider.

À ce moment-là, j'ai commencé à m'informer au bureau d'arrondissement pour savoir quelles étaient les ressources pour l'accueil des immigrants dans ce secteur. Au départ, je ne cherchais pas à créer un service pour avoir un travail, je pensais à la situation que j'avais vécue à mon arrivée et je voulais offrir aux gens ce dont j'avais rêvé lorsque j'étais seule à la maison. Mon mari était ingénieur chez nous, il était chef de service. Lorsqu'il est venu ici, il s'est orienté autrement et il est devenu soudeur-monteur. Ce n'est pas dans son domaine, mais il travaille. Moi, j'étais à la maison pour prendre soin de mes enfants. Pas de place à la garderie, c'était très difficile et il n'y avait personne pour me prendre par la main et me montrer où je pouvais aller chercher du soutien, personne n'est jamais venu frapper à ma porte pour s'informer de comment est-ce que j'allais. Je me disais que dans mon pays, je vivais mieux qu'ici. Et c'est vrai, dans mon pays je travaillais et j'avais un bon salaire. Chez moi, on dit que ceux qui partent vivre à l'étranger vont chercher un avenir meilleur pour leurs enfants. Notre rêve, c'est de vivre mieux que chez nous. C'est vrai que le Canada et le Québec, c'est la crème du monde. Il y a tous ces privilèges qui ont fait que Dieu et les hommes ont fait de ce pays ce qu'il est.

Le bureau d'arrondissement m'a donc offert une salle de réunion deux fois par semaine à la Cavée, un centre communautaire situé à Beauport. Le mardi et le vendredi, j'organise des cours de français. Ça a commencé comme ça avec un groupe de femmes et nous sommes devenues nombreuses. Il y a d'autres organismes où je vais inscrire des personnes. Mon privilège dans la vie, c'est que moi je suis venue habiter ici avec mon mari en tant que travailleurs qualifiés. C'est-à-dire que nous ne sommes pas des réfugiés et que nous avons été sélectionnés avant d'arriver ici; c'est-à-dire que vous devez avoir dans votre pays une bonne situation pour pouvoir venir ici. Mais dans les faits, quand je suis arrivée ici, je me suis retrouvée avec des réfugiées et je suis devenue bien intégrée avec ces personnes pour les aider et pour les encourager à s'entraider. Mes visites à domicile et mon partage avec des personnes sont le fruit du lien de confiance que j'ai établi avec elles.

Alors, la problématique commence à s'éclaircir. Si l'immigration est quelque chose de réel dont on prend soin, le gouvernement oublie souvent d'y préparer la société d'accueil. C'est un choc également pour la société d'accueil qui doit être sensibilisée par des ateliers et des rencontres comme nous avons ce soir.

Il y a des personnes réfugiées qui arrivent avec tout un bagage et une histoire à raconter pour que nous parvenions à les comprendre. Quand ils arrivent ici, ils trouvent un bon pays où ils sont bien logés et où les enfants vont à l'école, mais on oublie trop souvent le problème de la francisation.

Il y a beaucoup de familles qui font instruire leurs enfants en français, mais qui nous quittent parce que les adultes ne parviennent pas à bien le parler. Dans notre groupe, nous avons perdu 15 familles, des personnes de la Birmanie, des Colombiens, deux familles mexicaines et maintenant, ce sont les Népalais et des familles syriennes. Les enfants de ces familles parlaient très bien français. Certaines familles sont ici depuis plusieurs années, mais la maman ne parle pas français et le père non plus. Les cours de francisation pour les adultes payés par le gouvernement ne durent qu'un laps de temps. Après c'est coupé. Qu'est-ce qu'ils vont faire ? Rester à la maison, puis c'est l'aide sociale parce qu'on ne peut pas travailler si on ne parle pas la langue. Ils quittent pour une autre province où ils devront apprendre l'anglais cette fois. C'est un déchirement pour les enfants. Alors, je communique chaque jour avec des familles immigrantes, mais surtout des réfugiés. Ces personnes ont besoin d'un soutien, elles ont besoin d'un suivi. Lorsqu'elles arrivent ici, le gouvernement leur donne tout. Il y a des organismes qui s'occupent de l'installation, mais après il n'y a rien. L'après c'est quoi ? C'est l'avenir du pays, donc il faut des visites à domicile, de l'accompagnement, de la sensibilisation, des activités, des rencontres, pour arriver à avoir une vie harmonieuse qui reflète l'art de

vivre ensemble. C'est ce que fait notre organisation Kif-Kif avec la collaboration de CIUSSS et Entraide Agapè.

Avec un groupe de femmes et Emilie, j'ai fondé un organisme qui s'appelle « Kif-kif : familles en action », où sont réunies plus de 200 familles. Lorsqu'on décide de faire une simple rencontre, on se retrouve avec 100 personnes, québécoises et des immigrantes. Nous sommes des familles qui s'entraident pour toute sorte de choses. Ce sont les enfants qui, souvent, font la traduction pour les adultes qui ne parlent pas français et qui ont besoin de quelque chose. Si moi je ne parle pas bien espagnol, je vais emprunter le garçon d'une famille latino et je l'emmène avec moi pour aider une autre personne qui doit faire une visite médicale. Mon garçon aussi parle bien arabe. La dernière fois, il a aidé une famille qui attendait qu'on installe une ligne téléphonique chez elle, en traduisant en français pour le technicien. C'est comme ça qu'on arrive à vivre d'une façon saine parce que nous sommes là. C'est une réalité et on ne peut pas revenir en arrière. Nous sommes ici pour avancer ensemble. Maintenant, c'est la communauté qui fait la différence.

Hier, j'étais dans une réunion et un monsieur est venu me raconter que là où il vivait auparavant habite une femme immigrante qui est seule avec ses enfants et qu'elle n'a pas de meubles. Il m'a demandé d'aller la voir pour lui offrir de l'aide et je vais aller frapper à sa porte pour prendre de ses nouvelles. J'agis comme j'aurais aimé qu'on agisse avec moi lorsque je suis arrivée. C'est la communauté qui me réfère des gens et c'est comme cela que l'on peut offrir du soutien aux nouveaux arrivants pour les sortir de leur isolement.

Quand la personne immigrante arrive ici, elle a une identité. Moi j'avais une identité lorsque je suis arrivée ici. J'ai cherché à affirmer mon identité dans ma façon de m'habiller en commençant à porter le foulard. C'est comme cela que je me sens à l'aise et la plus authentique envers moi-même. Quand on arrive ici, on est à la recherche de son identité parce qu'il nous manque quelque chose de ce que nous avons quitté. Et c'est dans la culture de nos origines que nous y parvenons parce que les personnes immigrantes arrivent ici avec une culture. C'est avec cette culture-là qu'elle vit et elle ne peut pas se priver de sa culture, parce qu'alors elle est privée d'une part d'elle-même et elle devient comme une personne handicapée. Elle ne va plus pouvoir donner son plein potentiel, parce que la culture est une partie de l'identité. Donc, on se réunit ensemble en respectant la culture de l'autre, en allant chercher nos points communs et en apprenant à vivre avec nos différences. Je peux vous inviter à nos activités parce que nous en avons beaucoup. Nous sommes comme les doigts de la main qui sont faits pour travailler ensemble et qui ne doivent pas se nuire. Nous sommes tous ensemble pour un

pays sain. Nous voulons tous travailler pour nos enfants qui sont l'avenir de ce pays. Hier, mon garçon me disait : « Tu sais maman, le Québec est le seul pays où l'on parle français en Amérique du Nord, il faut défendre notre langue ». Alors mes enfants, ce sont des vrais Québécois. Je voudrais aussi rendre hommage à mon mari qui m'a soutenue humainement et financièrement dans mon implication jusqu'à maintenant.

Chaque personne qui vient au Canada, c'est pour chercher une vie meilleure. Le gouvernement ne doit pas simplement assumer la sélection des immigrants, mais assurer aussi les suivis pour obtenir de bons résultats. J'ai parlé de mon mari, mais maintenant il a un bon travail. Il a fait une formation de soudeur-monteur dans une école privée et il a remboursé ses prêts pendant dix ans. Maintenant mon mari, lorsqu'il voit quelqu'un qui arrive et qui ne trouve pas d'emploi, il lui dit : « fais une formation professionnelle. Va chercher une qualification. Informe-toi des besoins du marché du travail en lien avec ton secteur de formation. » Pour la personne immigrante, la chose qui donne l'estime de soi, qui donne la valeur à la personne, c'est quand elle participe au développement du pays, c'est-à-dire : je travaille, je paie mes impôts, j'ai le droit de m'acheter une maison, une voiture, etc.

C'est ça l'essentiel que chaque immigrant rêve de réaliser. Pour les personnes qui restent sans travail, elles éprouvent des difficultés à vivre la vie qu'elles voulaient lorsqu'elles sont arrivées ici. Même si mon mari n'a pas fait ce qu'il voulait, ce à quoi il rêvait, grâce à son intégration au marché du travail, il se sent bien parce qu'il peut subvenir aux besoins de sa famille. Maintenant, c'est différent, dans notre organisation, la personne qui arrive, on la protège et autour d'elle on forme un cercle de personnes qui lui apportent du soutien, de l'accompagnement, de l'information, de l'aide, des visites à domicile, etc. Nous intégrons aussi les enfants à ce cercle pour qu'eux aussi apprennent à donner de leur temps et à se sentir utiles. Cela forme une communauté solide pour avancer. Je rajoute qu'il y a plus de 10 ans que mon mari et mes enfants font de l'aide aux devoirs, ce qui est une façon de faire du bénévolat à la portée de tout le monde pour faciliter l'intégration d'autres personnes. Les rencontres aident aussi à s'échanger des informations, des expériences, à connaître les ressources et les organismes communautaires qui existent dans le secteur.

Depuis que nous sommes arrivés ici jusqu'à maintenant, il y a vraiment eu des changements. C'est la façon de s'intégrer qui a changé. Je trouve qu'actuellement on sent plus d'ouverture envers les personnes immigrantes. On dirait que les Québécois, grâce à des rencontres comme celle que nous avons ce soir et que Kif-Kif fait pendant l'année, commencent à comprendre ce que vivent les personnes.

Il faut aussi penser à la société d'accueil parce qu'elle aussi vit un choc culturel et elle a besoin d'information, de s'approcher des personnes pour les connaître en faisant des activités ensemble. Depuis sept ans, nous organisons une fête qui s'intitule : « Noël aux saveurs du monde » et c'est fait avec les cotisations des femmes. Samedi dernier, nous avons une activité culturelle : * Ma culture, ma fierté, je la partage *. Il y avait des Québécoises et des immigrantes. Nous avons apporté de la nourriture et établi un lien d'amitié entre les personnes présentes, Ce sont vraiment des rencontres que nous organisons ensemble.

Il y a deux ans, une immigrante est venue avec ses cinq enfants à l'une de nos activités et par hasard il y avait une Québécoise qui était là. Elles sont devenues amies. C'est ça le but au fond. Qu'à la fin, ce soit l'amour humain que les personnes partagent. Cette amitié a changé la vie et les habitudes de cette mère de famille immigrante, mais le mari n'a pas du tout apprécié les nouvelles initiatives que prenait sa femme. Le vendredi, elle laisse maintenant ses cinq enfants avec lui et elle va voir son amie pour prendre un peu de temps pour elle. Il y a des hommes qui éprouvent de la difficulté à accepter que les femmes sortent de la maison et s'émancipent. Ils veulent garder le contrôle sur leur femme. Mais à la fin, le mari comprend bien que du fait que sa femme se sente bien, toute la famille va l'être.

Regardez ce que j'ai écrit au tableau : « Encourager la diversité et l'établissement de relations interculturelles, croire à la diversité, vivre avec l'autre, respecter les différences quelles qu'elles soient, beau mélange et art de vivre ». Quand j'arrive à quelque part, j'ai une culture, celle de mes parents, de mes grands-parents, c'est mon identité. Quand je suis arrivée ici, je me cherchais, je me sentais déchirée en raison de tout ce que j'ai laissé derrière moi. Même un Québécois qui est allé vivre en France m'a raconté qu'il se sentait isolé, malgré la proximité culturelle entre le Québec et la France. Imagine quelqu'un qui vient de loin, qui a une autre culture, une autre langue et différentes habitudes.

Tout est différent lorsqu'on arrive ici. Alors, on cherche quelque chose qui va nous rendre solides avec nous-mêmes. Moi, j'ai trouvé que porter le foulard me rendait plus confiante en moi. Cela n'a rien à voir avec l'entourage, cela m'appartient. Il faut que je me trouve quelque part et je ne peux le faire qu'en lien avec ma culture. Sinon, je serai incapable de donner parce que je vais toujours ressentir que j'ai besoin de quelque chose. Donc, la culture tient la personne et l'aide à s'intégrer sans se renier elle-même. Moi, je dis toujours aux Québécois: vous êtes chanceux d'avoir une culture mélangée, interculturelle comme un arc-en-ciel, belle et riche. Vous conservez votre culture tout en ayant tout un mélange avec d'autres cultures.

Mayté Martinez

Je vais vous raconter brièvement mon parcours d'immigration parce que je suis franchement privilégiée. J'ai connu mon conjoint dans mon pays, je viens d'Argentine, nous avons une histoire passée commune parce que nous avons été des prisonniers politiques à l'époque de la dictature. Nous nous sommes revus après plusieurs années et à 50 ans chacun, nous avons décidé de tenter l'aventure. C'est pour ça que je suis venue ici. L'intégration a été difficile pour moi parce que je ne parlais pas français, mais je n'avais pas à m'en faire pour le logement et la nourriture; mon conjoint ayant un bon emploi et habitant ici depuis une vingtaine d'années, il était déjà intégré à la société d'accueil. C'est un grand privilège que la plupart des immigrants n'ont pas. J'avais des amis à lui, des bons chums qui nous entouraient. Ma profession c'est psychologue sociale et lorsque je suis arrivée à Québec, j'ai commencé à fréquenter les activités du Centre des femmes de la Basse-Ville. Je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose pour l'intégration des femmes et nous avons fait un atelier de théâtre où l'on jouait des scènes qui arrivent aux nouveaux arrivants. La première scène s'appelait : « Je me trompe », parce qu'on se trompe tout le temps. Lorsqu'on commence à rire de certaines choses, c'est qu'on commence à s'intégrer vraiment. Avec le temps, il y avait l'une des travailleuses du Centre des femmes qui est tombée malade et on m'a demandé si je voulais la remplacer. Jusqu'à maintenant je suis là. Je suis travailleuse de milieu dans deux HLM, cela veut dire que j'ai le privilège d'avoir un travail que j'aime.

Dans mon pays, j'ai étudié longtemps, mais je n'ai jamais occupé un emploi dans mon domaine et je faisais du bénévolat parce qu'en Argentine on travaillait gratuitement. Être payé pour faire ce qu'on aime, je trouve que c'est un privilège.

Maintenant, j'aimerais vous raconter la vie des réfugiés avec qui je travaille, surtout des femmes birmanes qui habitent dans les HLM. Ces femmes-là ne vont pas venir témoigner ici parce qu'elles ne parlent pas français et qu'elles sont analphabètes dans leur propre langue. Il est presque impossible pour elles de s'intégrer en raison de cela. Elles ne sont pas capables de faire des achats parce qu'elles ne connaissent pas la valeur de l'argent, des choses très basiques qu'elles ne savent pas faire. On ne pense jamais à toutes les difficultés qu'une femme analphabète et qui ne parle pas la langue du pays peut avoir pour faire des choses minimum.

L'une des problématiques que nous avons, c'est que si les enfants s'intègrent très vite, les mères ne savent pas parler. Quand les enfants ont des problèmes à l'école, qui est-ce qui va parler avec les professeurs? Elles sont incapables, elles ne peuvent même pas répondre à un appel téléphonique ou demander un rendez-vous chez le médecin, des

choses auxquelles on ne pense même pas. On pense que l'intégration consiste à se trouver un travail, mais pour certaines personnes c'est beaucoup plus profond que cela.

Les femmes birmanes ont quitté la Birmanie depuis quinze ans. Depuis leur enfance, elles ont vécu dans des camps de réfugiés au Bangladesh. Elles sont elles-mêmes des privilégiées parce que la plupart de leurs frères et sœurs sont restés derrière ou sont morts en Birmanie. Depuis plusieurs années, elles sont sans nouvelle de leurs proches, parce qu'il y a un génocide envers le peuple Rohingya en Birmanie. La plupart des familles viennent du Bangladesh où elles étaient dans des camps de réfugiés. Quand elles sont arrivées ici, elles ignoraient tout de ce pays. En hiver, les enfants sortaient en sandale dans la rue, parce qu'ils ne connaissaient rien d'ici. Ils ne sont pas habitués à vivre dans des appartements comme ici, et cela cause de graves problèmes d'intégration avec d'autres personnes. Moi, des personnes sont venues me dire de faire quelque chose avec ces enfants parce qu'ils les trouvaient malpropres. Ils mangent par terre et ils jettent leurs déchets partout. C'est parce qu'on ne leur a pas appris. C'est vrai les femmes mangent par terre, elles mangent avec leurs mains, elles ne sont pas habituées à avoir des ustensiles. Maintenant, quand on fait la cuisine, elles font très attention pour bien tenir leurs ustensiles.

Avec Atout-Lire, nous avons un groupe d'alphabétisation avec une dizaine de femmes d'un HLM qui viennent à chaque semaine pour apprendre quelques mots aussi simples que le nom des légumes. C'est vraiment de base, parce qu'elles ne sont pas capables d'écrire. Par exemple, une problématique très grave, c'est que ces femmes-là ne vont jamais être capables de passer l'examen de citoyenneté canadienne. Ce n'est pas seulement la langue, mais il leur manque des connaissances de base comme savoir la différence entre l'est et l'ouest. Elles sont très intelligentes, mais elles ne connaissent pas ces choses.

Elles n'ont aucune formation, elles ne sont jamais allées à l'école, elles ne sont pas instruites. Les hommes birmans ont été un peu scolarisés en anglais dans les camps de réfugiés, mais pas les femmes. Alors quand vous rencontrez parfois des femmes avec un voile très coloré ou noir aussi, parce que lorsqu'elles sortent dans la rue elles s'habillent en noir, ce sont probablement des femmes birmanes dont les proches demeurés en Birmanie ont probablement été éliminés. C'est vraiment un drame qu'elles vivent.

J'aimerais aussi parler de ce que signifie pour moi l'intégration. L'une des choses que je n'aime pas, c'est de me faire dire que maintenant je suis une Québécoise. Vous parlez français alors vous êtes Québécoise. Je dis: « Attendez, moi je suis Argentine. » Ici, je veux donner le meilleur de moi-même, parce que je travaille ici et je reçois beaucoup. Moi je veux m'intégrer, je veux donner et recevoir, mais j'attends la même chose, parce

qu'ensemble nous allons construire une société nouvelle qui ne sera plus exactement comme celle que nous avons présentement ni comme la mienne, c'est autre chose que nous allons créer ensemble.

Ce que j'aime le plus? Je suis vraiment fière du travail que réalisent les organismes communautaires et du travail que nous faisons pour amener le pays plus loin.

Mon expérience personnelle me fait dire que c'est vrai que les immigrants vivent de l'isolement, mais je dois dire que c'est aussi le cas de bien des Québécois et des Québécoises qui vivent seuls. C'est comme une maladie sociale qui est vécue par tout le monde. Dans l'un des HLM où je travaille, la plupart des résidents sont des femmes québécoises et je peux vous dire qu'elles sont très isolées, des femmes âgées surtout. Je dirais que si je pouvais comparer les deux groupes de femmes immigrantes et québécoises, vivre dans un HLM pour une femme immigrante qui est plus jeune et qui a des enfants, etc., c'est comme le commencement de quelque chose, parce qu'enfin, elles ont la possibilité d'avoir un endroit où vivre. Elles ont aussi l'espoir que leurs enfants vont faire quelque chose de mieux dans la vie. Mais pour une femme québécoise qui habite dans un HLM, c'est comme si elle se disait : C'est fini, je n'irai pas plus loin qu'ici. Je pense que la question de l'isolement des gens est une problématique très forte dans la société québécoise qui touche tout le monde. Il n'y a pas suffisamment d'espaces de rencontres où les gens peuvent s'apporter un soutien mutuel. Un beau moment que j'ai vécu, c'est lorsque j'ai vu une femme congolaise de 82 ans qui pour la première fois de sa vie a écrit son nom. Quand j'ai vu ça, je me suis dit : Mon Dieu, ça vaut la peine, tout le travail qu'on fait. »

Commentaires sur ce thème lors de diverses rencontres mensuelles :

« Il y aurait tout une étude à faire sur la nécessité qu'ont les êtres humains d'afficher des symboles pour construire leur identité. Personnellement, j'ai épousé une fille d'immigrants et je suis très heureux que ses parents aient choisi le Québec comme terre d'immigration. Mon beau-frère a marié une Française d'origine indienne née en Afrique, ce qui a produit un heureux métissage. Je me demande parfois quelle est l'identité de mes nièces : montréalaise, française, québécoise, canadienne, ou tout cela à la fois ? C'est certain que l'identité est quelque chose qui évolue avec le temps. En côtoyant des immigrants, ici au CAPMO, j'ai rencontré mes amis Salvadoriens. Quand les membres d'une famille sont partis pour Gatineau parce qu'ils n'avaient pas réussi à trouver d'emploi à Québec malgré tous leurs efforts d'intégration, je leur ai demandé s'ils n'avaient pas peur de perdre les amis qu'ils s'étaient fait ici. Ils m'ont répondu que j'étais le seul Québécois qu'ils connaissaient. On voit donc toute l'importance de

l'accueil individuel réalisé par chacun et chacune.

Nous avons une responsabilité personnelle de faire amitié avec les étrangers qui viennent vivre parmi nous, de leur ouvrir la porte. Il ne suffit pas de voir qu'ils sont là, mais il faut vraiment oser entrer en relation avec eux. Je pense que ces réfugiés politiques qui ont vécu la persécution et qui ont dû fuir leur pays: Chiliens, Salvadoriens, Colombiens, Congolais ou Syriens, etc. ont une profondeur d'âme que nous ne connaissons pas ici et qui nous enrichit énormément. Parfois, je nous trouve assez superficiels comme peuple. Si les Québécois étaient laissés à eux-mêmes, je pense que le plus fondamental pour eux ce serait d'avoir une équipe de hockey à Québec. Les réfugiés nous ramènent à des choses beaucoup plus difficiles et réelles où le courage n'est pas un mot vain et où ce n'est pas ton niveau économique qui détermine la qualité de ton humanité. Ils et elles ont traversé tellement d'épreuves incroyables, ils ont surmonté l'impossible. » Un participant à la rencontre du 19 avril 2019

« Alors qu'il y a de plus en plus de migration forcée dans le monde, il y a de plus en plus de murs qui sont construits aux frontières. Soit dit en passant, la géopolitique correspond rarement à des frontières naturelles. Si nous regardons entre le Canada et les États-Unis, ce n'est pas une frontière naturelle. Pour les Mohawks, leur territoire chevauche cette frontière; entre le Québec et l'Ontario, ce n'est pas une frontière naturelle pour le Cri, et c'est le cas pour la plupart des Premières Nations, même chose pour le sud des États-Unis avec le Mexique. Je pense que ce qu'il y a de pire que les murs physiques, ce sont les murs de la haine, de l'incompréhension et des préjugés, tels que le racisme et l'intolérance culturelle ou religieuse. Je pense que cela peut être renforcé par des lois injustes. Je me demande parfois quel est le pire des murs ? Si je pense aux réfugiés syriens qui sont arrivés ici, ils se cognent encore à des murs d'incompréhension une fois rendus ici. » Une participante à la rencontre du 19 avril 2019

« Il est intéressant de développer une optique selon laquelle la Terre n'appartient à aucun peuple en particulier, qu'elle est pour tous les êtres humains qui l'habitent. Le fait d'être né ici ne devrait pas nous accorder des privilèges ou nous permettre de refouler des réfugiés qui demandent le droit d'asile.

Le Québec et le Canada n'ont pas été construits seulement à partir de la descendance des Français, mais de ceux et celles qui sont venus de partout et en raison de toutes sortes de contextes qui ressemblent à celui d'aujourd'hui. Nous ne remettons pas en question le fait qu'il y ait eu beaucoup d'immigrantEs qui sont venus ici après la Deuxième Guerre mondiale. C'est la même chose actuellement parce que la situation ne

s'est pas améliorée. Il y a encore de la place au Québec et au Canada, nous n'avons pas la densité de population de New Delhi ou de Pékin. C'est quand même une mentalité à changer. » Un participant à la rencontre du 19 avril 2019

« Je pensais à l'affaire des murs, qu'est-ce qui fait une frontière ou pas ? Je me dis qu'il y a des peurs derrière ces murs. Quelles sont-elles ? Au début de la rencontre, nous avons lu des textes concernant les inégalités au niveau planétaire, ensuite il y a celles au niveau du territoire québécois, c'est comme deux niveaux de différences. Si des gens viennent ici en étant prêts à occuper le dernier rang, le plus bas niveau de vie qu'on se garantit, c'est parce qu'ils vivent quelque chose de plus difficile encore. Il me semble qu'il y a quelque chose qui se ressemble dans ce qui fait que par exemple: aux raisonnements qui prétendent que de donner plus de revenus aux plus pauvres, ce serait les encourager à devenir paresseux. Il y a comme des frontières pour dire : « Au-dessus de ce revenu, on ne veut pas le partager. Ce que nous avons, nous voulons le garder pour nous autres. »

J'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui ressemble à ça par rapport au refus d'accueillir. C'est peut-être la crainte de diluer le niveau de vie que nous avons ou le sentiment que nous autres, on a travaillé « fort » pour avoir ce que nous avons et que nous ne voulons pas le partager. Derrière cela, il y a toujours l'idée du mérite.

Les gens pourraient dire : « Nous sommes arrivés sur la terre des autres, mais nous l'avons fait fructifier », si on peut dire. Autrement dit, les exodes il y en a tout le temps, mais il vient un temps où nous sommes réinstallés et on oublie que nous avons été sans patrie et on se ferme aux autres. Dans ce cas-ci, c'est particulier. Je suis pris avec la question de ceux et celles qui migrent et ceux et celles qui sont pris sur la bande de Gaza.

J'ai à l'esprit cette image d'un astronome gazaoui aux États-Unis qui a apporté un télescope pour que les jeunes puissent voir les étoiles au-dessus de la bande de Gaza, avec l'idée de leur permettre d'avoir un regard qui va plus loin que ce dans quoi ils sont enfermés. Je suppose qu'on ne peut pas régler ces questions-là sans regarder quelles sont les peurs qui font les murs. Qu'est-ce qui se manifeste à travers ces peurs-là? Souvent, ce ne sont pas des peurs avérées. C'est comme si les gens avaient peur de s'appauvrir de quelque chose en accueillant, c'est une peur du manque au fond. Nous avons des idées bizarres comme parler de l'Occident sur une planète ronde, on dirait un réflexe de Terre plate.

À quelque part, nous sommes toujours l'occidental de quelqu'un ou l'oriental de quelqu'un d'autre. C'est curieux. Cela me questionne sur : « Où est notre maison? » Je repensais à l'escargot que nous avons eu longtemps au CAPMO comme symbole. On dirait que c'est un peu comme l'éducation populaire, cela avance lentement, cela ne recule jamais, cela se développe en spirale, ça a des antennes, c'est baveux, ça laisse des traces, et cela porte sa maison sur son dos. Cela pose la question à savoir : « Où est notre maison? » (Où est-ce que je me situe par rapport à cette question?) Est-ce qu'on a besoin que notre maison soit les frontières du pays ?

Dans la méditation de pleine conscience, il y a souvent des phrases pour aider à respirer qui disent : « Je prends refuge en moi-même », « Je suis déjà arrivée », « Je suis chez-moi, je suis arrivée », « Il n'y a qu'ici et maintenant », des choses comme ça. C'est l'idée que si nous respirons, si on porte attention, on est déjà chez nous. C'est intéressant. Si j'étais une réfugiée, je pense que j'aurais besoin de ça pour survivre sur ma couverture. Cela peut aussi être bien pour apprendre à faire de l'espace. Cela me pose ces questions-là. Accueillir la richesse de l'autre aussi. Nous avons eu une autre époque au CAPMO où il y avait un texte d'Isaïe qui disait : « Élargis l'espace de ta tente pour que je m'y installe. » J'aimais tellement cette phrase. C'est comme si Dieu parlait à Isaïe en voulant dire : « Ouvre-toi! Je ne peux pas habiter dans ta demeure trop restreinte.» On ne peut peut-être pas inviter quelqu'un à vivre dans notre coquille d'escargot. Il y a une invitation à sortir de notre coquille. » Une participante à la rencontre du 19 avril 2019

« Nous avons l'avantage de vivre dans un État de droit. À la suite des horreurs de la Seconde Guerre mondiale, il y a eu une Déclaration universelle des droits humains de laquelle sont issues les chartes des droits dans de nombreux pays. Ici, au Canada et au Québec, c'est extrêmement précieux. Comparez ce que nous vivons avec ce que vivent les dissidents en Arabie Saoudite. Arrivent ici des personnes qui portent des signes qui peuvent être perçus comme des symboles de sujétion et d'assujettissement. Mais, il y a des femmes qui ne le vivent pas comme cela. C'est autre chose parce qu'il y a toujours le normatif et l'effectif, ce qui se vit réellement et ce qui est écrit.

Certaines sont tellement saisies par la liberté de tout faire qu'il y a ici, qu'elles ressentent le besoin de mettre une distance. On pourrait énumérer un paquet de nos folies que les gens peuvent voir ici. Souvent, ils proviennent de cultures qui sont très normées. Sur le plan sexuel, par exemple, ils arrivent ici et ils découvrent qu'ici, à partir de 14 ans, un jeune peut choisir de quel sexe il est. En même temps, ils découvrent qu'ici il n'y a pas de discrimination comme celles qu'ils ont connue dans leur pays. Dans certains pays, les homosexuels s'affirment homophobes pour ne pas être la cible de persécution ou de mort. Donc, les gens vivent d'importants chocs culturels et comme ils

sont avec nous, ils nous mettent au défi d'en vivre nous aussi en les accueillant ici. Certains Québécois pensent que cela peut se régler par l'adoption d'une loi liberticide, comme si le changement culturel pouvait se dicter par une loi. Je trouve qu'à travers cela il se passe des choses très dynamiques et parlantes. » Un participant à la rencontre du 19 avril 2019

« Je me questionnais sur le sens du mot hospitalité. J'ai effectué une petite recherche et en grec cela se dit: xénophilie, l'amour de l'étranger. L'amour véritable ne peut exister sans la liberté, en ce sens l'hospitalité authentique n'a rien à voir avec la fusion, une dynamique qui peut devenir difficile à vivre pour la personne qui accueille. Viser l'hospitalité authentique, c'est essayer de vivre une façon d'accueillir qui fait grandir une personne et qui l'aide à devenir sujet de sa propre vie. Je suis consciente que tout cela est plus facile à dire qu'à faire. Parfois, je me demande s'il n'y a pas, au niveau de certains individus ou de la société dans son ensemble, une difficulté pour plusieurs d'entrer en relation autrement que par une espèce de fusion. Je me demande si cela n'interfère pas dans la relation avec ceux ou celles qui apparaissent trop différents de soi. Je me demande si dans l'histoire collective du Québec, il n'y aurait pas parfois cet obstacle qui fait que par insécurité nous recherchons la fusion avec nous-mêmes et que nous refusions d'accepter qu'il y ait des différences.

Cela provient peut-être d'un manque de maturité affective ou spirituelle ? Cela semble compliqué à démontrer. Cela demeure une hypothèse. Quand j'ai su ce que signifiait le mot hospitalité et que cela touchait au mot amour, je me suis demandé s'il n'y avait pas quelque chose à sonder ? Évidemment, cela se retrouve partout et dans chaque société, c'est quelque chose qui est proprement humain. » Une participante à la rencontre du 19 avril 2019

« Pour ceux et celles qui sont issus de sociétés traditionnelles, l'individu n'apparaît pas en premier dans leur culture, c'est le groupe qui importe en premier lieu. Depuis les soixante dernières années, c'est l'individu qui a pris le pas sur l'appartenance au groupe et au respect de ses codes culturels. Le mode de vie américain nous conduit à un individualisme exacerbé qui n'a ni histoire, ni racine, ni passé.

J'ai des amis ontariens, ils sont très heureux ces gens-là, mais ils n'ont aucun enracinement historique envers ce pays. Cela me rend perplexe parce que pour nous Québécois, l'histoire a toujours une résonance, ne serait-ce qu'à cause de la responsabilité que nous avons envers notre langue, et lorsque nous l'oublions, elle nous revient en pleine face. Le fait d'être des francophones en Amérique dans une société isolée dans une mer anglophone, fait en sorte que la langue est un enjeu permanent

pour les Québécois. » Un participant à la rencontre du 19 avril 2019

« Moi je viens d'un autre pays et d'un autre continent. J'ai participé aux manifestations des carrés rouges à Montréal. J'ai sorti les casseroles, nous avons gagné et c'était festif, Je me promenais sur la rue St-Denis et je me sentais comme une vraie citoyenne qui pouvait manifester parce que dans le pays d'où je viens, c'est interdit. La manifestation, au-delà de l'action, signifie une prise de pouvoir du citoyen ou de la citoyenne. J'en parle parce qu'il y a beaucoup de pays dans le monde où les citoyens n'ont pas ce pouvoir. Tu es un être humain, mais tu n'as pas le droit à la parole, tu n'as pas le droit de dire ce que tu veux, tu n'as pas le droit d'avoir tes opinions personnelles. Il y a des pays dont le Vietnam et la Chine où tu n'as pas le droit de manifester. Aussitôt que tu émetts une opinion ou une idée à l'encontre des autorités, soit tu es emprisonnée ou exécutée. C'est pourquoi je trouve qu'ici, avec la démocratie, les citoyens canadiens et québécois ont le pouvoir de manifester leur désaccord. Quand on n'a jamais vécu autre chose, on ne réalise pas la chance que nous avons. C'est très banalisé et c'est pour cela que de nombreux Québécois ou Canadiens ne vont jamais manifester. Ils disent que c'est une perte de temps. J'ai appris au Québec qu'il y a des façons collectives de dire notre opinion. Quand tu es seul chez toi à gueuler, c'est sûr qu'il ne va rien arriver. Il faut que les autorités entendent cette voix. C'est ça le cœur des manifestations. Nous avons ce pouvoir comme citoyens. Pourquoi certains refusent de l'utiliser ?

Je trouve cela dommage. C'est mon point de vue, mais je ne veux pas convaincre tout le monde de penser comme moi. L'union fait la force parce que si chacun reste chez soi, il ne se passera rien. Cela prend la force collective d'une communauté, d'une collectivité, pour que cela bouge. » Une participante à la rencontre du 16 janvier 2019

« Tu ne peux pas comprendre la valeur des droits que nous avons tant que tu n'as pas côtoyé des personnes qui vont te dire à quel point ces droits de manifester et de liberté d'opinion sont précieux. Cela pourrait faire partie de l'interculturalité de faire contribuer des personnes immigrantes à nous aider à comprendre la valeur des droits et libertés que nous avons. Je suis avec Développement et Paix et nous rencontrons des gens qui nous racontent les injustices qu'ils vivent dans leur pays. C'est en écoutant leurs témoignages que nous réalisons à quel point nous sommes choyés.

Je crois que cette proximité avec des réfugiés peut beaucoup contribuer à l'éveil politique des Québécois et des Québécoises.» Une participante à la rencontre du 16 janvier 2019

« J'étais étranger. Depuis le début cette rencontre, je pense à l'Étranger d'Albert Camus. En quelle mesure ne sommes-nous pas étranger à nous-mêmes ? Je ne sais pas si je suis dans le champ ou pas avec ça, mais je pense qu'il y a quelque chose d'assez extraordinaire dans ce roman. D'une manière ou d'une autre, nous sommes tous étrangers et nous le sommes particulièrement envers nous-mêmes. Je pense aussi aux niveaux de conscience à travers lesquels on doit s'élever pour cesser d'être un étranger. D'abord, de celui qui part de l'ego, d'un moi très restreint en passant par le collectif, en allant à l'universel, le dernier niveau étant une conscience spirituelle. Un niveau de conscience qui dépasse et englobe tous les autres niveaux sans jamais les nier. » Un participant à la rencontre du 19 avril 2019

Les préjugés

« C'est facile de dire que les Québécois ont des préjugés, mais tout le monde porte des préjugés par rapport aux autres. C'est difficile de penser aux préjugés que nous subissons. Quand nous parvenons à prendre conscience de cela, que j'ai été blessée parce qu'elle disait telle chose, je vais faire plus attention quand je parle à la légère d'une autre personne ou quand je porte un jugement sans connaître la personne. C'était notre intérêt de réfléchir aux préjugés. Tout le monde a des préjugés et tout le monde les subit. C'est sûr que certains en subissent plus que d'autres. Cela s'appelle « l'intersectionnalité » des oppressions. » Une participante à la rencontre du 15 mars 2018

« La fonction des préjugés, c'est de nous éloigner les uns des autres. » Un participant à la rencontre du 15 mars 2018

« J'ai l'impression que les personnes immigrantes subissent davantage de préjugés. Comme personne blanche où c'est la culture dominante, il se vit de l'oppression. Si on prend l'exemple des personnes autochtones, on voit qu'elles sont victimes de préjugés systémiques vraiment ancrés dans la société. S'il y a des préjugés envers tout le monde, c'est dans ça que l'on peut se connaître et se reconnaître. Par ailleurs, il existe différents niveaux de préjugés que les gens vivent au quotidien. » Une participante à la rencontre du 15 mars 2018

« En pensant à l'étymologie du mot « préjugé », on tombe dans l'ignorance puisqu'on juge avant de connaître. L'autre concept aussi c'est le manque d'acceptation. On doit accepter les autres avec leurs défauts puisque personne n'est parfait. C'est à ça qu'on devrait penser en premier. La société nous enseigne à penser d'une certaine façon et à avoir des préjugés. » Un participant à la rencontre du 15 mars 2018

« Les préjugés des autres, il faut les prendre en soi pour qu'ils fassent effet. Si on ne les accueille pas en soi, ils ne nous font pas de mal. Ils appartiennent à la personne qui les prononce, pas à celui qui les reçoit. » Une participante à la rencontre du 15 mars 2018

« Dans mon vécu, je pense que ce qui m'a permis de me défaire de mes préjugés, c'est de constater que je me faisais de fausses idées sur les personnes qui venaient d'autres horizons que moi, d'autres cultures, d'autres milieux. Il s'agit simplement d'aller à la rencontre de ces gens là en accomplissant des actions aussi concrètes que de cuisiner, de jardiner ou de travailler ensemble. Les actions communautaires, c'est vraiment cela qui tisse du lien et permet de construire une communauté. » Une participante à la rencontre du 15 mars 2018

Le Québec, société métissée

Éditorial de Ça roule au CAPMO, juin 2014⁶

Lorsque l'avenir collectif semble incertain, il est bon de se tourner vers l'histoire pour en saisir les lignes de force et recueillir les éléments d'une nouvelle synthèse interprétative. Le projet d'humanité souhaité par Champlain⁷ s'inspirait d'un idéal humaniste et non racial : "Nos garçons épouseront vos filles et ils ne formeront qu'un peuple."⁸ C'était un excellent départ, d'autant que la fondation de Québec est effectuée par des hommes uniquement. Dès 1639, Marie de l'Incarnation fonde l'école des Ursulines dans le but d'évangéliser les jeunes amérindiennes. Il est facile d'imaginer que plusieurs d'entre elles trouvèrent époux chez les Français, eux-mêmes résultat d'un grand brassage génétique entre bretons, gaulois, romains, germains et normands. Au passage, les autochtones pratiquaient l'exogamie qui consiste à chercher un partenaire de vie à l'extérieur de sa propre communauté. C'est pourquoi le Québec et le Canada sont à l'origine des terres d'ouverture à l'autre. On n'y trouve pas d'ailleurs, sauf à Terre-Neuve, une volonté d'exterminer les premiers occupants. Au contraire, Champlain et ses successeurs, avec leurs faibles moyens, voulaient s'en faire des alliés et à ce titre, l'immersion ethnographique des coureurs des bois demeure légendaire. De la Conquête à 1870, le français prédomine dans les Prairies canadiennes et américaines où il sera la lingua franca jusqu'aux massacres perpétrés par Custer et l'armée américaine. Le soulèvement des Métis à Batoche garde mémoire de cet héritage prestigieux.

Après la Conquête, l'assimilation des francophones est retardée par la religion qui ne célèbre des mariages qu'avec des catholiques irlandais. Peuple assujetti à bien des points de vue, il n'en garde pas moins un désir farouche de liberté. Mais après les troubles de

⁶ L'insertion de cet éditorial de « Ça roule au CAPMO » de mars 2014, précédant la tenue du Carrefour de savoir Interculturalité et engagement social, nous révèle la présence antérieure de cette préoccupation dans les différents engagements de notre organisme et la profondeur de la réflexion ayant conduit à la tenue de ce Carrefour de savoir.

⁷ Champlain a lutté pour la réalisation d'un rêve immense, un Grand Dessein pour la France en Amérique. Pendant trente ans, il a sillonné un territoire que se partagent aujourd'hui six provinces canadiennes et cinq États américains, tout en menant un combat non moins farouche contre les ennemis de la Nouvelle-France à la cour d'Henri IV. Lui qui était né dans un pays ravagé par les guerres de religion, il a encouragé les mariages entre colons et Indiens, il a prêché la tolérance envers les protestants. Il a inlassablement tenté de maintenir la paix entre les nations indiennes, mais il a su quand il le fallait prendre les armes et imposer un nouvel équilibre politique, se révélant ainsi un guerrier et un stratège redoutables. Il a été un leader visionnaire, surtout si on le compare à ses contemporains anglais et espagnols, un homme qui rêvait d'un monde plus humain et vivant en paix, dans une époque marquée par la cruauté et la violence. Le rêve de Champlain, David Hackett Fischer, Boréal, 2011, 1008 p.

⁸ Relations des Jésuites, 1633, p.28

1837, l'Église devient la grande protectrice qui nous enferme dans un repli identitaire. Pourtant, catholique signifie universel, c'est une doctrine qui embrasse toutes les nations pour les conduire au règne d'amour et de justice annoncé par le Christ. Pour plus d'un siècle, dans un réflexe d'assiégés, la survivance deviendra notre seule raison d'être et cela au prix des plus grands sacrifices. Puis, advient la modernité.

D'abord, il faut comprendre qu'en l'absence d'un État fort et structurant, c'est l'Église et ses institutions qui organisent cette société qui vient au monde en 1960. Privé de la mémoire de ses origines, le petit peuple écrasé apprendra à marcher debout vers la terre promise de la souveraineté sous couvert d'un anticléricalisme militant lui interdisant l'accès à la principale clé interprétative de l'histoire de l'Occident.

Après deux siècles d'enfermement, l'idéal des fondateurs est oublié, et la fierté ranimée par Lionel Groulx nous confine à un projet d'indépendance centré sur l'appartenance à la race, alors que seuls la langue et l'idéal humaniste devraient nous fédérer. Dans sa monumentale Histoire des civilisations, Will Durant remarque que les plus grandes périodes créatrices suivent des périodes d'abnégation et de rigueur, tandis que les périodes fastes finissent par sombrer dans le vide des aspirations éphémères. Il est alors temps de jeter un regard éclairé dans le merveilleux coffre de l'histoire pour y redécouvrir les meilleures aspirations de nos fondateurs et de nouvelles raisons d'espérer.

Situation culturelle et sociale du Québec : Période de crise, de vide, de transition ou de renouvellement?

Conférence de Gérard Bouchard, sociologue, 8 février 2018 ⁹

I - Le mythe social

À l'origine d'un mythe social se trouve ordinairement un événement ou une expérience mémorable qui a été vécue dans l'histoire d'une société. En général, cet épisode, que j'appelle un ancrage, correspond soit à une infortune quelconque source d'une grande souffrance, soit à une performance, un exploit dont on peut se glorifier. Dans les deux cas, il en ressort une émotion (une « empreinte ») donnant prise à un récit mettant en relief une valeur. Le mythe, en tant que tel, n'est donc pas un récit, mais il a besoin de s'appuyer sur un récit pour se constituer, se diffuser et imprégner un imaginaire. S'agissant du Québec, on pense à la Conquête de 1760 comme exemple d'un ancrage puissant et durable. Il a motivé un désir d'émancipation, de redressement collectif destiné à réparer les préjudices causés par le colonialisme britannique qui a suivi. Cet ancrage a servi de référence à des mouvements autonomistes et souverainistes et il est demeuré actif jusqu'à la période actuelle. Il a donc soutenu une éthique de la lutte nationale qui a acquis une autorité transcendante¹⁰.

Il est arrivé quelque chose d'analogue avec le sentiment d'être une culture fragile parce que minoritaire et dont le destin reste incertain, ce qui fait à chaque citoyen un devoir de veiller à la survie de cet îlot de culture francophone en Amérique. Tout cela est le propre du mythe entendu comme porteur de valeurs transcendantes et même sacralisées.

Ces deux mythes, qu'on pourrait qualifier de fondateurs, sont des ressorts collectifs puissants, au cœur de la culture québécoise, et c'est pourquoi je crois en son avenir. Ce sont eux principalement qui nous ont permis non seulement de survivre comme minorité mais de nous développer collectivement et de prendre place dans le monde d'aujourd'hui. Il faut se pénétrer de l'idée que nous sommes une petite nation qui est

⁹ Gérard Bouchard, *Situation du Québec : période de crise, de vide, de transition ou de renouvellement?*, conférence organisée par le Parvis de Québec et prononcée au Montmartre Canadien le 8 février 2018. Enregistrement et transcription par Yves Carrier, avec l'autorisation de l'auteur.

Note de l'auteur : Pour les fins de cette publication, le texte de ma conférence a fait l'objet de quelques reformulations et mises à jour.

¹⁰ On notera par ailleurs que, pour d'autres, l'ancrage principal peut consister dans les Rébellions de 1837-38, l'Acte d'union, la Confédération de 1867 ou la Révolution tranquille.

née et a grandi dans des conditions très difficiles. Il y a en effet quelque chose de remarquable dans notre parcours qui, en plus de subir l'étreinte du colonialisme, a dû composer avec le voisinage d'une nation qui allait devenir la première puissance économique et militaire du monde.

Une autre dépendance que les Québécois ont dû surmonter, c'est le pouvoir social du clergé. Le clergé – et plus précisément le haut-clergé – a abusé de ses prérogatives comme il arrive à tous les détenteurs de pouvoir quand ils ne sont pas contraints par un contre-pouvoir. Le sort fait aux femmes demeure l'une des figures les plus éloquentes des préjudices associés à ce pouvoir. Cela aussi fait partie de la mémoire du Québec francophone, de l'héritage que nous portons encore aujourd'hui.

Il y a aussi une autre trame de notre passé dont il faut se rappeler mais qui tend aujourd'hui à glisser dans l'oubli. Je veux parler de l'expérience du défrichement et du peuplement qui a traversé toute notre histoire. Cette expérience a commencé dans la vallée du Saint-Laurent au début du 17^e siècle et s'y est arrêtée peu après le milieu du 19^e siècle. Mais elle s'est poursuivie dans les régions péri-laurentiennes comme le Saguenay-Lac-Saint-Jean, l'Abitibi-Témiscamingue, la Gaspésie et la Côte-Nord, où elle n'a pris fin qu'au milieu du 20^e siècle. Jusqu'à la fin, ces avancées pionnières se sont accompagnées d'un genre de vie très dur, étonnamment primitif, que j'ai décrit dans mes travaux.

Au Lac-Saint-Jean par exemple, les derniers fronts pionniers ouverts au défrichement se trouvaient très éloignés de toute voie de communication et plongeaient les colons dans le plus grand dénuement. On y vivait pratiquement dans les mêmes conditions qu'à l'époque des premiers défrichements dans la vallée du Saint-Laurent. Les médecins ne s'y rendaient pas, il n'y avait ni école ni église. Les habitants étaient laissés à eux-mêmes. La nourriture, surtout en hiver, y faisait souvent défaut. Les hommes devaient transporter sur leur dos tout ce dont ils avaient besoin sur de grandes distances. Les familles étaient néanmoins très nombreuses. Les enfants qui mouraient en bas âge étaient enterrés derrière le camp. Quand un prêtre finalement venait à passer, on cherchait où ils avaient été enterrés pour faire bénir leur sépulture. Cette dure expérience, elle aussi, fait partie de la mémoire québécoise.

Je crois que l'on peut y trouver l'origine d'un trait singulier des Québécois qui allie une sensibilité collective, communautaire même, et un esprit individualiste. Les défrichements exigeaient justement une entraide permanente, mais en même temps, chacun était en définitive responsable de son sort.

II - La nation

Changeons maintenant d'échelle pour aborder la nation et son devenir. En Occident au 19^e siècle, elle a pu construire son parcours dans une relative autonomie alors que l'espace n'était pas encore mondialisé. Pendant quelque temps, on peut dire que l'État-nation a eu la faculté de façonner son destin. On ne peut plus affirmer la même chose aujourd'hui. Les États ont perdu ou sacrifié beaucoup de pouvoir au profit des multinationales et des grands organismes internationaux. Leur marge de manœuvre s'est donc restreinte considérablement et les nations ont dû s'ouvrir à des apports culturels qu'elles ne contrôlent pas, diffusés par des vecteurs qui n'existaient pas auparavant – je pense à l'internet, aux réseaux sociaux et autres technologies de communication que vous connaissez bien et qui sont venus bousculer l'équilibre symbolique des nations en plus de réduire le pouvoir des États. La mondialisation s'est traduite aussi par de forts courants migratoires qui ont contribué eux aussi à déstabiliser des sociétés qui étaient jusque là homogènes ou qui se posaient comme homogènes. Ces nations, tout à coup, ont dû affronter le défi de se redéfinir, remettant ainsi en question de très vieux équilibres symboliques.

Ces puissantes configurations symboliques avaient façonné les mentalités et les identités. Elles avaient aussi nourri les motivations à partir desquelles les citoyens, les jeunes en particulier, pouvaient rêver et se définir un avenir. Elles doivent maintenant faire place à une grande diversité de mémoires, d'identités et de rêves apportée par l'immigration, mais une immigration d'un type nouveau, qu'il n'est plus possible d'assimiler carrément comme c'était la coutume auparavant. Les atrocités commises durant la Deuxième Guerre mondiale ont légué, en Occident tout au moins, une sensibilité à la différence et une éthique qui appelle à l'aménager plutôt que de la broyer. Cet héritage s'est concrétisé principalement dans le droit. L'égalité des citoyens, officialisée dans les chartes, oblige désormais à traiter les nouveaux venus comme des pairs.

La plupart des nations occidentales sont maintenant occupées à relever ce défi qui consiste à revoir la culture des sociétés d'accueil pour qu'elle puisse faire place à celles des immigrants et des minorités. Les sociétés sont ainsi amenées à concevoir de nouveaux équilibres symboliques difficiles – dits « inclusifs » - qui font place à l'Autre tout en préservant l'essentiel de ce qui constitue le fondement culturel de chaque société. On parlera alors non plus d'assimilation mais d'intégration, à savoir un processus en vertu duquel les responsabilités sont partagées entre la société d'accueil et l'immigrant – on pourrait dire aussi : entre la majorité ethnoculturelle et les minorités.

Il revient à la première d'étendre à tous les citoyens la reconnaissance des droits et aux secondes d'adhérer aux valeurs collectives tenues pour fondamentales, celles qui sont consignées dans les chartes.

Mais le droit ne suffit pas à fonder une société, la dimension culturelle est elle aussi essentielle. C'est pourquoi je rejette le modèle de la nation civique qui réduit la vie collective à la rationalité juridique (j'en ai fait la critique dans divers textes, dont *La nation québécoise au futur et au passé*¹¹). Il revient à la majorité et aux minorités de négocier les formes d'interaction qui les rapprocheront sans nécessairement les fondre et qui assureront à la vie collective l'indispensable dimension culturelle.

Il ne s'agit donc pas pour une société d'accueil de renoncer à ce qu'elle est essentiellement, ni aux minorités de sacrifier le rapport avec leurs origines. Pour une bonne part, les ajustements se feront au gré des transactions quotidiennes entre tous les acteurs. On aura compris pourquoi l'interculturalisme se veut une philosophie des interactions. Ce sont là de grands paramètres à partir desquels on peut penser la diversité et orchestrer son avenir.

J'insiste cependant pour marquer les limites des adaptations auxquelles la société d'accueil est appelée – ce qui nous ramène à la dimension culturelle qui vient d'être évoquée. Dans l'histoire de toute société se forme progressivement ce que j'appelle un fondement symbolique. Il s'agit d'un ensemble formé d'une langue, d'une vision du monde, de valeurs (ou de mythes), d'une mémoire, de traditions et coutumes, de codes culturels permettant à une société de se constituer, de communiquer, de nourrir une solidarité, de construire des consensus, d'arbitrer ses conflits et de se mobiliser autour d'idéaux communs. Il est bien évident qu'une telle configuration fait place à la diversité, aux tensions et divisions ainsi qu'aux changements. Mais un socle doit demeurer. En d'autres mots, il n'existe pas de lien social sans fondement symbolique, qu'il s'agisse des familles, des communautés ou des nations.

Dans la vision de la dynamique interculturelle, il importe de prendre en compte le sort de ce fondement symbolique à préserver, tout en l'amendant continuellement. Cela dit, il va de soi que cette responsabilité est celle de tous les membres – anciens et nouveaux – de la société.

¹¹ VLB éditeur, 1999 (Première partie).

III - Une conjoncture de transition

Je reviens aux mythes. L'une de ses fonctions est de transcender les incompatibilités, les contradictions qui semblent insurmontables. Ainsi, la pensée sociale oppose habituellement l'individualisme et le communautarisme. Or, le Québec est un exemple de conciliation de cette antinomie. On peut l'observer dans la société rurale traditionnelle où les formes d'individualisme et d'entraide se conjuguèrent parfaitement – je l'ai montré dans mes travaux (notamment : *Quelques arpents d'Amérique*¹²). Le Québec de la Révolution tranquille en a fourni une autre démonstration. À partir des années 1960, les Québécois se sont rassemblés autour de mythes sociaux robustes qui leur ont permis de surmonter de vieilles contradictions (tradition-modernité, conservatisme-progressisme, Église-État, et autres) pour opérer d'importantes réformes dans leur société. Dans le même esprit, ils sont arrivés aussi à conjuguer nationalisme et libéralisme, une association qui aurait paru contre nature dans le contexte européen. En même temps, ils ont supprimé ou réduit les dépendances qui, depuis longtemps, pesaient sur leur devenir : certains héritages du colonialisme britannique, l'emprise sociale excessive du clergé, le capital anglophone et le conservatisme envahissant de l'ancienne bourgeoisie professionnelle.

Tout cela a été rendu possible grâce au travail du mythe, aux grands rêves qu'il fait miroiter, à l'énergie collective qu'il produit et aux consensus qu'il rend possibles. On reconnaît là quelques-uns des grands traits de la Révolution tranquille.

Cela dit, cet énorme chantier des années 1960 est terminé. Les mythes qui l'ont propulsée ont soit réalisé leur potentiel, soit engendré des progrès notables. C'est le cas notamment de la modernisation, du redressement politique, de la redéfinition identitaire (de Canadiens français à Québécois), de l'affirmation des francophones dans le domaine des affaires, de la re-conquête économique, sociale et culturelle – incluant linguistique. Nous nous trouvons maintenant dans une situation de transition au milieu d'énormes bouleversements que nous ne contrôlons pas, liés à la mondialisation, au nouveau capitalisme déréglementé, au bouillonnement technologique, aux changements climatiques et aux déséquilibres démographiques planétaires. C'est une situation qui suscite beaucoup d'insécurité mais qui est propice aussi à une nouvelle définition de notre devenir collectif et de ce que nous voulons être et faire ensemble. En d'autres mots, il faudrait doter notre société d'un nouvel éventail de mythes mobilisateurs. Mais cette tâche est énorme et pleine d'incertitude.

¹² Boréal, 1996.

La première question à poser est celle qui sert de titre à mon dernier livre : *Les nations savent-elles encore rêver?*¹³

Je distingue au sein d'une nation deux types de mythes. Il y a ce que j'appelle les mythes directeurs, les plus fondamentaux et les plus stables. Ces mythes sont définis pour le long terme. Au Québec par exemple, le sentiment que nous avons de devoir défendre notre culture minoritaire en Amérique constitue l'un de ces mythes directeurs. L'idée qu'il faut lutter continuellement pour notre émancipation collective et nous libérer entièrement de l'héritage du colonialisme britannique en est un autre. Mais le propre des mythes directeurs est d'engendrer périodiquement ce que j'appelle des mythes dérivés. Ces mythes, qui portent l'esprit des mythes directeurs, sont créés pour le court terme, pour affronter les défis de l'heure, ceux que présentent les contextes toujours changeants.

Reprenons l'exemple de la Révolution tranquille. Contrairement à ce que plusieurs croient, elle n'a pas opéré de rupture culturelle radicale en liquidant la culture canadienne-française. Elle a plutôt retraduit les deux grands mythes directeurs que je viens d'évoquer. Elle en tiré des applications différentes, ajustées au contexte des années 1960, elle les a en quelque sorte reprogrammés. Il en a résulté des mythes dérivés tels que « l'autonomie politique du Québec », « la modernité », « la laïcité », « l'américanité », etc. Ce sont tous des mythes contemporains de la Révolution tranquille, étroitement articulés aux deux grands mythes directeurs. Au terme de la Révolution tranquille, les premiers se sont dissous alors que les autres survivaient. La Révolution tranquille, comme toutes les expériences de transformations rapides, a comporté deux composantes, l'une faite de changements, l'autre de continuité. C'est ce qui permet à une société de se refaire sans verser dans le chaos.

C'est précisément la conjoncture dans laquelle nous nous trouvons une autre fois : réinventer des mythes dérivés à partir de nos mythes directeurs.

IV - « Renoncer à ce que nous sommes »?

Je termine sur une crainte qui est assez souvent formulée dans le débat public, à savoir que le pluralisme (à ne pas confondre avec le multiculturalisme) obligerait la majorité francophone à renoncer à son identité et à son héritage (« renoncer à ce que nous sommes »). Je crois que cette crainte n'est que partiellement fondée, qu'il est possible de préserver la mémoire et même de la mettre au service du pluralisme.

¹³ Boréal, 2019.

Mon idée est la suivante. Au sein de tout passé national, on peut identifier des valeurs fondatrices susceptibles d'inspirer une société progressiste¹⁴. La tâche de l'historien est de les faire ressortir. Dans cette direction, il y a certes des choix à faire mais il ne s'ensuit pas qu'ils soient arbitraires. On doit s'assurer que ces valeurs soient étroitement liées au passé, ce qui peut emprunter deux voies. La première est la plus simple. Elle consiste à prendre pied sur ce qui se dégage clairement non seulement de divers épisodes mais de tendances longues axées sur des valeurs fondamentales, des valeurs de civilisation (si on peut encore employer le mot) à exploiter dans le présent. On pense par exemple à des luttes pour l'égalité, la liberté, la justice sociale, la démocratie. L'historien met alors en relief des dates et des épisodes marquants, des séquences événementielles déterminantes, des acteurs-clés, des symboles et, s'il y a lieu, des modèles, des héros à célébrer, mais ceci, dans le respect intégral des règles scientifiques.

La deuxième voie est très différente mais tout aussi efficace. Si le passé se signale par la transgression de ces valeurs, alors l'historien se fait critique et il s'applique à mettre en scène ces violations, cette fois sur le mode de contre-exemples, de contre-modèles à rejeter. Dans les deux cas, il est postulé que les valeurs qui, d'une façon ou d'une autre, sont tirées du passé constituent l'héritage principal d'une société ou d'une nation.

Je termine avec cinq remarques à ce propos :

- a) Il se trouve que ces valeurs à promouvoir (je me réfère aux exemples mentionnés plus haut) ont une portée qui déborde le cadre de la société concernée. Elles sont singulières, au sens qu'elles sont soudées à une histoire particulière, donc susceptibles de nourrir une mémoire vive, une identité. Mais elles sont aussi universelles, leur application peut donc légitimement être érigées en repères pour l'ensemble d'une société et régler la vie collective.
- b) Cette vision est d'autant plus légitime que les mêmes valeurs sont déjà pour une large part enracinées (de l'une ou l'autre des deux façons évoquées) dans le passé des immigrants et des minorités. C'est ce que montrent, par exemple, le cas des minorités qui ont dû (et doivent toujours) combattre pour leurs droits et celui des immigrants qui ont fui leur pays d'origine à la recherche de ces valeurs universelles auxquelles ils aspiraient.

¹⁴ Ce concept a évidemment une connotation normative. En gros, il réfère aux grandes valeurs auxquelles l'Occident a été progressivement associé depuis l'époque des Lumières.

- c) Les doutes sur ce sujet ne semblent pas fondés. Quelques enquêtes portant sur le Québec et le Canada ont en effet montré une forte adhésion des immigrants aux valeurs fondamentales de la société d'accueil (les valeurs choisies étaient la démocratie, la liberté et l'égalité sociale). Parmi tous les groupes ethnoculturels, y compris le groupe majoritaire, c'est chez les immigrants que l'adhésion à ces valeurs était la plus forte. On devine que sur d'autres valeurs (par exemple la laïcité et l'égalité homme-femme), les résultats auraient été différents. Mais on n'observe pas non plus une adhésion étroite à ces valeurs chez tous les membres de la société d'accueil. Il y a donc sur ce plan un important travail de sensibilisation à faire.
- d) L'éminente responsabilité que cette proposition confère à l'historien ne dénature en rien son travail. Elle l'invite cependant à dépasser une démarche strictement événementielle inspirée d'une fausse « neutralité » (à bien distinguer de l'objectivité) afin de dégager du passé des significations utiles pour le présent – ce qui est au cœur de la vocation historiographique. On sait par ailleurs que le rejet d'une histoire événementielle (dite « positiviste ») fait très largement consensus au sein de la communauté historienne.
- e) Il faut rappeler que les valeurs universelles dont il est question ici ne sont pas condamnées à demeurer très abstraites et peu mobilisatrices pour le citoyen. Ce que j'appelle le « travail d'historisation » brièvement décrit plus haut les enracine dans une singularité et les ouvre également à une appropriation identitaire.

Voilà les quelques propositions que je voulais soumettre à la réflexion, une réflexion axée sur ce qui pourrait donner naissance à un Québec solidaire dans la diversité et à un avenir dans lequel tous les citoyens pourraient se sentir acteurs, coresponsables et bénéficiaires.

Commentaires sur ce thème lors de la rencontre mensuelle du 20 décembre 2018 :

« Moi, j'ai méprisé les Québécois, surtout lorsque j'étais en Afrique dans les années 1960. Quelle sorte d'indépendance est-ce qu'on voulait faire? Quelle sorte de pays est-ce qu'on voulait? Puis, je me suis renseigné sur l'histoire, cette histoire de résistance du peuple au Canada, aux États-Unis. Avec le temps, j'ai appris par où nous sommes passés parce que c'est une histoire inconnue de notre peuple, une histoire qui n'est pas écrite par les vainqueurs et qu'il faut retrouver. C'est là qu'on retrouve des motifs d'espérer et d'être fiers. C'est aussi découvrir que chaque peuple est à sa manière un grand peuple dans le monde d'aujourd'hui. Notre manière d'être au monde, d'être universels, d'appartenir à cette humanité, c'est d'être Québécois, c'est d'être Amérindiens, c'est d'être musulmans. C'est de cette façon que nous pouvons apporter une contribution à l'humanité et qu'on construit la société, une société pour nous autres. C'est ce que j'ai découvert avec le temps. » Un participant à l'activité du 20 décembre 2018

« Le labeur de construire un pays dans un tel climat était tout sauf facile et nous leur devons tout. La misère ici était assez exécrable. C'est étrange, j'ai entendu deux Américains plus âgés prendre en exemple la pauvreté des Canadiens-français dans les années 1950 comme étant quelque chose d'épouvantable. Le premier, c'est un jésuite, dans la revue Relations du mois de décembre 2018 qui raconte qu'étant venu au Canada pour travailler dans des camps de bûcherons, la misère des Canadiens-français par rapport aux conditions de vie des contremaîtres américains ou anglais l'avait frappée. Le second exemple, c'est une conférence que Bernie Sanders a donnée la semaine dernière. À une question sur l'antisémitisme, il a répondu qu'il préférerait parler du racisme en général aux États-Unis et le premier exemple lui venant à l'esprit, c'est le racisme que subissaient les Canadiens-français qui, dans sa jeunesse, venaient travailler en Nouvelle-Angleterre. Nous étions pauvres, mais nous ne devons pas avoir honte de cela, au contraire cela a fait de nous des personnes plus solidaires. C'est ensemble, grâce à notre solidarité, que nous avons progressé. Nous avons monté une côte qui était assez raide et il y a de quoi être fier. Cela nous détermine de plusieurs manières en étant plus humbles et moins arrogants. C'est cette manière d'être que j'ai envie de transmettre à mes enfants. Aussi, la foi, cela ne passe pas toujours par l'appartenance à une religion. Pour moi, il s'agit davantage d'une conviction qu'il y a un plus qui nous habite et qui peut être là pour nous édifier quand nous en avons besoin. » Un participant à l'activité du 20 décembre 2018

La minorisation du Canada français

Éditorial de Ça roule au CAPMO, avril 2017

Il y a plusieurs façons de lire l'histoire: 1) celle des vainqueurs oblitère celles des vaincus, 2) l'histoire refoulée oublie les traumatismes subis comme nation dominée et, 3) l'épopée qui magnifie les rêves et les exploits des prédécesseurs pour nous donner du courage. Bien loin de l'histoire bancaire qui additionne des chiffres, de l'argent, des morts, abaissant l'héroïsme et le don de soi à de simples stratégies d'enrichissement personnel, curieux renversement de perspective négateur de sens. Parce que ce regard qui nous morcelle en intérêts individualistes nous prive d'un imaginaire collectif susceptible de nous élever au-delà de l'aspiration économique. Pourquoi ne pas réussir notre société ensemble ?

Depuis deux siècles, les injures qu'a subies notre langue, nous ont installés dans un esprit de minoritaires tolérés jusqu'à l'extinction des derniers feux. Pourtant, perdurait cette soif de vivre en français en Amérique du nord, en se regroupant dans des paroisses et en fondant des institutions. Rapetissés, nous l'avons été depuis la déportation des Acadiens en passant par la chute de Québec, de la vente de la Louisiane à la pendaison de Riel, de l'interdiction de l'enseignement du français en Ontario et au Manitoba, de l'exode vers la Nouvelle-Angleterre à la colonisation de l'Abitibi, de la crise de la conscription, au massacre des plages de Dieppe où les soldats francophones et irlandais étaient placés au premier rang pour préserver le sang britannique. De cette oppression séculaire où nous devons sans cesse nous excuser d'être qui nous sommes, nul n'entend jamais parler. Anomalie de l'histoire, soumis au capital, le nègre blanc d'Amérique n'en finit plus de mourir.

Inquiet comme tous les peuples colonisés, il tremble lorsque d'autres viennent trouver refuge en ce pays. Ignorant la grandeur de sa lignée, il devient l'opprimé oppresseur parce qu'il a bien appris sa leçon de dominé en admiration devant le maître anglo-saxon qui régit le monde comme sa maison. Heureusement qu'il nous tolère encore malgré ses excès de Québec bashing. Que voulez-vous, on ne gagne pas le respect des autres en s'excusant d'être qui l'on est. Speak white !

Bien sûr, avoir une histoire, des racines et une culture, c'est dérangeant. Le rêve de la société de consommation nord-américaine apparaît si somptueux. Personne pour nous dire quoi faire, aucune fidélité à respecter autre que le docile consentement offert par nos médias d'aliénation.

L'esprit du capitalisme a colonisé nos rêves et nous observons le monde avec appréhension. Et si quelqu'un s'éveillait de ce sommeil profond, les bons docteurs sauront soigner cette douleur existentielle d'un peuple qui s'ignore, à moins qu'ils ne trouvent enfin le gène défectueux du Canadien-français ou du Québécois expansif qui s'entête à ne pas disparaître. Alors le Canada pourra célébrer son anniversaire en toute quiétude, sans aucun malaise identitaire. Mais pour les irréductibles que nous sommes, c'est de cette blessure que renaît l'espoir à chaque printemps, comme si la guérison se trouvait dans le mal lui-même.

Au combat donquichottesque d'Octave Crémazie s'efforçant de répondre vaillamment au mépris de Lord Durham après le soulèvement de 1837, nous préférons le souvenir des exploits d'un joueur de hockey, oubliant une fois encore qu'être et paraître ne relèvent pas de la même essence et que la première condition de l'être consiste à mieux se connaître pour pouvoir se parfaire.

Bricolage de l'identité sociale :
Nous-les-autres et contextes en action au Québec
Conférence de Victor Hugo Ramos, anthropologue, 18 octobre 2018 ¹⁵

Claude Lévi-Strauss établit la distinction entre la construction et le bricolage dans la société. On bricole sa culture comme son identité, mais on ne les construit pas au sens d'un œuvre planifié d'ingénierie où tout est prévu. Il n'y a pas d'identité possible sans les autres. Par exemple, j'ai découvert mon identité latino-américaine ici au Québec. Quand nous voyageons à l'extérieur, nous changeons d'identité selon l'endroit où nous sommes. Si je suis au Canada, je suis un Québécois et si je suis à l'étranger, je deviens un Canadien. Donc, nous sommes ce que nous croyons que nous sommes et il y a les autres qui disent qui nous sommes. Il y a toujours un contexte où se produit l'émergence de l'identité.

Partout dans le monde les questions identitaires sont d'actualité. Ici au Québec, on se sent concerné et avec raison parce que chaque peuple a son histoire et ses peurs. Il y a des peuples qui ont connu une histoire complètement différente de celle du Québec et qui ont une autre façon de voir ou d'identifier l'identité sociale. Au Québec, nous sommes très sensibles à cela et ce n'est pas mauvais en soi. Nous allons voir ce qui fait problème. Pourquoi les identités sociales sont-elles de si grande actualité partout dans le contexte de la globalisation transnationale qui se voulait une ère de "prospérité, d'ouverture et de paix?"

Il y a bien sûr la fabrication de l'image de l'autre que réalisent les médias en nous rapportant les nouvelles des guerres et des attentats partout dans le monde, en grossissant certains traits et en omettant la mise en contexte des situations données. Il ne faut pas oublier que nous sommes l'autre du reste de la planète. Comment se fait-il que la peur de l'autre, l'insensibilité face à la détresse humaine des réfugiés, prévalent et que la construction des murs se multiplie? Quand le mur de Berlin est tombé, il y avait 16 murs dans le monde qui séparaient les peuples, aujourd'hui, il y en a plus de 70. Et chez nous, comment expliquer la peur qui grandit face aux immigrants et l'importance démesurée qu'on accorde au débat sur les signes religieux et la charte des valeurs ?

¹⁵ Remerciement à Victor Ramos, anthropologue originaire du Paraguay, pour cet apport théorique sur le bricolage de l'identité sociale qu'il nous a communiqué lors de la soirée du CAPMO du 18/10/18.

La peur et l'exclusion de l'autre sont si généralisées que cela mérite une réflexion rationnelle. Il faut éviter de tomber dans un débat émotionnel parce que cela empêche de raisonner.

Qu'est-ce que l'identité sociale?

Étymologie : du latin *identitas*, de *idem* : « le même ».

Caractère unique d'une communauté ou d'un groupe formant une unité : un village, une région, une nation, un regroupement de nations, etc.

Parfois, chaque rue a son identité pour les enfants qui y grandissent en rivalité avec ceux de l'autre rue. C'est le spécifique et le commun. Si on parle juste de l'identité personnelle, on sait très bien que chaque individu est unique du point de vue de sa personnalité. Comment cela se fait-il qu'on puisse former une société avec des éléments si différents ? Il y a plusieurs définitions possibles, mais on pourrait dire ceci par rapport à l'identité :

L'identité sociale, c'est un ensemble dynamique et contradictoire de caractéristiques socioculturelles et politiques spécifiques d'appartenance à une communauté qui sont partagées par ses membres.

C'est le résultat d'interrelations convergentes et divergentes dans un contexte historique, politique et géopolitique concret.

L'identité sociale est en permanente construction, déconstruction et reconstruction.

Elle apporte le sens d'appartenance et de non appartenance à un groupe ou bien elle affaiblit les liens sociaux.

Deux perspectives de l'identité et leurs implications

Ce modèle théorique simplifie les caractéristiques des deux perspectives de l'identité pour faciliter leur compréhension, il a tendance à se mélanger avec d'autres éléments, un peu comme une carte géographique n'est pas le territoire. Cela nous permet d'avoir une idée des deux approches.

Conception statique-puriste de l'identité sociale

Principales caractéristiques de l'identité selon cette perspective :



Un tout homogène et stable (conception essentialiste)

Nous avons tous un peu en nous cette conception essentialiste. C'est une conception première, un peu paresseuse de l'identité sociale. On se donne des étiquettes et on en met sur les autres sociétés. C'est ce qui se manifeste dans les groupes extrémistes.

Fermée, hermétique (« consanguine »)

Cela se passe exclusivement entre nous. C'est fondé sur des relations endogames. On se reproduit au sein du même groupe identitaire. C'est le contraire d'exogame où l'on choisit son conjoint à l'extérieur du groupe d'appartenance.

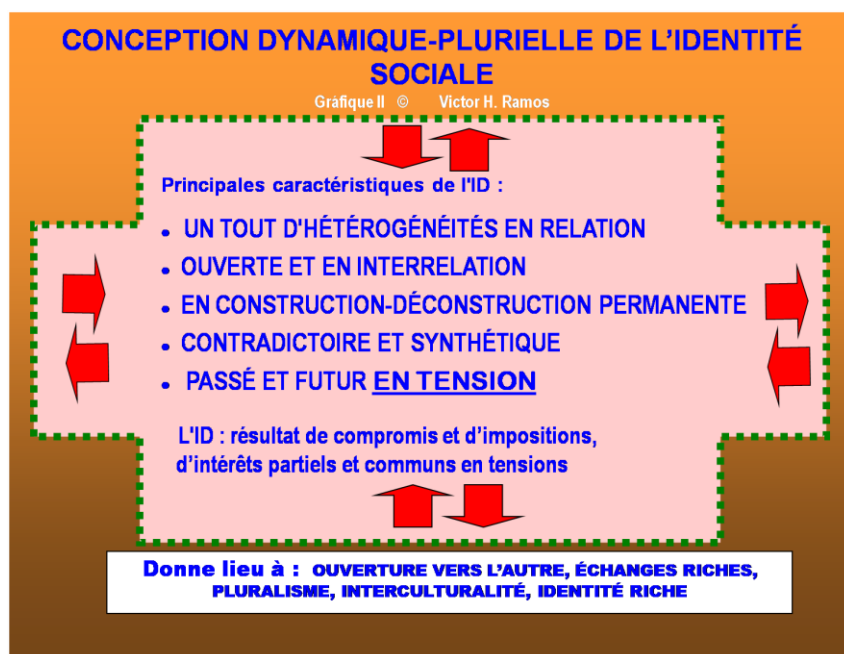
Sans contradiction (pas de divergence sociale)

Cette vision exclut les divergences sociales. On est tous Québécois et on oublie les rapports de classes sociales, des genres, de différents intérêts et caractéristiques qui sont en contradiction comme par exemple entre les régions, villes et villages, etc.

Surestimation du passé (tendance à ...)

Le passé est magnifié, nos ancêtres étaient comme cela et nous sommes comme cela. Il faut que nous soyons toujours comme ça, mais c'est une pensée mythique irréelle. Cela donne lieu à une peur démesurée de l'autre, des différences, des intolérances, à des positions irrationnelles et même extrêmes face aux différences identitaires (purification ethnique). C'est une conception pauvre de l'identité qui souffre d'insécurité.

Conception dynamique plurielle de l'identité sociale



Un tout d'hétérogénéités en relation, c'est un ensemble d'éléments différents en relation les uns avec les autres. On crée ensemble des relations et les conditions pour vivre ensemble ou des raisons communes, comme dirait Fernand Dumont. C'est le contraire de la conception statique et puriste qui ne colle pas avec la réalité sociale qui est intrinsèquement diverse. La perspective dynamique-plurielle de l'identité sociale est **ouverte et en interrelation** à l'intérieur et à l'extérieur. Le pointillé autour du carré signifie que c'est une zone perméable qui reçoit les influences de l'extérieur et influence à son tour l'extérieur. **Contradictoire** parce que dans une société, nous ne sommes pas tous pareils, il y a des prolétaires, il y a des bourgeois, il y a des riches, il y a des pauvres, des hommes et des femmes, les différentes idéologies qui s'opposent et aussi le territoire qui crée aussi des différences. Mais tout cela se conjugue dans une **synthèse originale** en permanente transformation.

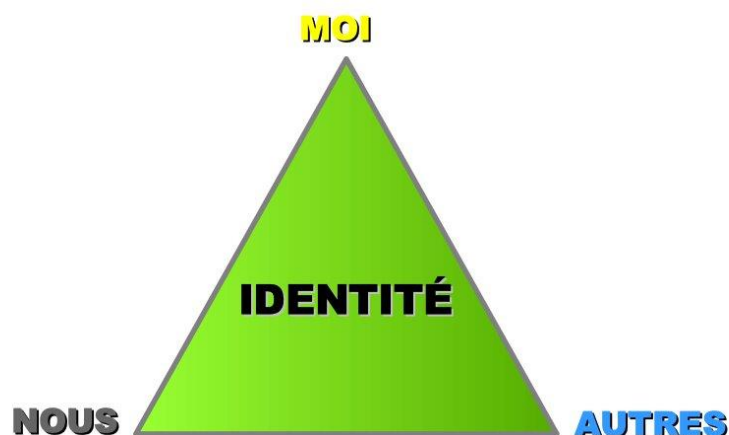
Le passé et le futur sont en tension, un peu comme l'équilibre des planètes qui s'attirent et se repoussent en même temps par la force gravitationnelle. C'est la même chose qui se produit avec le bricolage de l'identité sociale.

Un élément de base qui construit la culture et l'identité, c'est la nourriture. Comment nos ancêtres se sont-ils arrangés avec la nourriture lorsqu'ils sont venus ici ? Au départ, ils ne trouvaient pas les mêmes ingrédients qu'en France, mais ils ont trouvé d'autres choses. Ils ont adapté leurs recettes avec de nouveaux ingrédients qu'ils pouvaient se procurer ici. Alors, la culture et l'identité culinaires sont très pratiques parce qu'elles utilisent tout ce qu'elles ont sous la main pour le transformer. On dit souvent que la culture et l'identité font du neuf avec du vieux. C'est pour cela qu'on parle de bricolage. Le passé et le futur sont en tension. Qu'on le veuille ou non, **nous sommes nourris par le passé** de notre société, de notre famille et de tout notre entourage, et en même temps **on regarde vers le futur** parce qu'on veut aller quelque part. Donc, l'identité est le résultat de compromis, mais d'imposition aussi par la propagande, la publicité, les lois, la richesse, la pauvreté, l'éducation ou la fatalité. **Ces intérêts partiels et communs sont en tension.** Cela prend aussi des éléments qui nous tiennent ensemble, autrement la société va éclater. Cela provoque **l'ouverture vers l'autre**. Ce pluralisme permet un **enrichissement mutuel et une identité plurielle**.

À titre d'exemple, je voudrais évoquer la Renaissance en Italie à la fin du Moyen-âge qui a été rendue possible grâce à la redécouverte de l'héritage des Grecs via le monde musulman. Qu'est-ce qui a permis ce moment exceptionnel de création artistique et d'invention ? C'est l'ouverture à l'autre et qui était-il ? C'est le monde arabo-musulman qui a rapporté toute la connaissance des Grecs qui avait été perdue. L'ouverture à la différence a donné un moment extraordinaire de créativité, d'enrichissement culturel, d'avancement. Pour les sociétés qui se replient sur elles-mêmes, cela conduit à autre chose. Pour les sociétés qui se replient sur elles-mêmes, cela conduit à l'appauvrissement créatif et culturel.

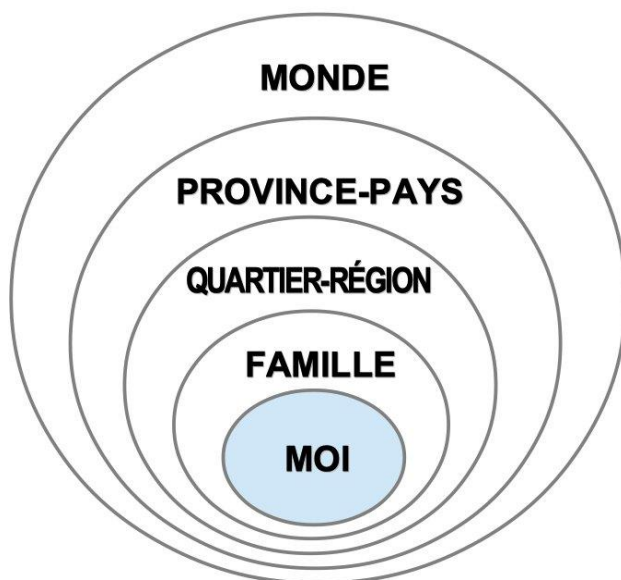
Dialectique de l'identité 1 : pas de nous sans « l'autre »

On ne se construit pas seul, c'est un fait élémentaire et universel. La rencontre avec l'autre nous interpelle sur : « Qui suis-je ? » et « Qui sommes-nous ? » L'être humain a besoin pour sa survie et son développement d'un entourage social énorme où se construit son identité. Même pour la biologie, l'échange est fondamental puisqu'on ne naît pas du néant.



Le triangle est une représentation graphique de ce qui nous constitue comme sujet ou collectivité. C'est de cette relation triangulaire qu'apparaît l'identité.

L'héritage c'est ce que nous avons reçu, les apports propres, c'est ce que nous avons appris et vécu, tandis que l'apport des autres est aussi constitutif de la personne ou de la culture que nous sommes devenus. Les cercles concentriques sont une autre façon de présenter les éléments constitutifs de l'identité, mais il faut se rappeler que ceux-ci demeurent perméables et non pas étanches les uns par rapport aux autres¹⁶.



¹⁶ <https://revistas.javeriana.edu.co/index.php/univhumanistica/article/view/3183>

Membre d'une famille, d'un quartier, d'une région, d'un pays et du monde

Il me semble que la spirale représente mieux notre conception de l'évolution de l'identité sociale. Elle se déploie du cœur de l'individu, puis du noyau familial vers sa communauté d'appartenance, son pays et le monde. La spirale est un cercle ouvert et continu. Il n'y a pas de coupure. Aujourd'hui, ces quatre niveaux sont en relation de plus en plus intense. C'est pourquoi ceux et celles qui ont peur de l'autre vont avoir pas mal de problèmes, parce que nous sommes de plus en plus proches les uns des autres. Pour différentes raisons, la planète rapetisse, donc il y a beaucoup de choses qui vont nous rapprocher, en plus des problèmes communs que nous allons devoir affronter ensemble. Il y a encore une autre façon de représenter cela.



Membre du passé, du présent et du futur

Là, vous voyez la spirale du temps. On observe le sens d'entrée vers l'intérieur et de sortie vers l'extérieur qui se conjuguent. Cette représentation est différente de la conception linéaire du temps. Il y a plusieurs couleurs parce que les destins sont toujours différents même pour les membres d'une même famille et au sein d'une même communauté homogène. D'ailleurs, le mariage de deux membres de familles différentes implique la création d'une identité nouvelle. Il y a des valeurs et des traditions qui sont différentes au sein de chaque famille, mais ce sont surtout les mères qui ont généralement le plus grand impact sur les enfants.



Dans un ménage, en même temps qu'il y a le couple, il y a des différences, voire des contradictions. Là on parle de dialectique. Il existe une relation contradictoire à l'intérieur d'une histoire commune que chaque membre du couple vit de façon spécifique, ce qui, en même temps, leur permet de vivre ensemble. Maintenant, on va compliquer un peu plus les choses. On parle du « mystère » de la ville de Québec qui est considérée très conservatrice, etc., qui est pure laine depuis l'arrivée des colons français. Selon la conception puriste et simpliste, la ville de Québec serait francophone uniquement. Ce n'est pas vrai, il faut connaître l'histoire. Premièrement en 1663, Louis XIV décide de prendre la colonie en main et il envoie des colons un peu plus de cinquante ans après la fondation de Québec, mais la majorité des Français et Françaises de l'époque n'avaient pas le français comme langue principale. Les deux tiers de ceux et celles qui sont arrivés ici ne parlaient que des langues régionales ou des patois et seulement un tiers était considéré « francisant », c'est-à-dire qu'ils comprenaient et parlaient l'une ou l'autre des variantes du français de l'Île-de-France ou d'une autre région importante¹⁷. Par contre, les filles du roi parlaient un excellent français. Donc, la diversité était là et si on fait la liste, il y avait une quarantaine de langues différentes apportées d'Europe, en plus des langues amérindiennes.

Donc, dès la fondation de la Nouvelle-France, il existe une diversité importante de langues et de cultures et pourtant nous sommes tous et toutes ici en train de parler français. C'est là que vont apparaître de nouvelles cultures et de nouvelles identités. Si vous regardez l'évolution de l'espèce humaine, il y a eu une progressive diversification des langues et des cultures et mêmes des différences génétiques. Maintenant, avec le processus de mondialisation, nous semblons retournés vers l'unification des langues et des cultures. Il y a un processus d'uniformisation en cours.

¹⁷ Histoire du français au Québec, point 4,2, Entre les francisants et les patoisants.
Voir : http://www.axl.cefan.ulaval.ca/francophonie/HISTfrQC_s1_Nlle-France.htm

Le NOUS = héritage + apports propres et apports des AUTRES

Si on gratte la culture québécoise, il y a beaucoup de choses qui viennent d'ailleurs, des éléments disparates dont on a fait un en se les appropriant.

Sommes-nous acteurs dans ce processus de bricolage de l'identité sociale ?

C'est toujours relatif parce que nous sommes à la fois le produit des différentes influences que nous subissons et bricoleur de cette identité. Chacun est porteur d'un degré de liberté et d'un degré d'aliénation, sauf que malgré toutes leurs influences, ils ne réussissent jamais à nous dominer totalement. C'est pourquoi la création d'une identité culturelle peut être totalement subversive de l'ordre établi, elle peut apporter la civilisation, la bonne parole, la conscience d'un nous en pleine possession de ses moyens. Chaque pays a son histoire spécifique, mais cela n'empêche pas que chaque histoire est le produit de ces forces économiques, culturelles et politiques. Aujourd'hui, nous vivons tous sous le joug de la globalisation financière, économique et transnationale, avec ses puissantes forces d'homogénéisation.

Les paradigmes sont des critères, des valeurs fondatrices, qui orientent nos choix et nos actions. Les sociétés ont besoin de paradigmes qui structurent leurs choix pour pouvoir avancer de manière cohérente dans leur pensée et leurs projets, leur culture, etc. Ce qui nous forme et prédomine aujourd'hui, ce sont des paradigmes d'hégémonie et de domination. Cela s'observe partout même au sein des relations interpersonnelles comme l'amitié ou l'amour.

L'hégémonie possède un caractère totalitaire et absolu, c'est une pensée, une perspective ou bien une analyse qui ne peut être contestée. Comme nous vivons à l'intérieur de cette idéologie, la pensée occidentale ou américaine, nous perdons de vue la perspective globale au-delà de celle qui est centrée sur ses intérêts, en référence permanente à elle-même. L'hégémonie c'est la pensée dominante d'une époque qui sert des intérêts particuliers. Cette pensée est aussi manichéenne au sens que nous sommes toujours le bien et les nations insoumises apparaissent comme une menace à notre existence. La pensée hégémonique implique cette prétention de représenter le bien. C'est un manque flagrant d'altérité et de réalisme.

Si nous passons à l'alternative qui est le paradigme de l'égalité et de la coopération, nous allons comprendre que ce n'est pas juste parce que nous sommes meilleurs que les autres, mais parce qu'il s'agit d'une **nécessité historique et structurelle**. Au point de vue physique, nous savons déjà que la Terre ne pourra pas supporter très longtemps notre mode de consommation actuel qui aurait besoin de trois à sept planètes pour satisfaire nos appétits. Ce n'est tout simplement pas viable. Vous vous rappelez la crise financière de 2008, partout sur la planète il y a eu des gens qui ont été jetés à la rue en raison de

mauvais investissements. Si on observe le système financier international, les bourses sont inter-reliées grâce à internet, même chose pour l'ensemble des économies de la planète. Un autre élément important de cette interdépendance structurelle et virtuelle, c'est la société du savoir collectif. Il y a là un savoir collectif extraordinaire parce que nous pouvons accéder en permanence et à distance à des bases de données sur tous les sujets imaginables. Ce contexte exige davantage de convergence que de divergence. Pourquoi est-ce que nous nous chicanons à propos des changements climatiques au lieu d'agir sur le cours des événements ? Nous avons besoin de l'apport des cultures originelles pour trouver des solutions et nous en sortir à moindre mal.

Ces cultures ont peut-être la pièce manquante à notre casse-tête parce qu'elles sont porteuses d'une vision et de pratiques différentes. Souvent, celui qui est le plus différent de nous est celui qui peut nous apporter le plus. Nous avons besoin de l'apport de tout le monde et de toutes les cultures. Alors, nous avons davantage besoin de coopération que de confrontation, de collaboration entre égaux que de domination. Ce n'est pas une question culturelle, c'est une nécessité historique. Si on ne change pas de paradigme, on aura beau faire n'importe quoi, cela va tomber. Maintenant, le changement qui conjugue l'économie et l'écologie est déjà amorcé. Cela peut fonctionner si nous acceptons de ne pas être guidés par la notion du profit maximum. Il faut passer à un autre type d'économie. Il y a l'économie sociale qui fonctionne déjà.

Contexte québécois :

Le Québec : de société fondatrice du Canada à province canadienne (1791; 1840; 1867);

- société destinée par le conquérant à une disparition tranquille par l'immigration, au 19^e siècle à une société minoritaire au Canada et en Amérique du Nord;
- société avec une culture fragilisée par le « rouleau compresseur » global; (américanisation)
- société avec une culture « revigorée » par la mondialisation solidaire et alternative (entre guillemets parce que ce n'est pas encore une réalité).

Le Québec est une société avec une identité "sensible" aux changements identitaires. Ces événements appartiennent à notre imaginaire collectif. On comprend mieux ainsi cette sensibilité aux questions identitaires. C'est une réaction nécessaire, mais dont nous devons être conscients pour ne pas dériver dans l'intolérance.

Contexte québécois-canadien : d'où vient le danger ?

De la part des immigrants et des réfugiés ?

Des voiles des femmes musulmanes et autres signes religieux ostentatoires en position de pouvoir ?

Des accommodements raisonnables ?

De 2000 à 2005 : il y a eu 4000 demandes d'accommodements raisonnables, de ce nombre 80 étaient à caractère religieux, et seulement 30 furent acceptées, majoritairement demandés par des chrétiens et des juifs.

Je suis d'accord à ce qu'il faille prévoir ce qui pourrait advenir, mais commençons par ce qui existe. Quand on parle d'accommodements raisonnables, on ne parle pas uniquement de religion. Il existe une panoplie d'accommodements dont un certain nombre sont pour les personnes vivant avec un handicap physique, pour l'âge, l'orientation sexuelle, etc. L'accommodement raisonnable est très bien encadré juridiquement et cela fonctionne cas par cas. Il y a une exagération totale dans ce cas.

D'où vient le danger si on admet que le Québec est une société à culture fragilisée par le « rouleau compresseur » global, ce serait plutôt du processus de globalisation.

Se situer au Québec et dans la globalisation pour voir clair

a) La rencontre avec l'AUTRE nous interpelle sur le NOUS : Qui sommes-nous ?

En tant qu'immigrant : l'Autre c'est nous.

Le Québec dans le Canada : l'Autre c'est le Québec.

Cette rencontre rend possibles : la découverte et l'enrichissement de notre identité. BRICOLAGE!

b) Aucune identité ne se construit en circuit fermé. Il n'y a pas de "génération spontanée non plus."

Le NOUS = héritage + apports propres et apports des AUTRES

Une globalisation agressive affaiblit nos cultures et nos identités, en plus de nos économies. (Le vrai danger vient de là.)

c) Une mondialisation solidaire consolide nos sociétés et nos liens endogènes et exogènes. (Actuellement, nous assistons à une croissance exponentielle des alternatives.)

a + b + c = « raisons communes »* pour VIVRE ET BÂTIR ENSEMBLE (Fernand Dumont)

En lisant un document sur la notion de pouvoir chez les Incas, on découvre qu'ils appliquaient une politique très semblable à celle que les États utilisent aujourd'hui, c'est-à-dire qu'ils créaient de la peur par rapport à leurs voisins. Les politiques de peur c'est toujours très pratique pour ceux qui sont au pouvoir, parce que cela divise les populations, cela marque une frontière entre les inclus et les exclus, les barbares et les civilisés. D'autre part, avec des gens qui sont gagnés par la peur de l'autre, il est rationnellement impossible de les convaincre du contraire. Il faut aussi passer par le niveau émotif et éviter de confronter directement leurs arguments. Il ne faut pas les assommer avec nos arguments, mais faire preuve de compréhension en se plaçant dans leur optique pour les amener à accepter graduellement d'autres points de vue. Dans la plupart des cas, je peux vous assurer que cela fonctionne. Il ne faut pas se laisser gagner par leur agressivité. Il faut arriver à les désamorcer et même s'ils n'admettront pas devant vous leur erreur, le lendemain ou le surlendemain, il se peut qu'ils changent d'idées.

Commentaires et compléments sur ce thème

« L'absence de dialogue est un obstacle de base au vivre-ensemble. Comment construire une identité sociale si cela bloque à ce niveau ? Par delà les belles idées, il semble y avoir un problème de manque de prise en compte de la réalité. Certains politiciens oublient les impacts de leurs paroles sur la réalité des gens. Par exemple, dire que les enseignants ne pourront plus porter de signes religieux, c'est rapporté dans les médias et cela alimente l'intolérance envers le voile. Cela provoque des agressions verbales ou physiques de femmes musulmanes sur la rue. Je suis administratrice dans un organisme où l'on accueille des réfugiés et à chaque fois qu'un politicien s'exprime de la sorte, nous assistons à une résurgence du harcèlement. Lorsqu'une femme musulmane se fait insulter sur la rue, elle va s'enfermer chez elle pendant plusieurs semaines. Il y a un lien évident de cause à effet. Alors, c'est bien beau d'avoir des idéaux comme la laïcité, mais cela heurte des gens dans leur quotidien. C'est la réalité d'aujourd'hui, il va y avoir de plus en plus d'immigrants et nous ne pouvons pas nous mettre la tête dans le sable en pensant que tout va rester comme avant. Moi je vois ça comme une richesse. » Une participante à l'activité du 18 octobre 2018

« Sur l'identité québécoise, j'ai assisté à un cours de formation à l'histoire destiné aux immigrants où l'on résumait le problème de l'identité québécoise. Pendant la colonisation française, les colons français sont devenus des Canadiens, ensuite, sous le règne britannique, nous sommes devenus des Canadiens-français, puis à l'époque moderne, nous sommes devenus des Québécois. Donc, il y a eu une évolution de notre identité à travers les siècles et nous devons composer avec cela. Deuxièmement, il faut trouver d'où provient le racisme associé aux questions identitaires ? C'est tout simplement de la peur de l'autre. L'autre qui est différent et dont la différence est perçue comme mauvaise. Il me fait peur parce que sa différence est ramenée au même, à l'identique. Tous les « autres » me font peur. L'anthropologue Pierre Clastres a étudié les Tupis-Guaranis au Paraguay et au Brésil. Il montrait comment ces peuples refusaient la notion d'État parce que pour eux l'État ramenait au même, au sens de la non différenciation des individus et à l'uniformisation. Il voyait cela chez les peuples voisins, alors ils ont développé quelque chose de vraiment différent. Il faut savoir apprivoiser les différences qui nous rejettent vers le même. Par exemple, croire que les musulman-e-s sont tous pareils, qu'ils sont tous islamistes et qu'ils veulent conquérir la planète. Il faut sortir de la généralisation et de l'identification au même. C'est le fait de se croire semblable qui est dangereux alors que chacun, chacune, est différent. C'est la peur du même, la peur que l'identité soit délayée dans d'autres personnes, l'identité étant quelque chose de sacré et de personnel. » Un participant à l'activité du 18 octobre 2018

Extraits d'un reportage de *Second Regard* qui vont dans le même sens¹⁸ :

« Je n'ai pas peur des différences. Je pense que le différent m'interpelle et que cette richesse est normative, c'est-à-dire qu'elle va participer à la construction d'une culture différente. » Georges Leroux

« Moi, je n'ai pas envie d'assimiler les autres, j'ai envie qu'ils aient le goût de connaître notre culture. Notre futur, c'est avec eux, donc ils doivent avoir envie d'être ici. S'intégrer, mais en restant eux-mêmes. Je leur enlève pas qui ils sont, mais ils vont avoir envie de faire partie de cette société. » Enseignante

« Je suis un enfant de la loi 101. J'ai été francisé au Québec et c'est un peu grâce à la langue française qu'à un moment donné j'ai compris, j'ai senti, que mon avenir était ici et que j'ai commencé à me sentir chez moi dans mon pays d'adoption. » Akos Verboczy

¹⁸ Reportage Transmettre, saison 41, *Second Regard*, émission du 10 avril 2016, Radio-Canada, utilisé comme matériel d'animation lors de la Soirée mensuelle du CAPMO de janvier 2019.

« À partir d'un moment donné, il faut cesser de se réclamer de nos petites différences pour parler de ce qui nous réunit, ce qui nous rassemble. Je crois qu'au Québec, il y a une timidité pour transmettre la culture. (...) Je pense qu'il y a un certain manque de confiance en soi au Québec. Il y a une certaine hésitation à dire que notre culture vaut quelque chose. Moi, je suis assez déçu de ce que l'école m'a transmis. Je n'ai pas senti la transmission d'une culture solide qui s'assume comme québécoise avec toute sa diversité, avec Jean Leloup et Gilles Vigneault. Ce dernier a des choses à dire à un petit Hongrois et à une petite Chinoise, à un Haïtien, etc. » Akos Verboczy

« Une fois que toutes les libertés ont été gagnées, que tant de contraintes et tant de lois et tant d'éthiques ont été renversées, il n'y a plus qu'une seule loi qui est celle du marché. La loi du marché est la seule sur laquelle tout le monde soit d'accord maintenant. » Jean Larose

« Toutes les sociétés occidentales font face à cette crise de transmission. Cela pose la question de l'identité, qui sommes-nous comme individus et comme société ? Qui voulons-nous être? De simples consommateurs? » Narrateur

« Ce n'est pas la diversité, c'est la superficialité qui menace les transmissions. » Myriam Jézéquel

« Vous citez Fernand Dumont : « La culture est un projet sans cesse compromis. Il a raison, mais c'est à nous qu'il revient de recomposer ces références. » Georges Leroux

« Recomposer, réinventer, il n'y a pas à dire, depuis Maria Chapdelaine, au pays du Québec tout a changé. Alors comment concilier comme disait Bernard Émond : « Un Québec cosmopolite et le vieux fond canadien-français? Akos, à sa façon, semble incarner cet espoir de conciliation et de transmission. » (Narrateur)

« C'est comme si à force d'habiter un endroit, c'est l'endroit qui finit par vous habiter. Moi, aujourd'hui, le Québec m'habite. Je ne veux pas juste habiter le Québec, l'histoire du Québec, son avenir, ce sont des questions que je me pose à tous les jours. » Akos Verboczy

Nouvelle synthèse interprétative

Éditorial de Ça roule au Capmo, mars 2017

Au départ, chaque individu apprend à se connaître à travers une filiation, un point d'origine et un récit inscrit dans son ascendance. Malgré tout le mérite acquis par ses efforts personnels, chacunE se sait tributaire de ceux et celles qui l'ont précédé, redevable envers la culture qui l'engendre à lui-même et donne sens à son existence. De même, son sentiment d'appartenance et son rapport identitaire lui enseignent qu'il est un être grégaire et interdépendant, que sa vie n'acquiert consistance que dans la mesure où d'autres partagent ces mêmes racines. En ce sens, chaque individu conserve un système racinaire qui le structure aux fondements de son être. Mais ces identités rejoignent néanmoins l'universel de la condition humaine.

Or, si chaque expérience engendre son propre mythe; d'abord dans le rêve anticipatoire du réel désiré, puis dans le récit magnifié par le temps d'un quotidien autrefois si banal, certainEs parviennent à construire leur propre légende en s'affranchissant des conditionnements et des prescriptions sociales dans un exemple de surdétermination de soi. Ce sont les protagonistes d'une conscience nouvelle en devenir et d'un nouveau tissu humain.

Le monde tel que nous le connaissons éprouve l'urgent besoin d'une nouvelle synthèse interprétative, d'un nouveau regard sur lui-même, sur son passé et son avenir. En effet, chaque peuple, société ou civilisation, s'édifie sur la représentation qu'il a de lui-même, sur ses mythes fondateurs et sur une certaine vision partagée de l'avenir; ce que plusieurs qualifient de narrativité. Ce concept illustre que si chaque parcours s'avère particulier, c'est l'interprétation qu'on en fait qui apporte une certaine cohérence au présent. Ainsi, la signification de la Déclaration universelle des droits de l'homme s'inscrit dans l'histoire. Elle représente le seuil que l'humanité ne doit pas dépasser après les atrocités commises pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle est la résultante du hiatus de l'horreur vécue par des centaines de millions de gens. Par ailleurs, l'utilité d'un sens partagé attribué à l'histoire d'une nation projette un rêve collectif permettant de s'élever au-delà de la médiocrité du réel et de la fatalité.

À ce titre, les récits bibliques offrent une parfaite illustration d'une narrativité servant de levier pour se sortir des impasses de l'histoire en dépassant les raisonnements désuets. C'est l'histoire d'un peuple en genèse qui construit sa propre représentation de lui-même en réinterprétant siècle après siècle ses mythes fondateurs lorsqu'ils ne correspondent plus aux défis du présent et qu'ils n'offrent plus de perspectives innovantes. Cette

réinterprétation magnifiée du passé constitue une narrativité nouvelle qui, en tenant compte du présent, ose envisager les anciennes interprétations sous un jour nouveau tout en demeurant fidèle à l'intention transmise par les fondateurs et les fondatrices.

De Samuel de Champlain à Lionel Groulx, de René Lévesque à Laure Waridel, de Boucar Diouf au réfugié syrien en train de franchir le frontière de l'impossible, le Québec est mûr pour une nouvelle synthèse interprétative de son histoire en devenir. Déjà, nous apercevons les nouvelles moutures de ce peuple francophone métissé et fier de ses origines qui s'efforce sans relâche de bâtir l'avenir dans un effort solidaire avec les autres peuples du monde. Mais il y a plus encore, l'humanité entière est conviée à transformer les représentations qui l'enferment dans l'impuissance d'agir. Aujourd'hui, responsables de notre destinée commune, nous devons abandonner nos prétentions hégémoniques pour prendre à bras le corps les problèmes qui affligent les humains de la Terre et ceci passe par l'autonomie nécessaire des corps intermédiaires.

Interculturalité et laïcité dans la société

Soirée mensuelle du CAPMO, 15 novembre 2018,

animée par Gérard Doré et Robert Lapointe

« Lors de la Conquête, les Britanniques auraient bien aimé imposer l'Église d'Angleterre comme seule religion officielle, mais les circonstances historiques ont fait en sorte que ce n'était pas réaliste parce qu'ils avaient besoin de l'appui des Canadiens contre les Américains qui menaçaient d'envahir le pays. Ils devaient faire des concessions. En Angleterre, suite à la scission d'Henry VIII avec l'Église catholique, c'est l'Église anglicane qui est l'Église officielle parce qu'elle est dirigée par la reine ou le roi. Ici, il n'y a pas eu de religion juridiquement établie. Par contre, culturellement, la religion catholique a été établie dès les débuts de notre histoire. Dans l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, le système éducatif est confessionnel, catholique pour les francophones et protestant pour les anglophones. La petite minorité protestante francophone qui a pu renaître après la Conquête fut forcée de s'assimiler à la communauté anglophone. Même chose pour les Juifs qui ont immigré ici. Ils ne pouvaient pas fréquenter l'école francophone qui était catholique et ils devaient s'intégrer au système des écoles protestantes qui était plus ouvert.

C'était la même chose pour ce qui est de l'accès à l'université qui passait par des collèges et des séminaires diocésains, sauf pour les anglophones catholiques. Les hôpitaux étaient catholiques, dirigés par des religieuses, sauf les anglophones et les Juifs qui ont développé leur propre système. Même chose pour les services sociaux, les syndicats, les caisses populaires, les coopératives, même les loisirs étaient animés par des membres du clergé ou des séminaristes. C'était culturellement établi et quelqu'un qui s'affichait contre la religion risquait d'avoir des problèmes. Même au niveau universitaire, les universités Laval et de Montréal avaient une charte pontificale et si un professeur s'affichait trop ouvertement athée ou anticlérical, son contrat pouvait ne pas être renouvelé. C'est cela que ça signifie culturellement établi.

Graduellement, les différentes institutions parapubliques se sont sécularisées, se sont laïcisées. Les services sociaux étaient souvent des services incorporés sous la Loi des évêques. Après cela, ça a été sous la troisième partie de la Loi sur les compagnies. Cette emprise d'une religion sur la société a provoqué un mouvement de ressac très fort à partir des années 1960. Il y a eu la création du Ministère de l'Éducation qui n'existait pas auparavant, parce que les évêques s'y opposaient. C'était un comité d'instruction publique avec représentation catholique et protestante et les représentants étaient

nommés par les Églises. Donc, il y a eu une pression très forte pour que toutes les institutions se laïcisent. Alors, même si la laïcité n'existait pas dans la constitution, c'est devenu un enjeu primordial pour le Mouvement laïc québécois. Bien sûr, comme dans toute dynamique de changements, il se produit un retour du balancier. Il y a une position extrême présentement qui veut imposer à la société une nouvelle religion, celle de la laïcité comprise comme un absolu à atteindre. Pour certains, la religion n'a pas lieu d'être dans la société civile, la seule place qu'ils lui reconnaissent, c'est dans la sphère privée. Évidemment, c'est difficile d'effacer la réalité historique du Québec. » Gérald Doré, 15 novembre 2018

« La société civile est ce qui a permis d'enfoncer le coin entre l'État et la religion. Laïc vient du mot grec « laïcos » qui signifie, ce qui est commun, ce qui appartient au peuple. Cela s'oppose à « clericos », ce qui appartient au clergé ou à la société religieuse. Donc, il y avait déjà cette opposition entre société civile et société religieuse. La laïcité est sans conteste une valeur citoyenne qui permet de concrétiser des valeurs humaines et spirituelles de tolérance et de respect à l'égard d'autrui. Plusieurs attribuent l'apparition des civilisations à une détérioration des relations interpersonnelles telles qu'elles étaient pratiquées au sein du clan ou de la tribu. La civilisation a permis de tasser les femmes entre autre chose parce que sa naissance correspond à l'apparition du patriarcat. Les puissants se sont aussi rapidement aperçu qu'il était plus facile de contrôler une population, un peuple ou un empire, en imposant une seule manière de voir. Ainsi, tous les sujets devaient partager les mêmes croyances que le roi ou l'empereur. Tout le monde devait être semblable pour que l'ensemble fonctionne bien, mais cela ne tient pas compte des autres réalités. C'est cette hégémonie que la société civile est venue briser.

Amenés en exil en Assyrie et Babylonie, les Juifs refusent cette logique et parviennent à préserver leur foi dans un autre territoire et sous un roi qui adhère à d'autres dieux. Esdras rassemble l'essentiel de la tradition juive dans la Torah, les premiers livres de la Bible. Il crée le judaïsme où la pratique religieuse d'un peuple peut être différente de celle du monarque et du territoire qu'il gouverne. Quand les Juifs ont été déportés à Babylone, en Irak, ils ont revendiqué le droit de pouvoir quand même continuer d'exercer leur propre religion. Le judaïsme nous a légué la possibilité pour un peuple de pratiquer une religion différente du roi ou des classes dominantes. C'est d'ailleurs en raison de ce refus de pratiquer le culte de l'empereur que les chrétiens ont été persécutés au cours des trois premiers siècles de l'ère chrétienne. Plus tard, l'empereur Constantin a récupéré la religion chrétienne en y voyant un bon moyen de contrôler le peuple romain. C'est alors que s'est produit le concordat entre l'État et la religion officielle et nous sommes retombés dans ce défaut que Jésus avait dénoncé. Selon moi,

Jésus est le créateur de la société civile lorsqu'il dit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Il sépare alors le politique du religieux. C'est fondamental.

La laïcité comporte trois éléments fondamentaux : 1) neutralité de l'État à l'égard des religions comme de l'athéisme, 2) liberté de croyance et de culte, 3) égalité des croyances entre elles. L'État garantit la liberté d'expression et devrait, là où c'est encore à faire, abolir l'interdiction du blasphème. Certains États (musulmans, scandinaves et quelques autres) devraient aussi revoir, là où cela existe encore dans leur constitution, la mention de religion d'État. Et attention, laïc ne veut pas dire athée. Il faut distinguer soigneusement les notions de spiritualité et de religion. La première décrit une dimension universelle de l'être humain, la seconde appartient à la culture et à l'histoire et parfois même à la géographie. La religion est un mode culturel et historique de vivre la spiritualité intemporelle et universelle. La religion est aussi un dangereux mélange de spiritualité et de pouvoir. Il importe que la spiritualité transcende à la fois le politique et le religieux et l'ensemble de la société jusqu'à l'économie. L'État ne devrait se soumettre à aucune religion ni à aucune idéologie, lesquelles peuvent être inspirantes, mais ne jamais être installées au pouvoir. Le politique est le lieu de la résolution des conflits entre les citoyens et des problèmes qui peuvent les assaillir. Il serait bon également de se questionner sur le pouvoir de la spiritualité et la spiritualité du pouvoir.

La civilisation occidentale est marquée par le conflit entre la foi chrétienne et l'humanisme. Cela a permis un développement important de la société civile qui est plutôt embryonnaire ailleurs. La société civile promeut la laïcité qui permet d'unir la société au-delà de toutes les différences souvent utilisées pour la diviser. La société civile, sphère de toutes sortes de relations entre les citoyens (sans intervention de l'État ou réduite au minimum), est le sujet historique du changement social. Il importe que ses valeurs et ses intérêts soient partagés par ses diverses composantes et qu'elle se donne une direction pour arriver à ses fins. C'est autant le bien commun général que l'épanouissement de chaque individu dans le respect d'autrui. Cet épanouissement de chacun, chacune, est lié à la reconnaissance sociale de chaque individu quant à sa dignité, son besoin de justice et son utilité. » Robert Lapointe, 15 novembre 2018

Commentaires sur ce thème lors de deux rencontres mensuelles

« Je suis abonné au regroupement pour la laïcité et j'ai toujours observé qu'il y avait de très bons intellectuels dans ce mouvement et qu'ils étaient capables d'articuler leurs idées d'une façon assez profonde. Cependant, lorsque je réfléchis comme Québécoise à cette question, je reconnais que cela provoque un malaise. Une chose que j'ai remarquée, c'est que dans mon éducation on m'a inculqué une forme de neutralité que

nous avons intégrée dans notre manière d'être. Je déteste porter des gilets avec des marques par exemple, je n'aime pas me montrer. J'ai appris très tôt à cacher qui j'étais et à ne pas le manifester. Quand je vois quelqu'un le faire, et le faire avec aplomb, cela me ramène à moi qui me dis tout le temps qu'on m'a appris que c'était mal de faire ça. C'est comme cela que je le vis. En même temps, quand j'entends qu'on reproche à ces femmes de manifester, j'y vois le signe qu'elles se sont bien intégrées. Il y a plein de problématiques très intéressantes à aborder. Quand je vois une personne noire, je ne pense pas à l'Islam ou à des lois liberticides. Quand je vois un latino-américain, je ne pense pas à cela non plus. Sauf que quand je vois une femme voilée, je suis obligée de me faire violence si je veux lui faire une place et oublier tout ce qu'elle représente pour me dire que malgré cela, c'est d'abord une personne que je dois respecter. C'est exigeant pour quelqu'un qui vit dans une société où on a appris que les femmes sont égales aux hommes et que si tu penses autrement tu vas en subir les conséquences. Tu dois la respecter parce qu'elle arrive avec cette culture. Alors quand on pense à des gens qui lisent moins, des gens de différentes catégories sociales, je peux comprendre qu'il y ait des gens qui puissent réagir négativement. » Une participante à la rencontre du 18 octobre 2018

« Église catholique, cela veut dire Église universelle. On aperçoit que l'Église du Québec est en train de mourir si ce n'est des migrants africains et latino-américains qui fréquentent le culte. À Montréal, c'est impressionnant à quel point ils remplissent certaines églises. J'y vois une chance et une opportunité pour cette structure d'accueillir, de s'ouvrir et de se renouveler. Il y a eu aussi des périodes de notre histoire où l'Église québécoise s'est montrée raciste envers d'autres catholiques venus ici faire leur vie. Cela demeure incompréhensible dans mon esprit. Si on prend l'exemple des Italiens, des Espagnols et des Portugais, qui sont venus à Montréal et qui ont été rejetés par le haut-clergé, cela demeure un mystère. Alors ils sont allés grossir les rangs des anglophones. Nous ne sommes pas parvenus à les intégrer comme nous aurions pu le faire. D'après moi, l'Église ne devrait pas s'enfermer dans un coin, gardienne de l'identité des vieilles reliques. Cela devrait être une structure qui rassemble le plus largement possible en parvenant à établir de nouvelles synthèses culturelles. Nous avons tous et toutes une parenté cosmique. La France elle-même est un creuset de différents peuples qui y ont convergé depuis 2000 ans. » Un participant à la rencontre du 19 avril 2019

Qu'il est difficile d'aimer

Article dans Ça roule au CAPMO, juin 2019, p.3

À tous ceux et celles qui se plaignent de problématiques sociales, quelles qu'elles soient, je pose une question: Posez- vous personnellement des gestes concrets et à votre portée pour les solutionner? Je sais que de mon côté, dans ma vie, j'essaie autant que possible, avec les limites qui m'habitent, à entrevoir la poutre dans mon œil à la place de la paille dans celle de l'autre. Autrement dit, je crois en toute logique qu'il est plus constructif et efficace de voir en quoi, d'une façon si minime soit-elle, je peux avoir une part de responsabilité dans une problématique sociale, sans me culpabiliser, et ce que j'ai le pouvoir de changer auprès de mon entourage, dans un quartier, dans ma communauté immédiate. Ainsi, depuis plusieurs années, je siège sur le conseil d'administration d'un organisme d'entraide et d'accueil des nouveaux arrivants qui fonctionne en bonne partie grâce à l'implication bénévole. Il accueille principalement des personnes immigrantes venues de loin, mais aussi, occasionnellement, des Québécois d'origine sans grand réseau social et qui vivent de l'isolement.

Je suis dépassée actuellement par le flot d'insultes que je vois passer chaque jour sur internet par rapport aux personnes issues de l'immigration récente, qu'elles soient nées ici ou ailleurs, ou encore celles adressées aux minorités visibles. Je me dis parfois que c'est peut-être une façon maladroite que certaines personnes ont de nommer un problème qu'elles perçoivent. Le manque d'intégration (j'aime mieux personnellement le terme inclusion) de certaines immigrantes et de certains immigrants est un phénomène qui est complexe et qui a une multiplicité de causes. Mais force est de constater que certains médias n'aident pas les gens à sortir des analyses trop simplifiées et à transcender leurs peurs.

Une chose est certaine, avec tous les besoins que je perçois à partir de mon implication dans cet organisme, je me dis: mon Dieu qu'on serait en business comme société si tous ces gens mettaient tout le temps et l'énergie qu'ils dépensent à critiquer, voire insulter les immigrants sur les réseaux sociaux, à donner patiemment des conseils aux nouveaux arrivants sur comment s'habiller en hiver, leur expliquer le fonctionnement des spéciaux à l'épicerie, comment cuisiner des aliments d'ici, ou les visiter tout simplement. Par dessus tout, être présent pour les écouter vraiment dans ce qu'ils ont besoin d'exprimer et ainsi apprendre à mieux les connaître. Cette approche humaine, charitable, je dirais même amoureuse de l'être humain, est un fondement en l'absence duquel nous ne pouvons être vraiment éclairés quant aux questions qui entourent la laïcité.

Tout comme moi, vous savez qu'aimer n'est pas une chose facile. Il est souvent difficile d'aimer son prochain. Ça m'arrive bien à chaque jour de ne pas y arriver! Ça ne sera jamais le chemin le plus facile, ça ne restera qu'un idéal qui ne peut être complètement atteint. Mais j'ai fait l'expérience qu'ordonner mes actions par amour est ce qui donne le plus de sens à ma vie, ce qui m'apporte le plus de paix.

Collectivement, j'ai la conviction que c'est ce qui peut nous orienter vers la justice, le bien commun. Aimer, c'est un principe qui va loin. Je n'aime pas parce que je peux être convaincue que ça va donner des résultats immédiats, parce que je pense que l'autre va être reconnaissant, parce que l'autre a forcément de bonnes intentions ou que c'est une personne qui a les mêmes valeurs que moi. J'aime par principe et dans ce principe, je mets mon espérance que c'est cela qui a la moindre chance, parfois si petite ou si peu évidente soit-elle, de rendre le monde plus juste.

Je peux vous dire que je suis personnellement fortement opposée au projet de loi 21, mais je ne m'étendrai pas là-dessus ici, parce que tel n'est pas mon objectif qui est de mettre en évidence ceci : quelle que soit votre position, elle doit être incarnée. Cela dit, si nous prenons encore l'exemple des nouveaux arrivants, ce n'est pas tout le monde qui a eu l'occasion d'entrer en relation avec ces personnes. De mon côté, je sais qu'il y a beaucoup de choses qu'elles vivent dont je n'ai pas assez conscience, pour lesquelles il me manque des connaissances. Être incarnée ne s'inscrit donc pas nécessairement dans un fait accompli, mais dans la conviction que la rencontre concrète avec l'autre concerné directement par une problématique sociale est quelque chose de souhaitable qui contribue à éclairer ma position sur le dit problème. Ce n'est pas pour autant prétendre que cet autre rencontré a la vérité infuse, mais avoir la conviction que l'altérité est bonne dans la vie pour ma propre maturité, en tant que personne, citoyenne, intellectuelle. Votre prise de position devrait aussi être menée par un principe de bienveillance. En l'absence de ces deux conditions (incarnation et bienveillance), il n'y a, selon moi, pas vraiment de dialogue possible et même les propos échangés peuvent manquer d'une certaine crédibilité.

Voilà, je nous souhaite à tous et toutes de ne pas plonger dans la tentation de l'insulte, même si ça peut être un chemin qui nous semble plus facile sur le coup. Une personne n'est pas son idée et il est insensé de réduire les personnes à leurs idées, en allant jusqu'à les menacer parce qu'on ne partage pas leur point de vue. Nous n'avancerons à rien à "diaboliser", à être incapable de distinguer une personne de ses idées. Je nous souhaite beaucoup de rencontres en personne, de dialogues autant francs que respectueux, laissant même une place possible à la saine confrontation d'idées.

Emilie Frémont-Cloutier, chargée de projet au CAPMO

Malaise dans la civilisation

Éditorial de Ça roule au CAMO, décembre 2018

Suite à une première visite aux États-Unis où il observe la naissance de la société de consommation, Sigmund Freud écrit ses observations sur l'évolution de la modernité occidentale. Fondée sur les différentes pulsions que nous éprouvons, la consommation peut facilement conduire à un état narcissique compulsif, toujours avide de satisfaire le moindre des désirs auxquels l'individu ne saurait opposer la moindre résistance. Cet état d'âme, dépourvu de toute contenance, ouvre la porte aux frustrations les plus diverses puisque la personnalité résultant de cet exercice s'avère fondée sur l'insatisfaction permanente. Celle-ci rend irritable et impatient, avide et cupide, pour finalement posséder ceux et celles qui s'y projettent sans aucune retenue.

Comme Bouddha l'enseigne, il faut apprendre à se méfier des désirs qui nous conduisent à éprouver la souffrance de la séparation. L'être mature sait faire preuve de discernement, il se construit par le détachement des convoitises et des caprices. Il s'incorpore par la connaissance de soi et l'intériorisation favorable à l'émergence d'un regard critique et distancié sur lui-même. Jamais cynique, il cultive un fort sentiment d'appartenance au cosmos en communion avec les autres êtres qui l'entourent.

L'adulte ne saurait croître qu'en se constituant autre à l'intérieur de lui-même, afin d'observer la vie avec une certaine hauteur. Cet être délivré de son image et de son apparence, des pensées induites par la société et l'influence de ses contemporains, acquiert dès lors la certitude que sa vie n'est pas menacée aussitôt que le moindre de ses désirs n'est pas comblé. C'est ce qui lui permet de dégager l'espace nécessaire pour entrer en relation, en dialogue et en partage, et à vivre sa vie dans un état de constant émerveillement.

Le contraire de cela, c'est l'homme de la caverne décrit par Platon comme vivant dans l'illusion des images projetées sur une paroi qu'il confond avec la réalité. Ignorant la lumière du jour, il est facile à épouvanter, puisqu'il n'est pas maître de lui-même. L'homme de désir vit dans un état d'insatisfaction susceptible de l'entraîner à mépriser ce qui se met en travers de sa route. Impuissant à affronter l'abîme qui le hante, il cherche à se rassembler en projetant les angoisses de ses contemporains sur un objet susceptible d'absorber la rage qui le tenaille.

Le matérialisme consumériste irrite notre être profond en confondant les besoins avec les désirs. S'attaquant au sens des relations humaines et à la réalité, il érode les bases de la construction de soi, nous projetant dans un monde absurde où dissociés de nous-

mêmes, nous devenons les esclaves des mirages publicitaires. Refusant de naître à soi-même, l'ego narcissique rampe doucement vers la dissolution de l'être, n'admettant pas qu'il y a un véritable malaise dans ce qu'il croit être une « civilisation », il ne s'accomplit qu'en détruisant ce qui constitue la véritable beauté du monde.

« Je pense que peu importe si les gens sont athées ou agnostiques ou quoi que ce soit, on critique beaucoup Noël, mais même d'un point de vue superficiel, le cadeau tu l'offres quand même à quelqu'un d'autre. Il y a quelque chose qui se passe. Dans une société où nous ne vivons plus en communauté, le temps de Noël nous oblige à retisser des liens. Mon père habite à Québec et je ne le vois que deux fois par année. C'est de ma faute et de la sienne aussi. Ce que je veux dire, c'est que Noël fait partie des rares moments où je renoue des liens avec des gens que je ne vois pas. Il y a quelque chose de spécial et d'important là-dedans dans une société qui est très atomisée. Cela saute aux yeux, à chaque année, de quoi est-ce qu'on parle dans le temps de Noël? D'isolement et de solitude. Ce sont des thèmes récurrents. On profite de ce moment pour soulever la question. C'est un problème fondamental que nous avons dans nos sociétés modernes. Je dirais quelque chose qui semble évident, mais dont on ne se rend peut-être pas compte parfois, c'est que l'humanité a vécu pendant des milliers d'années dans de petits villages où tout le monde se connaissait. J'ai le sentiment que c'est un instinct naturel et que cela fait partie de nous. J'ai l'impression qu'il y a un instinct en nous qui voudrait vivre en petit village où on se reconnaît. J'ai l'impression que le fait de vivre séparé crée un choc. Le CAPMO, c'est un peu le contraire de cela à quelque part et je pense que c'est l'une des raisons pourquoi nous venons ici pour avoir un espace de rencontre. Je pense que nous manquons d'espaces comme celui-ci. » Participant à une rencontre, 20 décembre 2018

Autrefois, la société traditionnelle, les paysans avaient une sagesse et des vertus, un sens de la vie et un art de vivre ensemble solidaire, une créativité qui exprimait sa vitalité et sa capacité de se rénover en permanence. Pour Gaston Soubllette, la sagesse consiste à savoir que la vie implique des règles qu'on ne transgresse pas sans en subir les conséquences. Pour lui : « L'intelligence du cœur est beaucoup plus profonde que l'intelligence de l'œil (l'intellect) parce qu'elle voit, elle sent et elle pressent. L'intellect ne sert qu'à ordonner les choses, c'est une pensée mécanique. » Néanmoins la culture dans laquelle nous vivons privilégie cette façon d'appréhender le monde qui atrophie l'intelligence du cœur qui ne ment pas parce que celui-ci est le noyau de la conscience.

« Si tu ne cultives pas la lumière de ton cœur, elle s'éteindra peu à peu, » observe-t-il. Et il associe cette perte qualitative à la destruction de l'environnement puisque comme l'observe Jung : « L'être incapable de se rencontrer lui-même cherche à l'extérieur ce qui lui manque par une activité fébrile. »

« L'être humain ne peut se séparer entièrement de la nature et des rythmes naturels. Il en a besoin pour avancer », ajoute Soublette. Dans le même registre, Enrique Dussel précise que ce que nous vivons maintenant n'est pas une simple crise du capitalisme, mais une crise de la subjectivité moderne fondée sur l'individualisme et la séparation de la communauté des vivants qui apporte identité et appartenance, chaleur et solidarité; compassion et empathie. Dans la modernité, l'individu quitte sa communauté pour aller vendre sa force de travail. S'il ne parvient pas à recréer une communauté enracinée dans le territoire qu'il habite, il se dissocie de la nature et de lui-même.

Juan José Batista, philosophe bolivien, constate que la subjectivité moderne est dans un cul-de-sac d'où elle ne peut sortir puisqu'elle a éliminé toutes possibilités lui permettant d'envisager la vie autrement. Ayant disqualifié les modes de vie traditionnels fondés sur des rapports de gratuité et de réciprocité, l'individu se retrouve isolé. Pour avancer, il doit renouer avec l'esprit communautaire en lien avec la Terre-Mère compris et vécu sous le mode de la production, de la contemplation et de la gratitude.

UN DEVOIR DE MÉMOIRE POUR MIEUX VIVRE ENSEMBLE

Les Premières Nations, perspectives diverses

« Saurons-nous un jour nous rêver à partir de nos vraies racines et rattacher le fil rompu de notre histoire », Roy Dupuis¹⁹.

« Ce serait le travail d'une génération ou deux de redécouvrir les valeurs amérindiennes qui nous ont été transmises et de les mettre en valeur dans notre projet de civilisation québécoise », Serge Bouchard²⁰.

Interventions de : Konrad Sioui, Luc Gros-Louis, Marie-Émilie Lacroix, André Pikutelekan en 2018 et 2019 ²¹

Konrad Sioui : « Au nom de la nation huronne-wendate, celle qui a toujours occupé cette terre-ci et qui l'occupe toujours, je me fais le porte-parole de l'ensemble des Premières Nations du Canada. Je veux vous dire notre pleine solidarité, notre amour, notre affection, et vous dire que dès le premier jour où les nouveaux arrivants sont venus occuper cette terre-ci, nous avons mis des règles en place, c'est-à-dire de se respecter comme égaux et de toujours favoriser la paix et l'harmonie entre nous. Ce fut l'occasion du premier traité entre nos deux civilisations et ce soir, je veux réitérer toujours et avec plus de force encore, ces besoins nécessaires en tant qu'êtres humains, en tant qu'égaux, sur cette terre, de travailler dans cet esprit-là. Nous savons aussi qu'à travers tous nos peuples, il y a un besoin fondamental de respect et de reconnaissance. Il ne peut y avoir de guérison sans la réconciliation, je la sens, je la vis. Que nos enfants et nos petits-enfants soient heureux, qu'ils se regardent de façon égale, qu'ils aient les mêmes chances et les mêmes opportunités, le même bonheur de vivre ensemble. C'est ce que le mot Canada veut dire : « Là où il y a beaucoup de longues maisons et là où il y

¹⁹ L'Empreinte, film de Carole Poliquin et Yvan Dubuc, 2014.

²⁰ Idem.

²¹ Diverses prises de paroles effectuées par des membres des Premières Nations en différentes occasions.

a de la place pour tous et pour toutes à condition qu'on soit dans un esprit de paix, d'égalité et de fraternité²². »

Lors des activités de commémoration de l'attentat à la Grande Mosquée de Québec, l'affirmation du droit d'aînesse des Premières Nations nous ramène aux valeurs fondamentales du vivre-ensemble, au respect de la Terre-Mère et à la connexion spirituelle que chacunE a le droit d'avoir et d'exprimer en toute liberté. À l'occasion de la soirée œcuménique au pavillon de la Jeunesse et des sports, Konrad Sioui s'est exprimé avec autorité pour le respect que nous devons avoir les uns envers les autres et envers tous les êtres vivants. Puisque, nous rappelait-il : « Ce sont les Premières Nations qui vous ont accueillis en ce pays, vous ont soignés, nourris, vêtus et guidés sur ces terres. » Soyons dignes de cette confiance.

2.1 Une longue réappropriation de soi

« Souvent, comme Premières Nations, nous parlons des Blancs qui nous ont abusés et que cela continue encore. On le pense vraiment. Sauf que lorsque nous étudions l'époque de l'arrivée des premiers Européens, le monde entier était violent. Nous ne faisons pas exception. Nos ancêtres étaient cannibales et ils faisaient la guerre. C'était un cannibalisme d'occasion, pas pratiqué sur une base régulière. Ce qui fait que je ne reproche pas aux non-autochtones d'être les descendants des oppresseurs. D'où que nous soyons, nous sommes toujours les héritiers de ce que nos ancêtres ont fait. Nous devons vivre avec cela et faire de notre mieux pour que cela s'améliore. Là-dessus, beaucoup de ceux qui sont nationalistes me disent que leurs ancêtres français étaient les frères de nos ancêtres, que nous avons combattu ensemble les Anglais. Oui, mais quand on fait la guerre, ce n'est pas pour rendre service, c'est parce que nous avons des intérêts en jeu. Si les Français étaient nos alliés et que nous l'étions nous aussi, c'est qu'il y avait des raisons. Pourquoi les Français nous ont-ils respectés? C'est probablement à cause des hivers ici. L'immigration n'était pas très forte à l'époque, alors que les colonies britanniques se développaient rapidement. À un contre dix ou contre cent, les Français avaient besoin de nous. Oui, nous les avons aidés, mais nous ne le faisons jamais gratuitement. Ce qui fait que les bons ce n'étaient pas les Français et les méchants, les Anglais. Si vous regardez le film : *Le dernier des Mohicans*, vous verrez une version dans laquelle les Anglais sont les bons tandis que les Outaouais et les Français sont les méchants. Ce qui était vrai, parce qu'à la guerre tout le monde est

²² Konrad Sioui, allocution à l'occasion de la commémoration de l'attentat à la Grande mosquée de Québec, 29 janvier 2018

comme ça. Il n'y a pas de bons ni de méchants. Au début, il y a peut-être un agresseur, mais à la fin, tout le monde est pourri²³. »

La longue nuit des pensionnats autochtones cherchait à tuer l'indien dans l'enfant en lui interdisant de parler sa langue, de fréquenter sa famille et de préserver ses coutumes. De cette blessure est né le besoin de se réapproprier culture et traditions, de même qu'un fort éveil spirituel qui revendique la protection et l'attachement aux territoires ancestraux. Tout au long de ce lent processus de guérison et de réappropriation, les membres des Premières Nations nous inspirent à reprendre la route de notre imaginaire collectif comme un territoire à décoloniser. Pour que ce vivre-ensemble devienne un projet emballant, nous devons nous réapproprier l'ensemble de nos racines et dépasser les différentes aliénations que nous avons subies au cours de notre l'histoire.

« J'aimerais vous parler de l'assimilation provoquée par le gouvernement canadien, des provinces et par le gouvernement britannique. En 1852, il y a eu la Loi sur les Indiens. Cette loi a été écrite pour notre bien à ce qu'il paraît. Comme nous mourions de plus en plus de maladie, nous étions sur le point de disparaître. Même si nous avons survécu, la tentative d'assimilation a toujours continué par différents moyens, dont l'éducation. Ceux de ma génération, même si j'étais sur une réserve, ont eu la même éducation que la génération précédente dans les pensionnats. Ce qui fait que la bullshit qui était dans les livres d'histoire sur les Premières Nations était toujours là. Je l'ai eue, vous l'avez eue ainsi que mon père et ceux de sa génération. Sauf qu'à son époque, s'il parlait innu dans sa classe, il se faisait battre avec une ceinture de cuir par les religieuses. C'était un harcèlement systémique qui visait à dénigrer les Premières Nations pour nous écraser et faire de nous de bons occidentaux. Cela a eu une grande incidence sur la situation actuelle. Les conseils de bande proviennent de la Loi sur les indiens et cela nous divise²⁴. »

Aussi, avec un regard pragmatique André Pikutelekan nous prévient : « L'image que vous avez des Premières Nations protectrices de l'environnement ne fonctionne pas. Si vous avez vu dans les médias des autochtones qui bloquent des routes pour qu'Hydro-Québec respecte ses ententes, ce n'est pas ce que vous croyez. L'entente c'est d'inclure les Premières Nations de cette région pour faire l'abattage des arbres avant de céder définitivement les territoires pour qu'ils soient inondés. Si les conseils de bande consacraient autant d'efforts et d'énergie à se battre pour protéger la nature, l'environnement et notre territoire ancestral, cela aiderait énormément à notre survie à

²³ André Pikutelekan, Conférence sur le racisme à l'Université Laval, 05 décembre 2018, organisée par la Coordination des actions de Québec contre le racisme

²⁴ Ibid.

tous. Malheureusement, les manifestations organisées par les conseils de bande sont en fonction de signer des ententes pour avoir de l'argent. C'est bien pour nourrir nos familles, mais quand c'est pour s'assimiler, parce que ce qu'on demande c'est de la formation. Sauf qu'Hydro-Québec ne formera jamais des médecins, des infirmiers ou des travailleurs sociaux. Ils ne vont former que des gens pour détruire l'environnement et pour qu'un petit nombre s'enrichisse. C'est ce qui fait que les Premières Nations participent à la destruction de l'environnement. Nous, les indépendants des conseils de bande, essayons de nous lever contre ça, mais le résultat de l'assimilation est très dur et très solide dans nos communautés. Nous vivons des conflits internes à cause de cela²⁵. »

Tout en étant consciente des défis que doivent relever les communautés autochtones, l'Innue Marie-Émilie Lacroix tient pour sa part à souligner l'espoir : « Quand je regarde le Québec, je suis frappée de voir des gens sensibilisés à des approches citoyennes, aux autres cultures, ayant une sensibilité très vive. En même temps, si je regarde autour de moi, beaucoup de gens ne sont pas dans ce créneau, ils ne retiennent des Premières Nations que les problématiques sociales. Quand nous parlons de guérison, c'est-à-dire que malgré les pensionnats, les enlèvements pour adoption, etc., nous pouvons faire route ensemble. En même temps, si on ne veut pas écœurer le monde et pour le bénéfice des Premières Nations, il faut travailler sur la créativité et le sursaut. Tout en admettant les torts de la société colonisatrice, il faut que nous parlions et accompagnions les Premières Nations dans leur sursaut. » 23 mai 2018, (visite du site huron-wendat)

André Pikutelekan termine par ce conseil de sagesse : « Si vous ressentez de la culpabilité par rapport à vos ancêtres, mettez ça de côté. Si vous voyez un film ou un documentaire où un camp est glorifié par rapport à l'autre, oubliez cela. On est tous des êtres humains, on doit faire des efforts pour qu'on puisse vivre en harmonie. C'est pourquoi il ne faut pas se gêner quand des groupes d'extrême-droite ou des racistes s'expriment, de participer à des actions pour s'opposer. Participez à des actions familiales comme il s'en fait de plus en plus. Vivre dans un pays en guerre ou déchiré par la haine raciale, ce n'est pas intéressant pour personne²⁶. »

²⁵ Ibid.

²⁶ Ibid.

2.2. La spiritualité autochtone

Pour Andrée Lévesque-Siouï, professeure de musique et de langue wendate, la vocation de chaque individu consiste à devenir humain et la connexion avec ses racines culturelles, source d'identité, de fierté et de dignité, y contribue fortement. Ainsi, la redécouverte d'une langue endormie depuis 150 ans ouvre des voies insoupçonnées d'entendement de la réalité et d'une vision du monde nécessaires à la sauvegarde de la planète. Car chaque langue est une interprétation du monde qui permet de le décoder et de le définir²⁷. De même, la dimension sacrée qui nous relie aux différents règnes (minéral-végétal-animal), à nos ancêtres et aux générations futures, permet d'ancrer nos résolutions sur la terre ferme afin de résister aux errances de la société de consommation. La terre, l'air, l'eau, la vie, la paix et la justice, sont des richesses non négociables. Puis, la re-sacralisation de la Terre-Mère permet d'ériger un rempart devant la cupidité des multinationales puisque ce qui est sacré est par définition inaliénable.

L'être unidimensionnel se soucie peu de l'histoire ou du sens de la vie, c'est un déraciné qui vit une errance perpétuelle. Pourtant, l'histoire bien interprétée demeure la voie royale pour apprendre à se connaître. Avoir des racines plus anciennes constitue un chemin de sagesse menant à d'éventuelles floraisons culturelles susceptibles d'initier de nouvelles façons de vivre avec les êtres qui peuplent la Terre. Ce qui résonne dans cette culture enfouie, c'est le battement de la vie et la connexion millénaire avec ce climat et cette terre. Dans les cercles de parole autochtones, quand quelqu'un s'exprime, il le fait au nom de ses ancêtres et de ceux et celles qui ont contribué à former la personne qu'elle est devenue, nous dit Andrée Lévesque-Siouï. C'est très différent de l'individu qui se lève en assemblée pour faire valoir ses seuls intérêts.

« À l'arrivée des Européens, nous apprend Luc Gros-Louis, les Wendats avaient déjà une société monogame, mais attention, chez nous les unions n'étaient jamais scellées à jamais, à n'importe quel moment, les séparations étaient permises. Cela devenait plus rare après la naissance des enfants, mais c'était quand même permis. Un point important de notre société, c'est qu'on ne pouvait jamais obliger quelqu'un à faire quelque chose qu'il ne voulait pas. Selon notre façon de voir le monde, si on oblige quelqu'un à faire quelque chose qu'il ne veut pas, on a peur de le rendre malheureux et s'il est malheureux, son esprit peut se révolter et le rendre malade. Alors on jouissait d'une grande liberté individuelle dans pratiquement tout ce qu'on voulait faire. On devait respecter les règles sociales et si cela n'allait pas à l'encontre du bien commun,

²⁷ Cercle littéraire Gabriel-Garcia-Marquez, hiver 2018

nous étions libres de faire tout ce qu'on voulait» (Visite du site traditionnel huron-wendat, 23 mai 2018).

La spiritualité nous renvoie à la religion, à ses côtés sombres et positifs qui nous ont marqués. La démarche éco-spirituelle des Première Nations permet de redécouvrir l'âme qui habite en chacun et qui demande à être entendue pour vivre en harmonie avec ses valeurs et ses aspirations profondes. La spiritualité autochtone représente un chemin de redécouverte du corps, du lien à la Terre-Mère et au Créateur. C'est une spiritualité qui soigne et guérit, non pas en employant le contrôle et la culpabilité, mais en utilisant tous nos sens pour nous aider à entrer en contact avec notre être primordial.

« Dans la médecine occidentale, nous sommes loin d'une conception de la vie et de la santé à quatre étages : physique, psychique, spirituel et social. « Lorsque quelqu'un fait une dépression, c'est souvent physique, le corps est fatigué, on n'est plus capable de fonctionner; il faut s'interroger sur les causes de cette fatigue chronique, donc cela devient psychologique; ce dernier va t'amener à l'environnement (social) et au spirituel pour tenter de refaire ton unité. L'un ne va pas sans l'autre, lorsque l'un des deux est atteint, les trois autres niveaux le sont aussi. Sauf que les gens ne s'en rendent pas compte et dans le système de santé occidental, on va chez le médecin comme on va au garage avec son automobile. « Réparez-le et donnez-moi des pilules. » Or, cela ne fonctionne pas comme cela. Ton corps te parle lorsqu'il produit des symptômes. Pourquoi suis-je malade? Parce que tu ne prends pas soin de toi, parce que tu travailles trop, trop ceci ou pas assez de cela. Il faut qu'il y ait un équilibre dans le corps si l'on veut qu'il continue à nous servir. Réfléchis, prends des décisions et agis. Le spirituel correspond aux grandes questions de la vie. Pourquoi est-ce que je suis sur Terre? Pourquoi je vis, quel sens a ma vie? Pourquoi je meurs? Pourquoi la souffrance? Pourquoi la guerre? Pourquoi le monde laisse se détériorer la nature? C'est tout cela le spirituel. Ensuite, cela te conduit parfois à vivre une rencontre avec le Créateur. » Marie-Émilie Lacroix, 01 juin 2018, Rencontre du Cap-de-la-Madeleine

Chez les Autochtones, le combat écologiste entre aussi en ligne de compte, alors tout en redécouvrant la fierté d'être qui ils sont et leur besoin d'enracinement avec la nature, ils s'engagent dans un combat. Se lever, se battre et être fier, c'est comme une trilogie. Ce qu'on observe lorsqu'on les regarde manifester avec leurs chants et leurs tambours pour la Terre-Mère et pour leurs droits, c'est la présence du sacré qui revient alors que les Québécois l'ont rejeté. Or, si tout peut être profané, il devient impossible de construire quoi que ce soit. En perdant le respect de toute chose, nous avons perdu le respect de nous-mêmes.

La méthode scientifique et le mode de vie occidental fonctionnent par fractionnement et séparation des différentes fonctions. Après cela, on se surprend que les gens se sentent éclatés à l'intérieur d'eux-mêmes. Cela conduit à des comportements de division et de séparation les uns d'avec les autres parce que nous ne sommes pas unis intérieurement. La sagesse amérindienne nous propose une façon d'être au monde plutôt que de vouloir le posséder, le capturer, le vendre, l'acheter, le fractionner et le maîtriser, alors qu'il suffit d'abord de le contempler.

La réappropriation culturelle des Premières Nations est importante pour tout le monde parce que les peuples qui habitent sur ce territoire depuis des millénaires ont des connaissances ancestrales. C'est l'une des clés importantes pour résoudre la question de l'identité québécoise et canadienne et pour vivre à nouveau en harmonie avec la nature. Présentement, l'état de la planète est vraiment un enjeu fondamental. En ce sens, la sagesse des savoirs autochtones apparaît déterminante et c'est pour cette raison qu'elle doit être introduite dans notre système d'éducation comme schéma de valeurs référentielles.

« J'aimerais vous partager l'enseignement des sept grands-pères. C'est un défi pour nous qui dure toute une année. Les sept grands-pères sont des valeurs : l'honnêteté, l'humilité, le courage, la sagesse, l'amour, le respect et la force. Tu recommences jusqu'à ce que tu vives les valeurs dans ta vie. Le but de cela est de devenir la meilleure personne possible et quand tu appliques cela dans ta vie, tu ne peux plus juger personne. Moi, ce que j'aime dans la spiritualité autochtone et que je partage avec les autres, c'est que je sens la force d'intériorisation que cela produit. Par exemple, la cérémonie de purification avec de la sauge que nous faisons au début des cercles de parole nous oblige à aller au-dedans de soi. Alors, on oublie de regarder les autres pour entrer à l'intérieur de soi. Quand tu participes à un cercle de parole, tu restes dans cet esprit et tu ressens le calme. (...) La sagesse est constituée par les expériences de vie acquises dont tu sais te servir à travers les valeurs des sept grands-pères parce que tu es sage lorsque tu sais écouter l'autre sans le juger et que tu sais l'amener sur son chemin de vie pour l'aider à avancer. C'est pourquoi il s'agit simplement d'échanger sur ce que je suis, ce que je vis, et l'autre prend ce qu'il veut dedans et il s'en va avec ça. Il va apprendre autre chose avec une autre personne et il va devenir sage parce qu'il va avoir acquis beaucoup de connaissances de vie. » Marie-Émilie Lacroix, Rencontre avec les Premières Nations au Cap-de-la Madeleine, 01 juin 2018.

Dans la nature, la croissance des arbres, des ruisseaux, des montagnes, des animaux et des plantes contribue à la réalisation de la plus parfaite harmonie. Dans cette grande symphonie, chaque être s'épanouit dans la ligne de l'authenticité. La pensée autochtone englobe les expériences vécues dans une multitude de relations interprétatives qui illuminent chaque récit afin de lui donner sens. Dans cette quête incessante de ce que la vie cherche à enseigner, les rêves occupent une place primordiale puisqu'ils permettent de communiquer avec le monde des esprits pour initier un parcours de vie en cohérence avec le Créateur.

Le processus de guérison amorcé par les Premières Nations éclaire la part d'ombre que nous portons comme représentants d'une civilisation construite sur la négation de l'autre. L'histoire coloniale dont nous sommes les héritiers doit être réparée, il y a toujours un passif à payer. Le passé demeure présent dans chacun de nos actes et de nos attitudes. Or l'avenir ne saurait être différent si nous ne nous réconcilions pas avec les premiers habitants de ce pays, témoins de nos turpitudes et de nos égarements. C'est pourquoi nous devons reconnaître que le racisme est une tare héritée du passé colonial dont nous devons nous débarrasser au plus vite en faisant acte d'humilité.

Ce n'est qu'à ce prix, celui du respect dû aux premiers habitants, que nous pourrions grandir en harmonie, nous libérant d'une faute qui nous maintient dans l'insignifiance et la médiocrité parce que ce faux sentiment de supériorité cache de moins en moins le vide qui nous habite.

« J'aimerais parler de la présence d'une spiritualité. Il y a l'aspect de la dénonciation, mais aussi toute la dimension spirituelle. Il y a une forme d'intériorisation dans ces rencontres qui me touche énormément. On extériorise une peine en dénonçant les disparitions des femmes et des filles autochtones, puis on porte cela sur la place publique. C'est spécial parce qu'on vit cela sur la Place D'Youville, en plein centre-ville. Dans nos manifestations habituellement, on scande des slogans, on fait du bruit, alors que là on entend juste le son d'un tambour tranquille. C'est une autre façon de manifester qui nous fait cheminer et réfléchir. Cette manière de s'intérioriser m'interpelle énormément. C'est différent de nos manifestations habituelles. Bien sûr nous portons des valeurs communes, mais leur façon d'aborder une revendication est différente. Les autochtones utilisent le silence ou bien les chants rituels.» Participante à une rencontre du CAPMO portant sur Culture militante et interculturalité, 16 janvier 2019

La hiérarchisation des rapports sociaux contribue à la négation des besoins fondamentaux et du respect dû à plus humbles que soi. Habituellement, ceux qui détiennent l'avoir, le savoir et le pouvoir, ont du mal à saisir ce qu'ils doivent à

l'ensemble de la société et les devoirs qui leur incombent comme décideurs du devenir collectif. Les derniers, au sens économique et sociologique, ont été niés jusque dans leur intégrité physique. Le mépris et l'oubli sont des formes de violence raffinées qui conduisent à la négation de l'autre, mais l'être refuse de disparaître, alors il souffre tant qu'il n'a pas retrouvé sa place en ce monde. Les Premières Nations, même si elles ont été tassées par l'homme blanc, peuvent se refonder dans le secret des forêts, source de vie, de sagesse et d'expérience, grande guérisseuse de l'âme et du corps.

Justice et réconciliation

Éditorial de Ça roule au CAPMO, juin 2017

Les 30 et 31 mai 2017, au Cap-de-la-Madeleine, s'est tenue une rencontre entre les Premières Nations et les immigrants au Québec depuis 30 ou 400 ans. Cet événement a permis à près de 500 personnes venues de Schefferville, du Témiscamingue, de Natashquan, du Lac Simon, de Pointe-Bleue, d'Odanak, de Malioténam, de Québec, de Montréal, de Sherbrooke, de Joliette, d'Ottawa, de Toronto, de Winnipeg, etc., d'apprendre à se connaître. En toute musicalité, les langues innue, anishinaabe et iroquoise, ont résonné à nos oreilles comme à celles des premiers explorateurs européens.

Dans le rapport de la Commission Vérité et réconciliation sur les pensionnats autochtones au Canada : Honorer la vérité, réconcilier pour l'avenir, on peut lire : «Pendant la majeure partie de son existence, le système des pensionnats destiné aux enfants autochtones était un système d'éducation en apparence seulement. Les pensionnats avaient pour but de séparer les enfants autochtones de leur famille afin de limiter et d'affaiblir les liens familiaux et culturels et d'endoctriner les enfants pour qu'ils adhèrent à la culture dominante. (...) Ces écoles ont exercé leurs activités pendant plus de 100 ans, de sorte que plusieurs générations successives d'enfants des mêmes collectivités et familles ont eu à les fréquenter. L'histoire du Canada est demeurée silencieuse à ce sujet jusqu'à ce que les survivants du système trouvent la force, le courage et l'appui nécessaires pour raconter leurs histoires dans des milliers de procès qui ont ultimement mené à la création du plus grand recours collectif de l'histoire du pays. »

Ce triple arrachement émotionnel, culturel et identitaire, a provoqué des conséquences qui perdurent dans le cœur des individus, des familles et des communautés. Heureusement, les processus de guérison et de récupération de la mémoire et de la fierté sont en cours et plusieurs organismes de la société civile s'efforcent de concrétiser par des gestes de solidarité, l'amitié tant souhaitée. Toutefois, si elle ne désire pas demeurer superficielle, la réconciliation passe par la reconnaissance de l'offense commise en notre nom. Cet exercice exige l'honnêteté nécessaire à l'autocritique de nos comportements racistes, à un changement de positionnement existentiel, à la réparation des injustices et de nos politiques ségrégationnistes, parce que si je ne reconnais pas ma position d'opresseur, je ne pourrai pas changer d'attitude et entreprendre un cheminement vers l'autre.

Ontologiquement, la réconciliation est un processus de guérison et de transformation tant pour l'opprimé que pour l'opresseur qui y récupère son innocence primordiale. Cette prise de conscience du peuple québécois comme nation oppressive est pénible à entendre, mais l'effort de réconciliation appelle cette reconnaissance, car de cette souffrance partagée peut naître la guérison. Aller à la rencontre de l'autre signifie demander pardon pour les trahisons commises au cours des siècles. Ce processus nous ramène à notre histoire commune, à la rencontre de deux civilisations où la plus ancienne invite l'autre à renouer amoureusement avec la Terre-Mère, en toute liberté, ouvert à l'héritage de toute l'humanité, communiant de l'intérieur à nos racines telluriques, animales et cosmiques, en une refondation de l'être qui y découvre une consistance psychique et un bien-être lui permettant de respirer un souffle nouveau, come à l'aube des premiers jours.

L'esclavage et la présence des Noirs au Québec

Visite guidée du Vieux-Québec avec Ali Ndiaye, alias Webster, 31 août 2018

Ali Ndiaye, alias Webster, a animé une visite du Vieux Québec où nous avons appris la présence, dès les origines de la Nouvelle-France, d'une population noire à nos côtés²⁸.

Nous avons la chance d'habiter la plus ancienne ville d'Amérique du Nord après Mexico et bien souvent les habitants des milieux populaires n'osent pas participer à une visite guidée du Vieux-Québec. Le tour Quebec History X est une façon pratique de visiter l'histoire du Québec et du Canada à peu de frais²⁹. Tout groupe communautaire désirant approfondir ses connaissances historiques d'une manière immersive sur la diversité de la population présente dès les origines de la colonisation française y trouvera une source de discussion pratique et pertinente.

Matthieu d'Acosta

Matthieu d'Acosta est l'interprète de Samuel de Champlain. Il fait la traduction entre les autochtones et les Européens. On appelle cela un « truchement ». Nous savons très peu de choses à son sujet, mais il n'est pas esclave, c'est un homme libre et il est payé pour son travail. Il les accompagne sur l'île Sainte-Croix et ensuite à Port-Royal en Acadie. Cet homme a une grande valeur puisqu'il parle français, portugais, hollandais et mikmak. La question que nous pouvons nous poser c'est : comment est-il devenu interprète de langue autochtone? L'hypothèse, c'est qu'il aurait accompagné des pêcheurs portugais au cours des années précédentes. On s'imagine que Champlain est le premier à remonter le fleuve Saint-Laurent, mais il y avait déjà des Basques, des Espagnols, des Portugais et des Français, qui venaient ici l'été pour pratiquer une pêche commerciale tout au long du 16^e siècle.

Jacques Cartier, lorsqu'il vient ici pour revendiquer le territoire au nom du roi de France va rencontrer des Basques tout le long de la côte gaspésienne. Les hommes y passent plusieurs mois et il y a des échanges avec les autochtones. C'est ainsi que Matthieu Da Costa aurait appris les rudiments de la langue micmac. Il serait probablement venu sur un navire portugais puisque dès les années 1400, on retrouvait une communauté

²⁸ Visite du Vieux Québec le 31 août 2018 animée par Ali Ndiaye alias Webster, L'esclavage et la présence des Noirs à Québec, enregistrement et transcription par Yves Carrier, avec la permission de l'auteur.

²⁹ www.qchistoryxtours.ca

africaine au Portugal et que ceux-ci n'étaient pas tous esclaves.

L'esclavage en Nouvelle-France

En 1629, les frères Kirk prennent la ville de Québec et ils renvoient toute l'élite de la colonie en Europe, mais la famille Couillard demeure ici. Les frères Kirk amènent avec eux un jeune esclave de Madagascar qui a environ 10 ans. Ils vont le vendre à un traître qui s'appelle Le Bailli, c'est un Français qui a choisi de travailler pour les Anglais. En 1632, la colonie est rendue à la France et Le Bailli quitte pour ne pas subir les foudres des autorités. En partant, il confie cet esclave à Guillaume Couillard. Cet enfant va étudier chez les Jésuites. Olivier Lejeune est aussi l'un des premiers étudiants de l'histoire du Canada.

En 1688, on écrit au roi de France pour lui demander le droit de posséder des esclaves. On plaide que les treize colonies américaines se développent rapidement parce qu'elles ont des esclaves. Le roi de France leur accorde ce droit, puisqu'il y a des esclaves dans toutes les colonies européennes, mais il demande en contrepartie la garantie que ceux-ci puissent survivre à l'hiver. Entre 1689 et 1713, on compte une quinzaine d'esclaves noirs dans la colonie pour environ 150 autochtones. C'est un rapport de un pour dix dans les 20 ans qui vont suivre l'aval royal à l'esclavage ici.

Ici, la nature de l'esclavage n'est pas un moteur économique comme dans les Antilles, aux États-Unis, au Brésil, en Amérique du Sud ou en Amérique centrale. Ce n'est pas un esclavage de plantation de tabac, de coton ou de sucre. C'est un esclavage domestique, ce sont des gens qui font la cuisine, qui servent les repas, accomplissent différentes tâches ménagères et s'occupent des enfants. Il y aura quand même des esclaves en milieu agricole, mais ce sont des esclaves qui s'occupent un peu de tout. Ils ne sont pas spécialisés comme aux États-Unis où ils sont exclusivement dans la maison ou dans les champs.

De 1629 à 1805, date de l'abolition de l'esclavage au Canada, 4 185 esclaves sont répertoriés. Sur ce nombre, pour ce qui est des esclaves autochtones, il va y en avoir davantage sous le régime français que sous le régime anglais. Pour ce qui est des esclaves noirs, plusieurs vont arriver avec les Loyalistes après la Guerre d'indépendance américaine. Durant cette période, il y a toujours la présence de quelques dizaines à quelques centaines d'esclaves. Donc, il s'agissait d'une faible proportion par rapport à l'ensemble de la population.

Les esclaves étaient réservés à l'élite, mais quelqu'un qui était capable de s'en acheter pouvait le faire. Cela servait aussi à marquer son statut social. Les Noirs étaient plus chers et plus valorisés que les Autochtones. C'était évidemment les gouverneurs et les seigneurs qui en possédaient, de même que certains ordres religieux et quelques évêques. Au moins quatre évêques ont eu des esclaves : Saint-Vallier, Dosquet, Plessis et Pontbriand. Plusieurs communautés religieuses en ont eu, les Jésuites aussi, mais pas ici à Québec. Le Séminaire de Québec va en avoir, les Ursulines à la Nouvelle-Orléans, des missions qui dépendent du diocèse de Québec, certains curés également, Marguerite D'Youville aussi.

Fondements idéologiques de l'esclavage

L'argument de la civilisation sera aussi utilisé pour ce qui est de l'esclavage. On se donne bonne conscience avec le prétexte de l'évangélisation des païens. Le propre de l'esclavage, c'est que les enfants peuvent être vendus et les familles décimées. On peut envoyer le père d'un côté et la mère ailleurs, un frère sera séparé de ses sœurs et de ses parents. Sauf qu'ici, sous le régime français, en raison de la présence de la religion catholique, puisque les esclaves ont le droit de se marier, certains maîtres vont respecter le lien sacré du mariage. On peut vendre les parents ensemble, mais pas nécessairement les enfants.

Les esclaves autochtones valaient moins cher parce qu'il était plus facile de s'en procurer, donc en termes économiques, l'esclave noir est plus rare. Également, l'autochtone est réputé pour être moins robuste et il meurt plus jeune. Pendant que l'espérance de vie d'un esclave noir est d'environ 25 ans, celle d'un esclave autochtone est d'environ 18 ans. Bien sûr, il s'agit d'une moyenne.

L'esclavage existe au moins depuis l'Antiquité. Il y en avait sous l'Empire romain, les cités-États grecques avaient des esclaves. Il y a aussi eu de l'esclavage en Chine, en Afrique et en Amérique entre différentes ethnies. Sauf que la grande différence, depuis l'Antiquité jusqu'à la conquête des Amériques, c'est que l'esclavage n'avait pas une connotation raciale; c'est-à-dire que l'esclavage était tout simplement un statut social. C'est à partir de la traite transsaharienne et de la traite transatlantique que l'esclavage va prendre une dimension raciale.

Quand les Espagnols arrivent en Amérique, ils réduisent les autochtones en esclavage. Plusieurs vont mourir et leur rendement est assez faible. Puis, un moine, Bartolomé de Las Casas, va s'insurger contre les mauvais traitements que les autochtones subissent.

Il va jusqu'au roi d'Espagne pour plaider sa défense des autochtones. C'est à ce moment que les Espagnols et les Portugais, et par la suite les Anglais et les Français, se tournent vers l'Afrique. Ils vont prendre les Africains pour les amener en Amérique et ce sera le plus grand déplacement de population de l'histoire de l'humanité. On parle de plusieurs millions de personnes prises sur le continent africain pour être amenées vers les Amériques. Et pour justifier ce commerce, on développe des théories racistes. Souvent, on dit que ce ne sont pas les races qui créent le racisme, mais l'inverse. Vous voyez la différence ? Ce n'est pas parce qu'il y a des races qu'on parle de racisme, mais c'est l'intolérance qui crée cette illusion. C'est à ce moment qu'apparaissent des pseudo-théories scientifiques affirmant que le Noir se situe entre le singe et l'homme, qu'il est assez intelligent pour travailler, mais sans plus. Des fausses théories prétendront que les personnes noires sont mieux en esclavage, que c'est pour leur bien, qu'on les civilise. Des passages de la Bible seront aussi utilisés pour justifier l'esclavage.

L'oblitération de l'esclavage au Canada

Dans les années 1830, il y a au Bas-Canada un parti politique qui s'appelle le Parti Patriote qui souhaite se libérer du joug de l'Empire britannique. Il y a des élections, suivies de troubles et d'une rébellion armée en 1837-1838. Des gens meurent, d'autres sont exécutés, d'autres encore sont exilés jusqu'en Australie et la Couronne envoie un nouveau gouverneur qui s'appelle Lord Durham. On lui demande d'enquêter sur les causes de la rébellion et il va rédiger le rapport Durham où il écrit que le peuple canadien-français est un peuple sans passé, sans histoire et sans culture et qu'il faut l'assimiler. Les Canadiens-français s'insurgent contre ce constat. « C'est faux, nous avons un passé, une histoire et une culture, mais il faudrait l'écrire. »

C'est comme cela que François-Xavier Garneau va écrire la première histoire du Canada qui va être publiée en 1845-1846. Le problème, c'est que, comme bien des gens de son époque, Garneau est un raciste. Il écrit dans la première édition que nos ancêtres les Français n'ont pas cru bon d'introduire ici des esclaves afin de conserver la pureté de notre sang. Mais les gens vont reprocher cela à Garneau. Alors qu'il écrit ce livre, l'esclavage a été aboli en 1834 dans les colonies britanniques. Même s'il disparaît au Canada au début des années 1800, les gens ont gardé le souvenir de l'esclavage et ils vont le dire à Garneau. Alors dans les éditions subséquentes, il va modifier ses écrits en admettant que l'esclavage a existé ici en deux petites lignes de son ouvrage. Ensuite, tous les historiens du Canada-français vont se baser sur François-Xavier Garneau. Il y aura peu d'écrits à ce sujet, les premiers à le faire sont Jacques Viger, premier maire de Montréal, et Louis-Hyppolite Lafontaine qui écriront : *De l'esclavage en Canada*, en

1859. Après cela, cela va prendre 100 ans avant que quelqu'un écrive un autre ouvrage et ce sera Marcel Trudel en 1960, *Un siècle d'esclavage au Québec*.

Avant les années 1960, l'histoire était celle de l'homme blanc de l'élite : le roi et l'aventurier, Champlain et Louis XIV. Avant 1960, on ne parlait pas du rôle des femmes dans l'histoire du Canada, on ne parlait pas des autochtones ni des paysans. Ce n'était pas valide pour l'histoire. C'est seulement à partir des années 1960 qu'on va s'intéresser à l'histoire sociale du Canada. Qu'est-ce que les femmes faisaient à l'époque de Jacques Cartier ? Qu'est-ce que les autochtones faisaient quand ils ont rencontré Champlain? Etc. Donc, pour Garneau qui écrit l'histoire, il y a une hiérarchie sociale où les exécutants ne comptent pas dans ce tableau.

L'abolition de l'esclavage

En 1794, James Monk est nommé juge du district de Montréal et en 1798, on lui amène une esclave en fuite du nom de Charlotte. Le juge prend son temps, il va étudier les livres de lois pour voir quelle serait la sentence appropriée et il réalise qu'il n'y a aucune loi en lien avec l'esclavage ici. Alors Monk décide qu'en l'absence de loi, il ne peut y avoir condamnation. Charlotte retourne chez son maître et les autres esclaves lui demandent pourquoi elle est libre. Elle leur raconte ce qui vient de lui arriver et aussitôt les esclaves se lèvent et ils s'en vont, pas très loin, mais ils s'en vont. On les attrape et on les amène devant le juge Monk. Celui-ci leur répond qu'en l'absence de loi, tout esclave qu'on amènera devant lui sera acquitté. C'est comme cela que va disparaître l'esclavage au Bas-Canada au début des années 1800 parce qu'un homme a refusé de condamner les esclaves en fuite et parce qu'une femme, Charlotte, a eu le courage de se sauver.

C'est ici où l'esclavage va disparaître en premier en Amérique du Nord, au début des années 1800. C'est pourquoi les esclaves américains vont vouloir venir ici pendant le 19^e siècle. 1833, une loi abolissant l'esclavage est adoptée au Parlement britannique et elle sera en vigueur à partir du 1^{er} août 1834 dans les colonies britanniques. 1848, abolition dans les possessions coloniales françaises. 1863, aux États-Unis, appliquée en 1865, 1888 au Brésil, 1981 et 2007 en Mauritanie. C'est pourquoi 30 000 esclaves vont fuir les États-Unis pour venir se réfugier au Canada, dans les Maritimes, au Bas-Canada et au Haut-Canada.

Commentaires sur ce thème après la visite guidée:

La communauté de l'Église Saint-Pierre nous a accueillis au sous-sol du temple Chalmers-Wesley, sur la rue Sainte-Ursule, pour le partage qui a suivi la visite du Vieux-Québec.

« J'aimerais partager mes impressions. Il y a comme deux mots qui me viennent à l'esprit: humilité et esprit critique. C'est ce que je ressens de la visite que nous venons de faire, c'est que nous devons demeurer critiques par rapport à tout ce qu'on nous dit et la signification de ce qu'on nous dit. Lorsqu'on me dit que des jésuites avaient des esclaves, cela sonne une cloche dans ma tête. Ça ne marche pas. On peut se faire accroire n'importe quoi, en psychologie on appelle cela de la dissonance cognitive, c'est quand tes valeurs et tes comportements ne correspondent pas. Tu es alors à risque de fabuler pour légitimer ce que tu fais. Il faut demeurer critique si dans notre cœur nous avons l'impression que quelque chose ne fonctionne pas, surtout si quelqu'un interprète la Bible d'une certaine manière pour justifier tel ou tel comportement. L'humilité, c'est par rapport à un faux orgueil d'une prétendue pureté de la race canadienne-française et qu'à cause de cela, la terre nous appartient. Dans les faits, c'est pas mal plus compliqué que cela. Qui est-ce qui n'a pas de sang autochtone ou irlandais ou anglais ou écossais ou noir ? Il faut avoir l'humilité de prendre le temps avant de prendre position. » Une participante à l'activité du 31 août 2018

« Moi j'ignorais qu'il y avait déjà eu de l'esclavage ici. Cela m'oblige à dire que les Québécois sont un peu complaisants par rapport au fait que nous disions que nous ne sommes pas racistes. Je pense que nous ne sommes pas très racistes, mais nous ne sommes pas complètement irréprochables à cet égard. » Un participant à l'activité du 31 août 2018

« Cela suscite un malaise la première fois qu'on entend l'histoire de l'esclavage. Je me souviens, il y a quatre ou cinq ans, la première fois que j'ai entendu cela à la radio, j'étais incrédule. Parce qu'on ne veut pas être associé à cela, on nie cette partie de notre histoire. C'est un peu la même chose avec le racisme. Je pense que cela provient d'une peur et d'une insécurité. Il y a aussi des gens qui ressentent le besoin d'abaisser les autres pour se grandir. C'est un comportement très humain qu'il faut combattre. Les hommes ont longtemps fait cela avec les femmes en prétendant qu'elles n'étaient pas aussi intelligentes qu'eux. Tout cela afin de se sentir supérieur par rapport à d'autres. Ou encore, les gens fortunés qui méprisent les pauvres souvent, c'est pour se sentir supérieurs à ceux qui en ont moins. Le mépris est une façon de se mettre au-dessus des autres. Ce n'est pas de l'identité au sens propre, c'est une fausse identité. » Un participant à l'activité du 31 août 2018

« Il y a aussi une dynamique d'affrontement des perspectives historiques. Lorsqu'on parle de racisme, fin 19^e début du 20^e siècle, apparaît une théorie systématique d'une hiérarchie raciale. Dans un cours de sociologie du tiers-monde, nous avons à lire ces auteurs horribles. Cette théorie n'est pas apparue avec le nazisme, mais bien avant. À l'époque des abolitionnistes, il y avait des gens qui élaboraient des théories sur l'infériorité de certaines races d'où le racisme est sorti. Cela peut réapparaître ces choses-là. Actuellement, on voit le fascisme qui renaît en Europe, donc le combat n'est jamais terminé. La démarche que nous faisons ensemble est importante à ce point de vue. Des visites guidées peuvent nous aider à démystifier certains préjugés. » Un participant à l'activité du 31 août 2018

« Comme pasteur protestant, j'ai envie de partager comment, à partir de la Bible, on a pu justifier l'Apartheid en Afrique du Sud, qui est une forme terrible de racisme. Vous vous rappelez l'histoire de Noé lorsqu'il découvre la vigne et le vin après son long périple. Alors, il s'enivre et l'un de ses fils le voit nu et il est maudit à cause de cela. Or, il se trouve que celui-ci porte un nom dont la racine en hébreu ancien correspond à la couleur noire. Donc, des Boers protestants et des descendants de huguenots vivant en Afrique du Sud ont utilisé cette justification pour appuyer l'Apartheid, alors qu'en opposition, des chrétiens d'esprit davantage libéral sont entrés dans le mouvement de lutte contre l'Apartheid. Alors comme disait Pascal : « Parfois, qui fait l'ange fait la bête. » » Un participant à l'activité du 31 août 2018

« J'ai bien apprécié la visite. Cela nous ramène à l'importance de la dignité de la personne et des justifications qu'on peut trouver pour exploiter l'autre finalement. Cela nous ramène aussi à cet esprit de supériorité dans nos pensées quand il s'agit de l'autre, du différent qu'on ne comprend pas. Je pense que nous pourrions trouver plusieurs exemples historiques. La colonisation de l'Afrique s'est faite dans cet esprit. On disait alors « qu'ils étaient chanceux que nous y soyons allés. » Nous avons entendu la même chose de Webster aujourd'hui. Comme si nous étions une civilisation supérieure, comme s'ils n'avaient pas une civilisation différente aussi intéressante, aussi riche et aussi valable que la nôtre. » Une participante à l'activité du 31 août 2018

Vocation à être humain

Éditorial de Ça roule au Capmo, mars 2018

Des valeurs universelles très anciennes nous disent qui nous sommes et qui nous voulons devenir avec les autres. Né d'une alliance entre deux peuples, le Québécois est un être en devenir, ni Français, ni Canadien, ni Amérindien. Enracinés dans un immense territoire marqué par son climat, ses premiers habitants ont su faire preuve d'adaptation et d'apprentissage en se mettant à l'écoute des peuples autochtones. Ce territoire arpenté par les coureurs des bois, approprié et aménagé par des colons artisans français, était et demeure, la propriété ancestrale des Premières Nations. Nous habitons la demeure d'un autre qui nous accueille et nous demande de reconnaître sa sagesse et ses règles pour assurer le vivre-ensemble et qu'en équilibre, une place soit faite à la postérité et aux ancêtres, nous inscrivant dans une tradition plurimillénaire d'attachement à la Terre-Mère.

Faire racine en ce pays, c'est rechercher la voie intérieure qui conduit à l'harmonie et à la paix. C'est répondre à l'appel des grands espaces pour s'ensauvager et vivre une liberté qui ne s'achète pas. Le territoire nous habite davantage que nous l'habitons, nous lui appartenons bien plus encore qu'il ne nous appartient et cela devrait inspirer notre manière d'accueillir les nouveaux arrivants comme en un lieu sacré et digne de respect, sans chauvinisme ou pédanterie, en leur disant simplement : « Bienvenu si tu ne viens pas en conquérant et si tu veux bien prendre le temps de nous apprivoiser. »

Les alliances fondatrices avec les Premières Nations étaient scellées par des mariages, rappelle l'historien Denis Delâge. De ces liens sont nés nos premiers ancêtres, métis de deux grandes cultures, européenne et amérindienne, rappelle l'anthropologue Serge Bouchard. Selon le politologue Édouard Cloutier, nous aurions aussi hérité de ces ancêtres biculturels une mentalité où la communauté et le bien commun priment sur la réussite personnelle au détriment des autres. Pour Nicole O'bomsawin, anthropologue abénakise, les sociétés amérindiennes se caractérisaient par un désintérêt pour la poursuite de la richesse en elle-même et une notion du prestige séparée de l'accumulation des biens, mais plutôt ancrée dans la responsabilité de tous envers tous fondée sur le respect, un amour sacré pour l'autonomie de chacun et le bien-être de tous et de toutes.

Partage des richesses, sensibilité commune et recherche du consensus appartiennent à notre culture. C'est sans doute pourquoi, le Québec compte le plus grand nombre d'organismes communautaires et de coopératives par habitant au monde. Celles-ci favorisent le sentiment d'appartenance et valorisent la participation de chacunE. Le réseau communautaire québécois est unique et il est reconnu par le financement de la mission globale de ses organismes par l'État, nous dit Denis McKinnon³⁰. Cela favorise la concertation et la prise en charge par les milieux de leurs différentes problématiques en imaginant des solutions à partir de la base³¹.

L'idée même de démocratie et de délibérations respectueuses, nous vient des Amérindiens qui s'assoient en cercle pour discuter, dicit Denys Delâge, et les grands termes modernes tels que la liberté, l'égalité et la fraternité, emblématiques de la Révolution française, proviendraient de l'observation des conseils traditionnels par les missionnaires jésuites au 18^e siècle. « La pensée amérindienne est circulaire et matri-centriste, c'est une culture attentive à tout ce qui favorise l'harmonie », observe l'historien Georges Sioui³².

L'approche judiciaire non punitive appelée processus de réparation révèle le genre de société que nous voulons incarner en croyant au potentiel de chacun s'il est capable de faire amende honorable, surtout lorsqu'il s'agit de jeunes contrevenants. De même, les juges médiateurs à la recherche d'un consensus davantage que d'une opposition des plaignants, serait une autre spécificité québécoise tributaire des valeurs acquises auprès des Premières Nations³³.

³⁰ Denis McKinnon, (2005-2014), directeur de la Table nationale des corporations de développement communautaire du Québec.

³¹ L'Empreinte

³² Ibid.

³³ Ibid.

III

UNE INTERCULTURALITÉ CONTRE LE RACISME ET LA VIOLATION DES DROITS HUMAINS

Commémoration de l'attentat à la Grande Mosquée de Québec

Transcription des discours retransmis à la télévision de Radio-Canada, le 29 janvier 2018

« Il y a un an, un homme a assassiné six Québécois et cinq personnes ont été blessées par balles et des dizaines d'autres restent marqués par cet attentat terroriste. Vingt-trois femmes et enfants ont perdu un père ou un mari. Dès le lendemain, une grande vigile a été organisée. Des milliers de personnes se sont rassemblées ici dans le froid pour dénoncer cet acte et donner leur soutien pour dire que nous sommes tous et toutes frères et sœurs, que nous sommes tous Québécois et Québécoises. Lorsque l'un de nous est visé, nous sommes tous visés. Nous sommes ici aujourd'hui pour témoigner notre solidarité et apporter notre réconfort aux personnes touchées par ce drame. Le 29 janvier 2017 nous avons perdu :

- Ibrahima Barry, âgé de 39 ans. Il était informaticien pour Revenu Québec. Monsieur Barry était le père de quatre jeunes enfants.
- Mamadou Tanou Barry, âgé de 42 ans, était comptable pour une firme privée. Monsieur Tanou Barry était le père de deux jeunes enfants.
- Kaled Belkacemir, âgé de 60 ans, était chercheur et professeur en génie alimentaire de la Faculté des sciences de l'agriculture et de l'alimentation à l'Université Laval. Monsieur Belkacemir était le père de trois enfants.
- Abdel Krin Hassane, âgé de 41 ans, était analyste programmeur pour le gouvernement du Québec. Monsieur Hassane était père de trois jeunes filles.
- Azzedine Soufiane, âgé de 57 ans était entrepreneur et propriétaire d'une épicerie. Il était le père de trois jeunes enfants.
- Aboubaker Thabti, âgé de 44 ans. Il était chef d'équipe chez Exceld'or. Monsieur Thabti était le père de deux jeunes enfants. »

Sébastien Bouchard et Kenza Ela

Intervention d'Aymen Derbali

Survivant de l'attentat à la Grande mosquée de Québec, Aymen a reçu sept balles pour protéger ses frères et il est demeuré quadraplégique depuis.

« Merci d'être aussi nombreux, malgré le froid. J'aimerais vous dire qu'au-delà de la tragédie que nous avons vécue, nous avons vraiment vu la nature des gens de Québec, du Québec et du Canada, la nature généreuse et le bon cœur. Nous avons vraiment senti toute la communauté dont nous voulons faire partie intégrante. Nous sommes fiers d'être ici et d'être des Québécois. Personnellement, en dépit de ce que j'ai vécu, je regarde la ville, je regarde les politiciens qui étaient mobilisés et engagés et cela me rend très fier d'être Québécois et Canadien. Je vois la générosité, la solidarité et l'empathie, de toute une nation et cela me fait chaud au cœur. Je voudrais m'engager auprès des jeunes qui sont le futur de ce pays. Je voudrais avoir un meilleur environnement pour nos jeunes. Nous devrions nous tenir par la main, construire des ponts et vraiment inculquer aux jeunes les valeurs universelles de l'entraide. Vous l'avez tous au fond de votre cœur et je n'ai pas peur pour l'avenir des jeunes, parce qu'ayant les parents que vous êtes je n'ai pas peur. Toujours le bien va vaincre le petit mal qui existe. On peut investir au niveau des jeunes parce que c'est notre avenir et c'est ce que je voudrais faire par la suite. Essayer davantage de m'impliquer avec ma communauté auprès des jeunes pour communiquer et les sensibiliser sur les valeurs qui nous unissent tous.

Nous avons beaucoup de similitudes et il faut regarder cela davantage que nos différences qui sont normales, parce que nous sommes des êtres humains. Les valeurs qui nous unissent sont beaucoup plus importantes que les petites différences qui sont normales. Dans le Coran, il y a un verset qui dit : « Dieu nous a créé tribus et nations pour apprendre à se connaître et bâtir des ponts entre nous. » C'est tout à fait normal et j'aime vraiment votre côté humain. Vous avez vraiment manifesté la nature qui est au fond de vous, la générosité, l'empathie. Je voudrais vous remercier tous. Vous êtes des gens formidables. »

Raja Doukar, porte-parole pour les cinq mosquées de Québec et de Lévis

« Au nom des familles et des membres des cinq mosquées de Québec et de Lévis et de tous les citoyens et citoyennes québécois de confession musulmane, nous tenons à vous remercier pour votre présence et remercier tous les bénévoles et les organisateurs. Ce triste anniversaire nous rassemble aujourd'hui, afin de commémorer un drame douloureux et inhumain, mais nous devons faire en sorte que l'ampleur de ces moments

soit le catalyseur de notre prise de conscience sur la nécessité d'œuvrer tous ensemble pour que ce genre de drame ne se reproduise jamais chez nous ni ailleurs. Sans aucun doute, la meilleure réponse à cet acte terroriste reste et restera toujours d'affirmer quotidiennement notre attachement aux valeurs du vivre-ensemble et du respect mutuel. Chacun de nous doit refuser toute forme de violence, qu'elle soit religieuse, identitaire, économique, écologique et j'en passe.

Nous avons le devoir devant le défi de ce chaos mondialisé de redonner à nos référentiels spirituels un sens commun, un sens qui peut faire face à nos peurs respectives. Notamment celle des tensions archaïques et de la théorie du « eux » et du « nous », la théorie de nos valeurs et de leur barbarie. Face au discours de la violence et de la haine, notre humanité se trouve à chaque fois atteinte. Nous devons nous y opposer avec dignité et courage. Cela ne peut se faire qu'à travers ce que nous avons en commun et nos précieuses valeurs universelles, telles que la liberté de conscience, la dignité humaine, les impératifs de justice et le respect de la diversité. Ces valeurs voulues par le Créateur et citées à maintes reprises par le prophète Mohammed dans le Coran insistaient sur l'unité absolue dans la variété de la race humaine. Il déclarait : « Dieu ne regarde pas votre image ou votre couleur, mais Il regarde votre cœur et vos actions. » C'est à travers ces valeurs d'amour et du respect de l'autre qu'on éduque nos enfants. Dans ce contexte primordial et urgent, il est nécessaire de lutter avec les institutions du gouvernement contre l'esprit qui nourrit l'extrémisme et que veut absolument imposer le choc des ignorances, appelé ironiquement: « choc des civilisations ». Aujourd'hui, s'il existe un choc, c'est bien celui de la surexploitation et de la domination contre celui de la solidarité humaine. Chose certaine, la solidarité humaine l'emportera contre les extrémismes, quel que soit leur origine grâce à notre unité et solidarité au sein de notre société. Une partie importante de l'histoire du Canada est en train de se bâtir. Participons ensemble pour faire une magnifique histoire, digne de fierté, que nos petits-enfants étudieront dans l'avenir avec plein de satisfaction et d'honneur. Encore une fois, je réitère mes sincères remerciements et que les âmes des défunts reposent en paix.»

Nathalie Provost, survivante de la tuerie de l'École Polytechnique

« Ce soir, je me sens reliée à vous victimes de cette tragédie. Vous, blessés, veuves, orphelins, et vous amis et proches de ces personnes. Ce que vous vivez et avez vécu depuis un an est difficile à nommer, à décrire, et je suis frappée par les nombreuses similarités qui nous rapprochent, qui relient l'attentat de la mosquée et la tuerie de Polytechnique de 1989. Tout comme pour vous, les événements ont eu lieu dans un

endroit où je me sentais en sécurité. Jamais je n'ai imaginé qu'on m'attaquerait à l'école, comme jamais nous n'avons imaginé une attaque dans un lieu de prières au Québec. Tout comme vous, le geste posé portait un message. Marc Lépine s'attaquait aux féministes, au féminisme. Alexandre Bissonnette n'a tué et blessé que des musulmans. Tout comme vous aujourd'hui, lors du premier anniversaire, nous étions entourées par notre communauté et accueillies par des représentants de partout.

Nous formions un rassemblement de drames intimes et privés, de drames personnels devenant le drame d'une communauté, un drame d'une telle envergure, que toute la société se sent interpellée comme aujourd'hui.

Je sais que l'année que vous venez de traverser a été longue et incroyablement difficile. Vous vous sentez peut-être à bout de souffle, encore étourdis par la douleur et la perte. Mais vous voir ensemble, solidaires, dignes, me donne confiance en vous et dans la vie. Je suis chavirée de ce que vous avez raconté et partagé avec nous au cours des derniers jours. J'ai mis des années à comprendre et à parcourir ce chemin sur lequel vous marchez déjà avec une force inouïe. J'ai mis du temps à apprendre, à invoquer plus grand que moi pour trouver un certain sens et pour m'apaiser, pour accepter de ne pas comprendre et je vous vois prier. J'ai mis du temps à calmer ma colère et ma révolte. En cherchant comment pardonner, je suis arrivée à les dépasser. L'élan du pardon m'a redonné du pouvoir et je vous vois déjà réfléchir à cette question grave et douloureuse. J'ai mis du temps à reconnaître la beauté et la bonté qui jaillit de l'horreur. En choisissant de porter mon attention sur le présent, je me suis laissée entraîner par la vie. Je vous entends avoir la force de dire merci ! J'ai mis du temps à me relier aux autres, à accepter ma fragilité et ma vulnérabilité, alors qu'elles m'ont permis de m'ouvrir et de me projeter dans l'avenir.

Et je vous vois ensemble nous parler de tolérance et de rapprochement. Vous nous ouvrez la porte et votre cœur malgré tout. J'ai mis du temps à me relever, mais déjà je vous vois presque debout. Ne lâchez pas!, nous nous tenons la main. Par ce que j'ai vécu, je me sens liée à la communauté de la Mosquée de Québec. Mais ce soir, je me sens aussi liée aux mères de Marc Lépine et d'Alexandre Bissonnette, ces hommes qui ont été des enfants auraient pu être issus de mon sein. Ils sont issus de nous, de nos familles, de notre éducation, de notre culture et de notre société. C'est pourquoi nous sommes tous touchés, atteints par l'attentat de la Mosquée de Québec comme nous l'avons tous été après Polytechnique. Nous sommes blessés dans ce que nous sommes, dans notre identité, dans nos valeurs et dans nos rêves. Nous devons tous ensemble nous relever. Je vous remercie de nous montrer le chemin de la résilience. Je prends votre main tendue et je vous convie tous à prendre et à suivre ce chemin. Merci!»

***Message de condoléances aux familles
et à la communauté victime de l'attentat terroriste
à la Grande Mosquée de Québec***

Article publié dans Ça roule au CAPMO de février 2017

Ezzedine (Azzeddine) Soufiane, Boubaker (Aboubaker) Thabti, Ibrahima Barry, Abdelkrim Hassane, Khaled Belkacemi, Mamadou Tanou Barry, reposez en paix. Mes plus sincères condoléances à leur famille, amis, élèves, clients, collègues et à toute la communauté du Centre culturel islamique de Québec. Nous sommes tous en deuil de nos concitoyens.

Je veux témoigner à vous tous qu'une amie marocaine, Aicha Lakhdar a transformé ma vie à jamais, en bien. Je ne serai jamais assez reconnaissante. Par ce qu'elle EST, notamment sa culture marocaine et sa foi musulmane, cette amie est l'une de celles qui m'a le plus aidé dans ma vie à identifier les valeurs qui étaient vraiment importantes pour moi, le sens profond de ma vie.

Le mal être identitaire des "Québécois d'origine", c'est notre problème et nous n'avons pas à faire porter ce fardeau à la communauté belle et fière que vous êtes. C'est facile et confortable de trouver des coupables de tout notre mal être à l'extérieur de soi. Parce que c'est trop dur et souffrant d'entrer en soi. Trop de Québécois semblent vivre surtout à l'extérieur d'eux-mêmes, se confortent dans le confort et le matérialisme. Il est difficile pour eux d'entrer en eux-mêmes, de contacter leur intériorité, de s'ouvrir à ce qui dépasse leur personne, à ce qui les transcende.

Pourquoi des gens ont-ils peur de vous rencontrer? Votre contact très riche m'a aidé à connaître mes propres racines, mon identité. Nous sommes tous des êtres humains ayant beaucoup en commun. Nos quelques différences offrent une altérité nécessaire pour se décentrer de soi et devenir des meilleures personnes. Merci à vous. Vous m'avez permis de grandir et vous me permettez encore de le faire. Et vous permettez de faire grandir la société québécoise. Ensemble, nous en faisons tous partie.

C'est un baume sur mon cœur d'avoir été à la vigile de lundi. Ça me confirme que la majorité des Québécois et des Québécoises ne sont pas ainsi, il y a toujours une grandeur d'âme et des valeurs profondes qui les animent. C'est alors qu'on aperçoit la bonté qui est ancrée profondément en eux.

L'attentat terroriste du Centre culturel islamique de Québec n'est PAS un acte isolé. Au Québec, ces dernières années, il y a eu une gradation constante de la violence envers les musulmans et musulmanes. Je connais plusieurs musulmans et musulmanes pour lesquels la discrimination est un lot quotidien. Quoi qu'en disent certains politiciens, l'islamophobie est omniprésente au Québec et je m'engage personnellement à ne plus tolérer le moindre acte d'islamophobie et à le dénoncer.

Assalam Aleykoum. Paix à vous.

Emilie Frémont-Cloutier

Discussion au CAPMO suite aux activités de commémoration de l'attentat à la Grande mosquée de Québec en février 2019

« J'ai participé à une rencontre où il y avait une soixantaine de personnes: hommes, femmes, jeunes, adultes, aînées, athées, chrétiens, musulmanes, voilées et pas voilées. Assis à ma table, il y avait une dame voilée et elle me parlait sans problème. Je n'ai pas senti qu'il y avait un mur entre nous. Elles étaient ouvertes au dialogue. C'est certain que c'est une question sensible. Ce n'est pas le choc des civilisations, mais il y a deux univers qui se rencontrent. Il y a une adaptation à faire de part et d'autre. Mais le malaise qu'il y a eu avant comme lors du débat sur la « Charte des valeurs » du Parti Québécois, je ne dis pas que c'est à cause de cela qu'il y a eu l'attentat à la mosquée, mais il y a eu une dérive de « On ne se parle pas », « on s'ignore ». On ne leur parle pas jusqu'à qu'un fou passe à l'acte. Là on réalise qu'il faut se parler parce que l'ignorance mutuelle c'est dangereux. Ne pas se parler, ce n'est pas une stratégie gagnante. Mais il y en a plein qui font des pas pour venir nous rencontrer. Raza est musulman et sa conjointe porte le voile et elle s'exprime très bien et elle n'est pas soumise. Je pense qu'il faut aussi aller vers l'autre pour faire tomber les barrières. » Un participant d'origine québécoise, Cercle de discussion sur l'attentat à la Grande mosquée de Québec, février 2019.

« Je pense que le problème, c'est qu'on commence à juger sans connaître et sans même essayer de connaître. Je pense qu'après toutes ces activités de commémoration, il faut créer des espaces où les gens peuvent apprendre à se connaître. Par exemple, j'ai déjà connu des personnes qui m'ont dit qu'ils se méfiaient des musulmans avant de me connaître. Il y a plein de gens, je pense, qui à cause du fait qu'ils ne connaissent pas de musulmans, portent des préjugés. Et pas seulement contre les musulmans. La même chose se passe aussi entre les différentes communautés. Une question que chaque personne doit se poser c'est: « Est-ce que dans mon cercle d'amis, il y a de la diversité ? Qui est dans notre cercle d'amis ? Est-ce des gens semblables à moi ? Je pense qu'ici au Canada et au Québec, où l'on habite dans une société très diversifiée, il faut essayer de sortir de notre zone de confort et aller vers l'autre pour parler avec des personnes qui sont différentes de nous. Si on commence à faire cela, nous allons briser les barrières et construire des ponts entre les gens. Surtout sur la question du voile, je donne l'exemple de ma conjointe, elle est architecte et designer graphique.

Donc, qu'est-ce que le voile l'empêche de faire ? Elle fait tout cela avec le voile alors ce n'est pas un empêchement ou un signe de soumission. Je connais des femmes voilées qui sont médecins ou enseignantes. Donc, il faut se demander comment est-ce que le

voile les empêche de faire cela ? Comment est-ce un signe de soumission ? Je pense aussi qu'à cause du débat sur le voile, on oublie les vrais problèmes qui concernent les femmes comme la violence familiale. Si on se concentre sur les vrais problèmes, peut-être pourra-t-on résoudre quelque chose. Je pense aussi que les droits des femmes, c'est beaucoup plus profond que le voile. » Un participant, Cercle de discussion sur l'attentat à la Grande mosquée de Québec, février 2018.

« Cela a été dit plusieurs fois pendant les commémorations, ce n'est pas un choc des civilisations, mais un choc des ignorances en fait, des gens qui s'ignorent l'un l'autre, qui ignorent leurs réalités et qui se construisent des préjugés. « L'ignorance ça commence par l'ignorance de soi. » Là où souvent l'autre nous crée un malaise, c'est parce que nous avons une ignorance de nous-mêmes ou un malaise par rapport à notre propre identité qu'on projette sur les autres personnes. Cela m'énerve au plus haut point que l'on fasse le débat dans la société par rapport au corps des femmes; comment elles décident de s'habiller ou de ne pas s'habiller. Est-ce qu'on peut nous laisser nous habiller comme nous voulons ? Je pense que nous faisons une projection de notre passé culturel sur des choses qui n'ont rien à voir. Nous associons le voile à celui des religieuses, parce que la société au Québec était vraiment trop contrôlée par l'Église catholique. Ce qui était qualifié de religion était devenu un régime politique et c'est allé trop loin. Cela a marqué l'imaginaire des gens et même dans les années soixante-dix, il y a eu des cas d'agression sur des religieuses pour leur arracher leur voile. Il faudrait faire l'examen de conscience de nos bibittes au lieu de projeter cela sur du monde qui n'ont rien à voir. » Une participante, Cercle de discussion sur l'attentat à la Grande mosquée de Québec, février 2018.

« Cela sert quels intérêts tous ces conflits à travers le monde ? Je pense que c'est une nouvelle espèce de lutte sociale, interculturelle, interreligieuse. Cela se passe au niveau de la société et pendant ce temps, il y en a qui sont en haut, qui ont beaucoup d'argent, qui déplacent les populations, qui font des lois qui font leur affaire au niveau de la mondialisation et autre, et puis, nous autres on débat entre nous. Non, il n'y a pas de projet de société parce que c'est la volonté du capital que cela soit comme cela. Il faudrait se poser la question de savoir pourquoi est-ce qu'on fait diversion avec des petits projets de loi qui divisent la population et qui ne règlent absolument rien ? C'est peut-être qu'ils ont intérêt à ce qu'on ne vive pas vraiment ensemble ou qu'on ne grandisse pas ensemble. Alors, que pouvons-nous faire pour avancer ? De quels outils doit-on se doter pour contrer cela ? » Une participante d'origine québécoise, Cercle de discussion sur l'attentat à la grande mosquée de Québec, février 2018

Conférence sur le racisme au Québec

Le 5 décembre 2018 a eu lieu à l'Université Laval, la conférence : « Le racisme, de la rue à l'Assemblée nationale », organisée par la Coordination des luttes contre le racisme de Québec.

Panélistes :

Maxim Fortin : coordonnateur de la section de Québec de la Ligue des droits et libertés,

Nora Loreto : chroniqueuse engagée

Mayté Martinez : intervenante au Centre des femmes de la Basse-Ville

André Pikutelekan : militant innu³⁴

Nicolas Villamarin : militant antiraciste

« Un dimanche soir, le 29 janvier 2017, nous avons perdu six de nos concitoyens lors de l'attentat terroriste à la Grande mosquée de Québec. Nous vivons toujours les impacts de cela et les blessures demeurent ouvertes. On essaie encore de réfléchir là-dessus, de construire quelque chose là-dessus. Nous avons vécu un très grand élan de solidarité, mais en même temps, une libération de la parole islamophobe. Cela, nous ne pouvons pas le nier. C'est vrai qu'il y a eu un grand élan de solidarité. C'est vrai que les gens se sont déplacés. Il y a eu quelque chose d'énorme, quelque chose qui a soudé les communautés ensemble. Les gens ont commencé à se poser des questions. On voulait savoir qui était cet autre-là. Ce voisin qu'on ne connaissait pas, mais qui finalement a été atteint par la haine. En même temps, nous avons entendu des théories de complots qui n'en finissaient plus et qui tournent encore aujourd'hui. C'est en 2017 que le commissaire Taylor s'est ravisé et qu'il a abandonné la recommandation sur l'interdiction du port des signes religieux pour les fonctionnaires dans des postes d'autorité. Estimant que le contexte du Québec avait beaucoup changé, on a appelé à éviter toute stigmatisation des Québécois de confession musulmane.

³⁴ Enregistrement par Claudette Dumont et transcription par Yves Carrier, avec permission des intervenants et intervenantes. Yasmine est un nom fictif à la demande de cette intervenante. André PiKutelekan participait également à cette table ronde, mais pour le bénéfice de notre propos, nous avons inséré sa présentation dans le chapitre traitant des Premières Nations.

C'est aussi en 2017 qu'est née la Coordination des actions contre le racisme de Québec. Il s'agit d'une coalition très souple, sans hiérarchie, ni conseil d'administration, à laquelle peuvent se joindre les groupes et les individus qui souhaitent lutter contre la haine et le racisme. En fédérant tous nos efforts, nous arrivons à faire de belles choses.

2018, élection d'un gouvernement caquiste. Première priorité, interdire aux enseignantes portant un voile de travailler et menace de congédiement si elles n'obtempèrent pas. Jusqu'à maintenant, la logique m'échappe. Il y a des femmes qui vont perdre leur travail à cause de cela. Réduire le seuil d'immigration de 10 000 personnes par année, alors que nous sommes en pénurie de main-d'œuvre, comme si c'était des numéros. Il manque de gens pour bâtir le Québec et avancer ensemble, mais on réduit le nombre de ceux et celles qui pourraient nous aider à le faire. » Yasmine

Présentation de Maxim Fortin

Après les attentats du 11 septembre 2001, les groupes identitaires d'extrême-droite réapparaissent au Québec. L'un des premiers signes de cela a été le groupe « Québec radical » qui manifeste au palais de justice de Québec lors de l'enquête Scorpion sur la prostitution juvénile. À ce moment, ce groupe de Montréal avait organisé une manifestation anti-immigrant et xénophobe pendant les plaidoiries. Il y a une tendance néonazie qui apparaît sur certaines scènes musicales : la branche national-socialiste black-métal, NSBM, qui s'est dirigée vers l'extrême-droite. Est aussi apparue une branche nationaliste-patriotique incarnée par les organisations comme le MLNQ, une espèce de FLQ d'extrême-droite. Une organisation plus connue, c'est la Fédération des Québécois de souche qui a fait un peu plus parler d'elle et à laquelle a appartenu Maxim Fiset qui est passé de l'autre côté et qui travaille maintenant au Centre de prévention de la radicalisation. Une dernière tendance est celle des Skinheads de droite qui est réapparue à ce moment avec un collectif plus large nommé Québec Stomper Crew qui va donner naissance à l'organisation Atalante Québec.

En observant cela, on aperçoit qu'il y a un avant et un après 2007 avec la crise des accommodements raisonnables qui va avoir un impact important au Québec. C'est quelque chose qui a marqué durablement les débats. Il y a eu une polarisation avec tout le tollé médiatique autour des accommodements raisonnables. Quelques cas ont été montés en épingle par différents journaux dont le Journal de Québec. Arrive après l'histoire de Hérouxville et de la Commission Bouchard-Taylor. Toute la question de l'intégration des immigrants devient saillante dans le débat public et les gens commencent à attacher extrêmement d'importance à la question de l'immigration, au

contrôle des frontières, à la défense de la culture, de nos valeurs. C'était dans le paysage auparavant, mais cela n'était pas des thèmes très porteurs, voire payants électoralement. C'est à partir de ce moment que l'Action démocratique du Québec qui devient la Coalition Avenir Québec en 2011, va se positionner comme le parti qui va défendre les intérêts de la majorité de souche francophone, catholique, etc. Cela va aussi amener le Parti Québécois à mettre un pied dans le bain identitaire afin de ne pas se faire tirer le tapis sous les pieds par la CAQ.

En 2016, l'élection de Donald Trump enhardit les gens qui ont une vision raciste du monde et cela leur donne l'impression qu'ils ont le vent dans les voiles et qu'ils appartiennent à un mouvement qui dépasse le Québec et qui est présent à la grandeur de l'Occident. Cela nous conduit à la constitution de l'extrême-droite telle que nous la connaissons actuellement au Québec qui repose sur trois organisations piliers : La Meute, Storm Alliance et Atalante Québec. La Meute a été formée en 2015, son discours politique, grosso modo, tourne autour de l'islamophobie et de la xénophobie. À noter que la Meute est la première organisation d'extrême-droite à atteindre une envergure nationale au Québec. Elle a des groupes à Québec, au Saguenay-Lac-Saint-Jean, en Montérégie, à Laval, donc dans différentes régions. Elle est parvenue à interconnecter des milieux urbains, de banlieues et ruraux. C'est une organisation très instable qui fait régulièrement face à des crises internes. Bien que raciste, xénophobe et islamophobe, la Meute n'est pas une organisation fasciste ou nazie. Elle appartient à l'extrême-droite, mais il faut faire attention avant de la caractériser comme une organisation néonazie.

Présentation de Nora Loreto

Je pense qu'il est très important de savoir ce qui se passe à l'extrême-droite pour mieux comprendre comment la politique de la CAQ se développe. Moi, je vais parler des politiques à l'encontre des femmes et des autres minorités. Le discours de la CAQ est populiste. Il se base sur l'idée d'une population qui vit en famille. Donc, ce qui est au cœur de son discours, c'est la famille. Ce ne sont pas les communautés ou les villes ou d'autres groupes sociaux, c'est la famille. Si vous n'avez pas de famille, c'est l'individu, mais vous êtes moins important que la famille. Je vais parler des politiques qui s'adressent aux femmes, mais aussi des questions de discrimination, de racisme, de xénophobie, et aussi ce que je trouve très intéressant, comme ce qui se passe avec l'Ontario, un projet pour devenir plus proche de l'État canadien.

Ce gouvernement veut avoir une politique d'immigration plus semblable à celle de la droite canadienne dans d'autres provinces. On ne construit pas un pays ensemble, on se referme sur le Québec identitaire avec les Québécois de souche. Toutefois, la question de la langue semble moins importante pour eux. Pendant la campagne électorale, le focus principal était sur la famille. C'est aussi contradictoire parce qu'ils ont promis de revenir au tarif fixe dans les garderies et ils annoncent le projet de maternelles quatre ans. Cela peut sembler positif parce que cela met les structures en place pour que les femmes aient accès au marché du travail. Sauf que le problème avec les maternelles quatre ans, c'est que cela force les familles à faire le choix entre les services de garde après les classes ou d'avoir quelqu'un pour accueillir les enfants à la maison.

C'est un recul par rapport au service offert par les CPE qui les gardent de 7 heures le matin à 6 heures du soir. Cela remplace les CPE par de plus grandes classes à la maternelle, ce qui est plus standardisé et peut-être moins favorable à l'apprentissage des enfants. L'idée derrière cela est de remettre de l'argent dans la poche des familles. On voit les familles sous un angle économique. C'est toute une perspective monétaire. Par ailleurs, c'est aussi souvent le discours des partis de gauche au Canada.

Une autre promesse qu'ils ont fait, c'est d'effectuer des coupures dans la fonction publique. Cela touche les femmes d'une manière très particulière. D'abord, la fonction publique est constituée à 58,5% de femmes. Il s'y vit un grand problème de précarité. Donc, ces coupures vont toucher davantage les femmes que les hommes. Cela représente aussi une perte de services pour la population qui les reçoit. Encore une fois, ce sont les femmes qui vont en pâtir le plus.

L'immigration est une autre de leur promesse électorale. C'est l'enjeu dont on entend le plus parler. Ils ont annoncé qu'ils vont diminuer le seuil d'immigration au Québec de 25%. Ils vont cibler les immigrants qui viennent au Canada avec le programme de réunification familiale. Qu'est-ce que ce programme ? C'est un programme qui permet de parrainer un membre de sa famille pour qu'il vienne vivre au Canada. C'est bon pour l'intégration et la santé mentale des immigrants d'avoir des proches avec eux, cela crée des communautés et cela permet aux immigrants d'avoir leur famille auprès d'eux, parce qu'il est très difficile de s'adapter lorsqu'on est seul. Selon les chiffres de 2009, ce sont principalement des femmes, 59%, qui bénéficient de ce programme de réunification des familles. Dans la catégorie des immigrants économiques, les femmes ne représentaient que 19%.

C'est un changement complet pour ceux et celle qu'on souhaite accueillir au Québec. Ainsi, lorsqu'on parle de pénurie de main-d'œuvre, on parle uniquement des immigrants économiques. On ignore la réalité d'une immigration réussie dans une société nouvelle où les gens ont besoin d'avoir des liens familiaux. C'est aussi important pour d'autres raisons d'avoir une famille proche. Au quotidien, c'est une source d'aide importante, ne serait-ce que pour faire garder les enfants. Donc, cela va toucher les femmes racisées.

La marijuana à 21 ans et son interdiction dans les espaces publics. Cela va cibler qui ? Cela cible des locataires qui ne peuvent pas fumer chez eux. Il se peut fort bien que la police qui fait du profilage racial se serve de cette loi pour contrôler les jeunes racisés. Avec l'augmentation de l'âge à 21 ans, les jeunes de 18 à 21 ans seront particulièrement ciblés. Cela va augmenter le taux d'incarcération pour le motif d'amendes non payées, alors que nous vivons déjà dans un État où le racisme est manifeste. On n'en entend pas parler dans les médias, mais il faut être conscient de cela.

Je vais aussi parler de l'environnement. Cela touche tout le monde. Si on interdit le fracking (fracturation hydraulique) dans le Saint-Laurent, cela touchera le reste de la province sur son immense territoire. Les difficultés qui viennent avec les grands projets de développement, touchent les femmes particulièrement. On sait que dans les villes de l'Ouest du Canada, où il y a de grands projets miniers, ce sont les femmes autochtones qui en subissent les conséquences. Elles subissent de la violence de la part des hommes qui vivent seuls dans ces camps. La CAQ a annulé le projet d'un parc éolien Apiuat des Innus sur la Côte-Nord. C'était un projet appuyé par la communauté et je pense que c'est la première décision que M. Legault a prise.

Je vais terminer en parlant de la politique concernant l'interdiction du port des signes religieux dans des postes d'autorité, dont l'enseignement. C'est clair que c'est un projet pernicieux qui touche les femmes musulmanes. Elles sont déjà victimes de discrimination sur le marché du travail et cela va augmenter avec cette loi. Après l'attentat à la Grande mosquée de Québec, j'écrivais un article sur la question du port du voile à Québec. Il y a beaucoup de ces femmes qui ont des doctorats en génie, en mathématique, en sciences, dans des domaines dont nous avons besoin pour faire fonctionner l'économie. Ces femmes ne peuvent pas occuper ces emplois en raison du racisme alors elles travaillent à la maison avec une garderie familiale. C'est vrai aussi qu'il y a des femmes qui portent le voile qui travaillent dans les écoles. C'est clairement une attaque dirigée contre elles, mais c'est aussi un symptôme social que la CAQ suit le discours raciste de l'extrême-droite. Avec l'expérience de l'Église catholique au Québec, avec les sœurs qui portaient le voile, les Québécois d'un certain âge se souviennent encore de cela. Avec le racisme, cela a créé une réalité particulière au Québec où c'est

rentable de faire de la politique sur le voile. Donc, ce n'est pas une surprise. C'est certain qu'il faut considérer l'impact qu'aura cette politique dans les écoles, mais aussi l'interdiction de tous signes religieux pour les fonctionnaires de l'État. C'est un faux débat, ce n'est pas un vrai problème. C'est simplement une question de xénophobie et de racisme.

Présentation de Nicolas Villamarin

Le racisme est très difficile à extirper, donc il faut essayer de le limiter à certains secteurs puis, si possible, l'éradiquer. J'ai beaucoup réfléchi à la chose pour en venir à une présentation de deux possibilités parce qu'en fait il existe une énorme quantité de possibilités d'actions antiracistes et qu'il serait inutile d'en faire une liste complète. J'ai essayé de voir qu'elles sont les plus efficaces. Je me suis limité à deux types d'action qu'on peut faire qui d'emblée ne semblent pas antiracistes, mais qui, au bout du compte, ont un bon potentiel pour réduire l'impact négatif que peut avoir une situation créant les conditions propices à l'émergence du racisme. (...) Donc, pour essayer de comprendre les deux possibilités que je soumets à la réflexion, il s'agit de faire un effort de synthèse de tout ce qui a été dit aujourd'hui et de tout ce que nous voyons à travers les médias, nos lectures et nos discussions, et de cibler les problèmes qui, à mon sens, sont tous mis ensemble au sein du monde dans lequel nous vivons. Il faut identifier que ce qui nous est donné à faire, c'est de transformer cet ensemble de problématiques qu'on appelle le monde ou la société capitaliste comme autrefois les historiens parlaient de la société médiévale occidentale. Ce type de société capitaliste implique plusieurs types de domination pour ce qui est de la race, du genre, de la nature, etc. C'est cet ensemble qui fait que le monde qui est devant nous à travers les relations sociales que nous avons, à travers les institutions que nous créons et les politiques que les gouvernements mettent en place, tout cela constitue le cadre qu'il faut essayer de changer. Il faudrait établir des bases sociales qui permettraient d'éradiquer ou du moins d'améliorer les conditions de vie des personnes qui subissent aujourd'hui des situations de violence. Pourquoi est-ce que je dis cela ?

Au cours des dernières années, nous avons eu un grand débat social au Québec sur l'implication du racisme dans la vie des communautés culturelles, qu'il s'agisse de celles issues de l'immigration ou des Premières Nations. Il y a une série d'éléments structurels qui sont problématiques comme le logement, le travail, l'éducation ou l'accès à la souveraineté alimentaire, etc. Les gouvernements provinciaux et le gouvernement fédéral ont tenté des initiatives qui ont échoué, la dernière en date étant la fausse commission d'enquête sur le racisme systémique et le forum sur la diversité et la lutte à

la discrimination. Pour prendre un exemple précis, la question du logement m'apparaît la plus immédiate pour toutes sortes de raisons. Je connais des groupes de défense des droits qui s'impliquent sur le logement, c'est une question qui touche une grande partie de la population racisée, des Premières Nations, issue de l'immigration ou de minorité visible.

En 1976, a été lancé aux Nations-Unies, le Pacte international des droits sociaux, économiques et culturels. Ce pacte a été ratifié par le Canada et par le Québec. Il stipule que les gouvernements devaient consacrer des efforts pour satisfaire les besoins de base dont le logement. Il existe donc un droit d'accès au logement qui est en principe une obligation des gouvernements provinciaux et fédéral. Aujourd'hui, ce droit semble très vulnérable dans son application et cela affecte d'autant plus les communautés culturelles qui ne réussissent pas à avoir accès à un logement convenable.

Par exemple, il est très difficile pour certaines familles qui arrivent ici de trouver un logement adéquat et abordable. Elles doivent se rabattre sur des appartements en piètre état. Ce type de problématiques touche particulièrement les gens dans le secteur privé du parc locatif. Donc, au niveau des luttes pour améliorer les conditions de vie des personnes racisées, il faut revendiquer le droit à un logement convenable qui puisse satisfaire les besoins les plus essentiels comme se protéger du froid l'hiver. Il y a des gens qui n'arrivent même pas à avoir ce minimum. Si on réussit à mettre l'accent sur la mise en place de programmes qui vont renforcer la satisfaction du besoin de logements sociaux, cela permettrait de réduire l'arbitraire des propriétaires des logements qui peuvent refuser l'accès au logement à des personnes immigrantes ou à des personnes autochtones qui transitent par la ville de Québec.

Il y a un second niveau d'action qui m'apparaît aussi essentiel, avant même de considérer le racisme dans la relation immédiate de la rue, une femme qui se fait arracher le voile par un raciste qui l'aperçoit, ou bien un commentaire déplacé, il faut se questionner sur la production des personnes qui transitent dans le flux migratoire. D'où provient cette personne qui va subir une situation raciste au Québec? Plusieurs des réfugiés que nous accueillons ont été victimes de déplacement pour faire place à des projets hydro-électriques ou miniers. Si je prends l'exemple de la Colombie qui est la seconde communauté immigrante à Québec après les Français, plusieurs personnes ont dû immigrer en raison d'un projet de barrage électrique dans lequel la Caisse de dépôt et placement du Québec a investi 300 millions de dollars. Ainsi, les fonds de pension d'ici se rendent complices de désastres environnementaux et sociaux au Sud qui provoquent le déplacement des populations et la persécution des leaders sociaux qui sont assassinés. Je tiens à dénoncer cette situation qui engendre la violence.

Des auteurs comme Alain Deneault ont dénoncé les agissements de nos compagnies minières au Moyen-Orient et en Afrique qui font en sorte de créer des migrations forcées en raison de la destruction de milieux de vie et de l'expulsion des populations. Ces gens sont forcés de quitter leur pays et ils subissent en plus le racisme une fois rendus ici. Il faut introduire la réflexion sur ce que nous finançons collectivement dans les autres pays du monde. Comment établir le lien entre ce type de personnes qui transitent par ce flux migratoire et nos investissements à l'étranger ? Il y a deux niveaux d'analyse qui nous permettraient d'avoir une meilleure compréhension de la situation du racisme en exposant les violences dont ont été victimes les personnes réfugiées. Nous devons aussi exiger de nos gouvernements que nos investissements respectent les droits humains à l'étranger.

Commentaires sur ce thème lors de diverses activités

« La question du racisme demeure d'actualité, comme l'émission Enquête à Radio-Canada nous l'a révélé l'an dernier à Val-d'Or, à Rouyn, sur la Côte-Nord, à Schefferville. On nous disait que pour les premiers emplois cela demeure laborieux, ou encore pour se louer un appartement en ville, c'était difficile parce qu'ils avaient un nom autochtone. C'est la part d'ombre de la société québécoise qui se croit parfaite et on découvre que non finalement, on ne l'est pas. Il y a aussi une double appartenance, celle du métissé qui est invisible, alors que les populations plus au Nord sont davantage reconnaissables comme autochtones et à cause de cela elles sont davantage victimes de racisme. On peut aussi parler d'un apartheid social assez fort qui a été vécu pendant deux siècles par les peuples autochtones du Canada. La pauvreté, le chômage, l'espérance de vie, le taux d'incarcération par rapport à la population blanche, de suicide, de décrochage scolaire, de mortalité infantile, de violence conjugale, des victimes d'homicide chez les femmes, les logements surpeuplés, tous les chiffres démontrent de graves disparités. Il y a une question sociale derrière cela. Ce ne sont pas que des cultures différentes qui se côtoient peu, l'une des deux est discriminée et elle en souffre, par rapport à l'autre culture qui la domine et l'ignore. » Un participant à l'activité du 23 mai 2018

« Moi je viens de Saskatchewan et il y a beaucoup plus de membres des Premières nations là-bas. Ils sont très stigmatisés. Ils sont comme un peuple rejeté par la société. Ils vivent de très hauts niveaux de pauvreté. Là-bas, on les côtoie et la pauvreté apparaît beaucoup plus évidente qu'ici. Ils fréquentent les mêmes établissements scolaires que les autres et le rejet commence dès l'école primaire. C'est un travail de sensibilisation qui doit débiter par les enfants pour qu'ils apprennent que tout le monde est égal et a droit au respect. » Un participant à l'activité du 23 mai 2018

« La première fois où j'ai assisté au cercle des femmes autochtones, j'ai été beaucoup impressionnée de constater le besoin d'écoute et de compréhension que ces femmes avaient. À cette première rencontre, nous avions chacune une photo d'une femme autochtone. Nous devions tour à tour présenter cette personne sans savoir qu'elle était disparue. Cela m'a énormément touchée de voir que des femmes se rassemblaient pour dénoncer des injustices qui ne sont pas encore claires par rapport à ces femmes disparues. Cela n'a peut-être pas de lien avec les pipelines, mais c'est quelque chose qui nous parle de personnes racisées. Il y a de nombreuses femmes qui disparaissent. Nous ne savons pas pourquoi et la police ne cherche pas à comprendre pourquoi elles sont disparues.

À chaque fois qu'il y a ce cercle, j'y retourne parce que je trouve cela important d'apporter mon appui et ma contribution. J'ai peut-être des racines autochtones, je ne le sais pas. Je trouve que le fait que nous vivions dans une société qui est de plus en plus multiethnique, c'est important de s'entraider les uns les autres dans les causes que chacun porte même si elles sont différentes. C'est important de s'encourager et de se démontrer un appui mutuel. » Une participante à une rencontre du 16 janvier 2019

L'être et le non-être

Éditorial de Ça roule au CAPMO, mars 2019

Pour Ramon Grosfoguel, le racisme est toujours institutionnel, car s'il s'appuie sur des préjugés, sa réalité se vit par toutes formes d'exclusion au sein des espaces tels que le travail, le logement, les médias, la culture, les associations, et les lieux décisionnels. Le profilage racial exercé par la police est un exemple d'une institution qui donne corps au racisme. Bien souvent, la hiérarchie sociale masque les frontières des espaces réservés à l'élite économique qui correspond presque partout avec la pigmentation de la peau. Ainsi, certains sont discriminés à la fois parce qu'ils sont pauvres et parce qu'ils appartiennent à un groupe qui n'a pas accès aux mêmes opportunités.

Frantz Fanon appuie sa définition du racisme sur la division du monde en deux zones, l'une habitée par « l'être » et l'autre par le «non-être». Selon lui, la structure du racisme correspond à une prétention de supériorité de certains groupes par rapport à d'autres. Les subordonnés ou inférieurs se retrouvent sous cette ligne de démarcation imaginaire, en un non-lieu où leur humanité est niée. Au-dessus, on retrouve une zone de droits humains et de protections sociales alors qu'en-dessous existe une zone de non-droits où la répression et la violence prédominent. Cette zone de non-droit correspond à la frontière nord du Mexique et de la mer des Caraïbes, au sud de la Méditerranée ainsi qu'au détroit du Bosphore à l'est. Dans ce territoire immense vivent les quatre cinquièmes de l'humanité. Les droits humains n'y sont souvent que des chimères, la stabilité des ressources comptant davantage que les libertés individuelles affichées au Nord.

«Je pense, donc je suis», affirme le philosophe René Descartes, mais ce «je» est un homme blanc occidental, patriarcal et impérial. La pensée occidentale se prétend universelle alors qu'elle n'est que l'expression de la vision régionale d'un «être» qui a dominé le monde dans un double mouvement d'appropriation et d'extermination des visions différentes. Cela s'appelle «épistémicide», la destruction des savoirs qui s'abreuve à d'autres sources. Une fausse prétention d'objectivité interdit aux chercheurs en sciences humaines d'apercevoir les présupposés dont ils sont les principaux vecteurs. Trop souvent, leur prétention de neutralité les empêche d'assumer leur expérience personnelle de sujet opprimé ou oppresseur de manière consciente. Ainsi, une paysanne noire n'aura pas la même compréhension du monde qu'un homme blanc européen, à moins qu'on lui ait inculqué une fausse interprétation de sa réalité.

Le racisme trouve son origine dans la domination de l'homme blanc sur l'ensemble des populations de la planète. L'idée d'un racisme anti-blanc est une idée saugrenue, puisque les populations discriminées n'ont pas le pouvoir d'exclure l'homme blanc d'un lieu de travail ou de résidence en raison de la couleur de sa peau. Elles peuvent avoir des préjugés envers les Blancs, mais elles n'ont pas le pouvoir social de le discriminer des lieux du pouvoir, résume Grosfoguel³⁵.

Pour Freire : « L'unité dans la diversité » est la position stratégique inversée que doivent opposer les minorités à la devise de l'oligarchie mondialisée qui est : « Diviser pour régner ». Dans l'action individuelle, l'engagement citoyen est un moyen efficace et rapide d'enracinement pour les nouveaux arrivants alors que la solidarité internationale et inter-nations (avec les Premières Nations au Canada) servira d'ouverture sur le monde aux natifs d'ici. L'un renvoie à l'autre dans ce principe militant : « Penser globalement, agir localement », là où il est plus facile de tisser concrètement des liens sociaux. Autrement dit, la société ne doit pas se faire sans nous, spectateurs effarés devant nos écrans de télévision; les droits sociaux et le vivre-ensemble sont des exigences intrinsèques de la démocratie, mais gare à la manipulation.

³⁵ Ramon Grosfoguel, *Genealogia del Racismo : (Parte I) Curso : Descolonizacion del conocimiento y de los paradigmas*, 30 août 2013, <https://www.youtube.com/watch?v=xAp09ysYH7I>

Angela Davis, portrait d'une militante antiraciste

Soirée mensuelle du CAPMO, 21 février 2019

Conférence de Michèle D'Haïti³⁶

Cela fait plusieurs années que je suis à Québec, j'ai étudié à l'Université Laval, et en effet, comme mon nom l'indique, je viens d'Haïti. Je n'ai pas l'accent de mon pays d'origine parce que je suis arrivée ici très jeune, avec mes parents, à l'âge de 3 ans et demi. En arrivant, nous avons habité quatre ans à Montréal, puis nous avons déménagé à Joliette. Nous étions la première famille de Noirs à Joliette. Cela vous donne le topo. La semaine dernière, dans le cadre du Mois de l'histoire des Noirs, j'ai donné une conférence à mon cégep sur le phénomène Nappy, tout ce qui concerne les coupes de cheveux afros, le fait de garder le cheveu naturel. Il y a tout un phénomène en Europe, grâce à deux Marocaines d'origine qui arborent une coiffure afro. Drôle de synchronicité puisqu'il y a eu deux émissions à la télévision qui parlaient de ce phénomène. En préparant la présentation d'aujourd'hui, j'ai entendu à la radio de Radio-Canada, une entrevue en français avec Angela Davis. Avec sa coupe afro elle est devenue une icône de cette coiffure. Dans le cadre du Mois de l'histoire des Noirs, elle a fait sa présentation en anglais et en français. À l'occasion du premier Festival FRO, c'était pour parler des préoccupations identitaires et le fait d'arborer ou non une coiffure afro avec toute la symbolique que cela implique.

Je ne suis pas une spécialiste d'Angela Davis. Par contre, tout comme vous, j'ai une fascination pour cette femme qui, lorsque j'étais plus jeune, à la recherche de modèles inspirants, me rejoignait beaucoup en tant que femme noire, en tant que militante, en tant que femme politisée. C'était pour moi un modèle intéressant. J'ai lu certains de ces livres, mais pas tous et je n'ai pas les réponses à toutes les questions. Elle a un parcours absolument fantastique. Comme c'est le portrait d'une militante antiraciste et pour les droits civiques, je me suis dis : Je vais débiter par des citations de ce qu'elle a dit ou des extraits de ses ouvrages parce qu'elle a beaucoup publié.

L'idée de refaire son parcours permet aussi de valider l'actualité de sa pensée. Est-ce que ses réflexions demeurent toujours pertinentes? Et je crois que les positions qu'elle a défendues demeurent valables aujourd'hui. Comme elle milite sur tous les fronts, elle a quelques détracteurs, peu nombreux, mais il y en a.

³⁶ Enregistrement et transcription faite par Yves Carrier, avec la permission de la conférencière.

Je dirais même qu'elle a commencé dès son enfance à militer puisqu'elle a été confrontée assez rapidement au racisme dans sa ville natale. Elle milite contre le racisme structurel et systémique, selon le vocable employé, que l'on retrouve dans la police, l'éducation et la justice. Elle lutte pour réformer le système carcéral américain et les conditions de détention des prisonniers noirs. Je pense qu'actuellement, il y a plus de deux millions d'individus noirs incarcérés aux États-Unis. La plupart du temps, c'est pour des délits mineurs. C'est une cause qui lui tient beaucoup à cœur. Elle a publié plusieurs articles là-dessus. Elle milite aussi contre la brutalité policière et contre la violence, contre la peine de mort, pour les droits des homosexuels, les transgenres, en faveur des femmes noires emprisonnées qu'elle appelle les invisibles. Elle est présente dans tous les secteurs, mais comme pour elle cela fait sens et qu'elle comprend l'unité de toutes ces luttes, ce n'est pas déconnecté de la réalité.

Elle est née le 26 janvier en 1944, ce qui lui fait 75 ans, en Alabama, dans le Sud des États-Unis. Cet État est particulièrement associé au phénomène de la ségrégation raciale inscrite dans les lois. À l'époque il y a eu beaucoup de brutalités, de violences et des lynchages à l'encontre de la population noire. Dès son enfance, elle a été confrontée au racisme qui touchait directement son entourage. Un jour sa famille a déménagé dans un nouveau quartier, mais cela ne faisait pas l'affaire des voisins blancs qui ont commencé à brûler des maisons de familles noires. Son quartier était surnommé "Dynamite Hill" parce qu'il y avait toujours des incendies criminels. On peut dire aussi que ses parents étaient des militants. D'abord, c'étaient deux enseignants qui ont intégré rapidement la NAACP, (National Association for the Advancement of the Color People).

Au début, elle fréquente une école réservée aux Noirs, mais assez rapidement elle va se retrouver dans un milieu ayant des accointances avec la militance. Elle fréquente l'école secondaire Elizabeth Erwing où les enseignants sont considérés de gauche. Déjà au secondaire, elle reçoit une sensibilisation aux droits de la personne noire. C'est là qu'elle s'initie au marxisme. Cela va l'aider à commencer à se situer pour orienter sa vie et ses actions et comment elle pourrait s'impliquer. Elle prend conscience rapidement du contexte beaucoup plus large dans lequel les luttes peuvent s'inscrire. C'est une constante qu'on retrouve dans toutes ses luttes et dans sa manière d'exprimer ses opinions sur tous les sujets auxquels j'ai fait référence tout à l'heure. Très jeune, elle va s'engager dans une organisation communiste.

Angela Davis : "Notre survivance a été possible grâce à notre capacité à résister. Il faut lutter, non seulement pour changer les circonstances de l'oppression, mais simplement pour pouvoir vivre. "

« De plus en plus, les Noirs aux États-Unis se rendent compte des relations qui existent entre le racisme et la lutte pour la libération des Noirs et, le capitalisme et la lutte pour renverser un système économique qui exploite de plus en plus. Ce qui m’a décidée, c’est simplement d’avoir réalisé que le racisme est une idéologie qui sert à justifier la surexploitation des Noirs pendant l’esclavage. Puis cette idéologie a été utilisée par la classe capitaliste, la classe dominante aux États-Unis, pour confondre les Blancs parce que la plupart de ceux qui appartiennent à la classe ouvrière n’ont pas d’intérêts objectifs à être racistes. Ils ne profitent pas du racisme parce que lorsque les Blancs sont racistes, ils oublient qu’ils ont eux-mêmes besoin de lutter. Je vois le racisme comme une fonction du capitalisme. Cela n’exclut pas le besoin que nous avons de mener une lutte explicite contre le racisme. Selon moi, l’aspect le plus important de la lutte contre le capitalisme, c’est la lutte contre le racisme.” Angela Davis, octobre 1975, entrevue : Angela Davis nous parle de son combat³⁷ »

Au début des années 1960, elle a étudié à la Sorbonne et par la suite, elle a beaucoup voyagé. Ses études ont porté sur la littérature contemporaine. Elle a fait de la poésie, du théâtre, etc. Puis elle est allée à Francfort où elle a étudié avec des professeurs célèbres. Elle expliquait que c’est en lisant les œuvres de Jean-Paul Sartre qu’elle a découvert la perspective philosophique et qu’elle a décidé d’orienter ses études autrement. Elle y acquiert une base assez solide par rapport à la réflexion critique et elle débute ses premières expériences militantes contre la guerre du Vietnam.

Angela Davis : “Je n’accepte plus les choses que je ne peux pas changer. Je change les choses que je ne peux pas accepter.”

Un incident assez triste qui s’est produit en Alabama la force à rentrer aux États-Unis. Quatre enfants qu’elle connaissait ont été tués lorsqu’une bombe a explosé dans une église. C’est à ce moment qu’elle commence à participer au mouvement du Black Power tout en poursuivant sa formation à l’Université de San Diego en Californie. Nous avons toujours l’impression que des mouvements tels que le Black Power ou le Black Panther recouvrent une certaine homogénéité, que tout le monde suit la même ligne, dans un bel accord. Sauf qu’elle, en tant que femme noire militante, n’a pas été accueillie à bras ouverts à l’intérieur du mouvement. Sa manière de voir la réalité était différente de celle des hommes noirs de l’époque. Parmi ses idées, elle était opposée au séparatisme noir, une idéologie qui voulait regrouper tous les Noirs dans un même État sur le territoire américain où ils pourraient s’administrer eux-mêmes.

³⁷ <https://www.investigaction.net/fr/Angela-Davis-nous-parle-de-son/>

Cette position excluait les autres. Elle n'était pas non plus d'accord avec les positions du docteur King. L'intégrationnisme de King consistait à chercher à trouver un terrain d'entente et le côté médiation était mis de l'avant dans cette proposition. Il voulait s'appuyer sur les médias et les groupes de pression. Elle ne trouvait pas cela assez revendicateur et révolutionnaire. Selon elle, la lutte devait passer par un mouvement beaucoup plus fort et puissant. De ce côté-là, elle n'a pas dû se faire que des amis à l'intérieur du système, même si elle ralliait la cause aussi.

En 1968, elle décide d'adhérer au Club Che-Lumumba. Ce groupe était exclusivement réservé aux Noirs et il était intimement relié au Parti communiste, avec les icônes du Che Guevara et de Patrice Lumumba. Tout cela se passe pendant la guerre du Vietnam. Elle est entrée au Parti communiste et elle adhère à différents groupes qui vont laisser des traces assez importantes. Elle va aussi devenir membre du Black Panther Party. Sauf qu'elle ne parvient pas à s'y intégrer si facilement en raison de son point de vue critique sur la mainmise des hommes noirs qui minimisent les revendications des femmes à l'intérieur du mouvement. Il y a une logique qui opère dans la progression de sa réflexion et de son analyse critique concernant les différentes réalités de l'oppression et des luttes qu'elle va endosser. À partir du moment où elle réalise ça, elle plonge directement dans le féminisme. Cela ne fait que conforter sa position.

Afro-féministe

Pour Angela Davis, le mouvement afro-féministe représente une suite logique par rapport au racisme. Selon elle, il s'agit d'une double oppression et d'un racisme structurel à l'égard des femmes en tant que femmes et de plus, appartenant au segment le plus pauvre de la société. Elle articule la lutte des classes, de races et de genres. Elle est étroitement associée au concept d'intersectionnalité des oppressions. Ce terme signifie qu'il faut toujours avoir une analyse qui permet de relier les différentes luttes entre elles. Qu'il s'agisse de combattre le racisme ou les inégalités sociales, que ce soit une question de genre, de classe sociale, ou raciale, tout cela implique des liens à faire et c'est ce qui va constituer la force de la lutte. L'intersectionnalité est une forme de coopération et de solidarité afin d'éviter de simplement mener des luttes individuelles parce que cela affaiblit notre pouvoir de transformation de la société. Comme femme noire, elle ne peut dissocier la lutte contre le racisme et la lutte pour la libération de la femme. Cela implique des racines historiques qui perdurent dans le quotidien comme elle a pu le constater et cela se manifeste de différentes façons dans la réalité. Ses écrits reflètent beaucoup cette prise de position qui vise une émancipation globale à partir d'une forte critique du système capitaliste.

- **Double oppression** des femmes noires : celle infligée par le système et celle à cause de leur genre.

- **Intersectionnalité** : relier les luttes contre les dominations de classe, de genre et de race.

Son engagement féministe

« Le succès ou l'échec d'une révolution peut toujours se mesurer au degré selon lequel le statut de la femme s'en est trouvé rapidement modifié dans une direction progressive. »

« Quand les femmes noires remportent des victoires, c'est virtuellement un gain pour tous les segments de la société. »

Sexisme du mouvement militant blanc et du mouvement nationaliste noir

Cela devient sa nouvelle priorité. Elle a des bases solides, elle a des bases historiques, littéraires, philosophiques, etc. Elle va fouiller dans cette période de l'histoire de l'abolition de l'esclavage et de la condition féminine. Ce qui a fait pencher la balance de son analyse semble être une rapide prise de conscience du sexisme qu'elle a observé dans les différents mouvements et au sein même de la société américaine.

Chez les militants blancs, la question de la condition féminine se résumait à accorder le droit de vote aux femmes. Pire, dans le mouvement nationaliste noir, cela ne faisait aucunement partie des préoccupations. La priorité était la liberté individuelle de l'homme noir par rapport aux conditions de travail, etc. Au fond, elle est toujours entre deux chaises, même si elle est membre de ces partis, parce qu'elle va être aux prises avec le sexisme des leaders masculins de ces groupes. Si on se demande quelle était sa place à l'intérieur de ces grands mouvements, elle se trouvait en porte-à-faux, c'est-à-dire qu'elle venait critiquer les travers des différents mouvements auxquels elle adhérait. De même, à l'intérieur du mouvement féministe américain, elle va révéler l'existence de structures racistes conscientes ou inconscientes agissant comme outils d'exclusion ou qui tendaient à rendre invisibles. Les priorités des femmes noires ne sont pas les mêmes. Elle insiste que l'homme noir est aussi oppresseur que la population blanche dans laquelle elle se retrouve.

Pour elle, un authentique mouvement de libération doit lutter contre toutes les formes de domination : ***« L'homme noir ne peut se libérer s'il continue d'asservir sa femme et sa mère. »***

La priorité des hommes est d'assumer de se représenter comme étant des défenseurs de la liberté tout en démontrant leur virilité. Les femmes dans cela n'arrivent qu'au second ou au troisième plan. Angela Davis va aussi dénoncer la violence présente au sein des familles noires. Qui est-ce qui subit cette violence ? Ce sont les femmes. C'est pourquoi elle va participer à toute manifestation qui s'oppose à la violence envers les femmes. Donc, elle va commencer à militer pour ces différentes causes.

Évidemment, elle se trouve déjà dans la mire du FBI. Elle va même être renvoyée de son poste de professeure à UCLA, (Université de la Californie à Los Angeles). C'est Ronald Reagan, alors gouverneur de la Californie, qui va la démettre de ses fonctions en raison de son engagement politique de gauche.

Si l'on regarde dans les années 1970, les combats pour l'émancipation des femmes, du côté des femmes blanches, la priorité était la légalisation de l'avortement. Du côté des femmes noires, elles menaient le même combat que celui des femmes issues des différentes minorités culturelles, qui elles étaient victimes de programmes d'État qui les stérilisaient à leur insu lors d'un accouchement ou d'une visite médicale.

Les femmes noires, les femmes portoricaines et les femmes autochtones, étaient victimes de stérilisation de masse afin de préserver la suprématie blanche aux États-Unis. Cette pratique a eu cours également au Canada avec les femmes autochtones et chez les personnes considérées comme porteuses d'une déficience intellectuelle. Pendant toute cette période, ses expériences de militante vont s'affirmer de plus en plus et elle va prendre cette seconde étiquette, celle de féministe.

Arrêtée, accusée et emprisonnée

•Arrêtée en 1970 pour sa participation au Comité de soutien aux Frères de Soledad.

Son arrestation est un fait marquant que nous ne pouvons ignorer. Les autorités ont élaboré toutes sortes de machinations pour l'emprisonner et la réduire au silence, choses qui ont été démontrées lors de son procès. Il y a eu complot de la part du département de police et des pressions en provenance des dirigeants politiques de l'époque contre Angela Davis. Son conjoint de l'époque était l'un des frères arrêtés, les fameux frères de Soledad. Elle a été accusée d'avoir acheté les armes et de les avoir données aux frères de Soledad. Elle a aussi été accusée de séquestration, d'enlèvement, de complot et de meurtre. La prise d'otage dans un tribunal a mal tournée, il y a eu des morts dont le juge.

Mobilisation internationale

On accuse Angela Davis et on l'emprisonne. Mais imaginez qu'on emprisonne quelqu'un comme elle qui a déjà une certaine notoriété. Elle fait une grève de la faim parce qu'ils l'ont placée en isolement en pensant la casser alors qu'elle voulait être avec les autres femmes. De fait, sa présence dans les murs de la prison a fortement contribué à l'émergence de l'image d'une icône. Avant cela, elle était considérée comme une activiste, mais à partir de son emprisonnement, toute la mobilisation nationale et internationale que cela a suscité, est comparable à l'emprisonnement de Nelson Mandela. Les gens se sentaient concernés. À Paris, 100 000 personnes, dont plusieurs grands intellectuels comme Jean-Paul Sartre, Louis Aragon et Jacques Prévert descendent dans la rue pour réclamer sa libération. Prévert a même écrit un poème en son honneur. Ce n'est pas rien.

Nous sommes dans une période de mouvance intéressante. John Lennon et Yoko Ono composent une chanson en son honneur. Les Rolling Stones s'en mêlent aussi. C'est vraiment une mobilisation sans précédent. Cela signifie que ce ne sont pas seulement les intellectuels qui s'intéressent à ses actions. Elle rejoint tout le monde. Il y a des mouvements Free Angela qui apparaissent un peu partout dans le monde. Cela fait beaucoup de bruit et je pense que c'est ce qui fait pencher la balance de la justice en sa faveur. En juin 1972, elle est acquittée par un jury composé exclusivement de Blancs. Lors du procès, son avocat est parvenu à démontrer qu'il s'agissait d'une machination et d'un complot, d'un procès politique. Elle a quand même été emprisonnée près de deux ans, avant et pendant le procès. À partir de là, elle devient une figure internationale et son militantisme reprend plus activement que jamais.

Son emprisonnement lui permet de prendre conscience d'une nouvelle injustice intrinsèque à la société américaine qui est celle de l'incarcération à outrance des personnes en situation de pauvreté qui se trouvent à être également majoritairement, des gens de couleur. C'est devenu l'un de ses combats qui perdurent encore aujourd'hui.

L'originalité de sa démarche et de sa prise de position, c'est qu'on ne doit pas isoler les luttes. Cela suppose que se battre pour les droits civiques, pour la liberté des individus, pour la cause des femmes, pour un mieux-être social, pour une certaine solidarité, en fait il s'agit de mener la lutte en s'efforçant d'articuler tous ses éléments. Évidemment, elle va dénoncer le racisme qui est plutôt institutionnel, un racisme structurel comme elle le dit dans ses écrits. Même si on a aboli l'esclavage et que la discrimination est légalement interdite, le phénomène du racisme perdure malgré tout. Il existe toujours dans les institutions et il est aussi présent de par les inégalités sociales.

Elle dénonce les institutions, mais elle travaille beaucoup au niveau des inégalités sociales. Pour elle, il s'agit de dénoncer la violence raciste des forces de l'ordre et la brutalité policière. C'est quelque chose qui demeure aujourd'hui encore d'actualité.

Alors les prisons remplies à pleine capacité, les longues peines de prison pour des motifs douteux, etc., tout cela l'amène à dire qu'il faudrait abolir les prisons, pas seulement aux États-Unis, mais partout. Elle dit qu'il existe d'autres solutions que cela. Ainsi, si on donne une bonne éducation et des emplois de qualité et des logements décents, qu'on prodigue des services de santé préventifs et adéquats, si les gens ont accès à tous ces services, le taux de criminalité diminuerait considérablement et par conséquent le taux d'incarcération ne serait plus le même. C'est ce racisme qu'elle va dénoncer. Au cours de ses nombreux voyages, elle va également reprendre le flambeau par rapport à la cause palestinienne, elle va s'impliquer pour les femmes voilées en Europe, elle va prendre fait et cause pour Cuba. Tout cela ajoute de l'eau au moulin de ses détracteurs. Elle porte plusieurs étiquettes, mais celle de communiste est celle qui semble la plus dérangeante pour les institutions américaines et les décideurs politiques. C'est ce qui va permettre de la stigmatiser pour décrédibiliser son message. Cela va nuire à l'avancement des causes qu'elle défend.

Racisme institutionnalisé

« Le mouvement des droits civiques a mis un terme au racisme légal mais le racisme perdure : il existe toujours dans les institutions et à travers les inégalités sociales. »
Angela Davis

La violence raciste des policiers

« Plutôt que + de prisons et + de longues peines de prison, il faut des emplois de qualité, un système de protection sociale, de santé et d'éducation gratuit. » Angela Davis

« Les prisons ne font pas disparaître les problèmes sociaux, elles font disparaître des êtres humains. Des sans-abris, des sans-emplois, des personnes ayant des problèmes de consommation de drogue ou de santé mentale et l'analphabétisme, ne sont que des problèmes qui disparaissent de la vue du public lorsque des êtres humains sont internés ou incarcérés. » Angela Davis

« Le capitalisme est intrinsèquement associé au racisme, il produit de l'esclavage négrophobe. » Angela Davis

Quelques livres d'Angela Davis :

Blues et féminisme noir, est un livre fort intéressant puisqu'elle parle de trois femmes qui ont chanté le blues, trois femmes bagarreuses, lutteuses avec leur franc-parler et en plus les trois étaient lesbiennes au début du 20^e siècle. Elle a pris la peine d'analyser leurs textes et leur vie, et tout cela imbriqué dans la lutte.

L'un de ses derniers livres parus en français s'intitule : *Une lutte sans trêve*, où elle remet de l'avant toute une série de revendications dans une sorte de bilan afin de démontrer que les luttes actuelles ont toujours les mêmes formes qu'au cours des années 1960 et que les préoccupations sont sensiblement les mêmes malgré les acquis. J'ai relevé le programme du Black Panther Party qui a été présenté en 1966. Je vous lis certaines de leurs revendications.

La première c'était : « Le pouvoir de déterminer sa propre destinée pour les hommes noirs », donc la liberté.

La deuxième : « La question de l'emploi pour le peuple noir ». On sait qu'ils n'ont pas toujours accès à des emplois correspondant à leurs compétences.

Un autre : « Que cesse le pillage de la communauté noire par les Blancs ». Dans un premier temps, c'est un vestige de l'esclavage.

Aussi : « Que cesse la violence policière et les meurtres commis par les autorités ». On demande la fin immédiate des meurtres et de la brutalité commise par la police.

« La liberté pour tous les Noirs détenus dans les prisons parce qu'ils n'ont pas été jugés en toute justice et impartialité. »

« Que les jurys soient composés de gens issus des communautés noires. »

La question de l'éducation et de logements décents pour la communauté noire sont toujours des priorités. En ce qui concerne l'éducation, il s'agit de redonner la place dans l'histoire au rôle joué par la communauté afro-descendante dans l'édification des États-Unis. Au même titre que cela a été fait pour les communautés autochtones qui ont longtemps été ignorées dans la transmission de l'histoire au sein du système d'éducation.

Ce ne sont là que quelques-unes des revendications qu'elle a reprises dans le contexte d'aujourd'hui. Elle pose la question : « Est-ce que ce sont des revendications que nous pouvons encore endosser aujourd'hui ? » La réponse est malheureusement oui. Elle a rédigé de nombreux livres et il existe des documentaires sur ses années de militantisme.

Elle a écrit sa propre biographie où elle défend sa vérité sur les différents événements de sa vie. Je dirais que c'est une femme assez fascinante qui a encore sa place.

Ce que je retiens quand je pense à Angela Davis, c'est que nous pouvons lier les différents combats. Je pense que c'est sans doute la force des différents mouvements populaires. Dans certains de ses ouvrages, elle va parler des différents mouvements populaires à travers le monde. Elle s'intéresse à tout ce qui bouge et elle a vraiment envie de s'impliquer encore et surtout d'intégrer ces différents éléments. Pour elle, il s'agit de lier les différents combats afin de mieux les mener en ayant une pensée critique. C'est une pensée qui s'éduque au fur et à mesure. Pour elle, il s'agit d'une pensée critique sur le racisme et le capitalisme, dans sa configuration néolibérale actuelle, et aussi de l'impérialisme.

•Développer une perspective d'**émancipation globale** et une **critique du capitalisme**.

Cette pensée critique écrite et diffusée donne encore plus de poids à ses actions comme militante.

« Le capitalisme ne peut être séparé du racisme. » Angela Davis

Question : Quelle est la pertinence de sa réflexion pour le Québec ? Est-ce dans la prise en compte des schémas d'oppressions, d'inégalités, en réutilisant l'intersectionnalité des mouvements sociaux ici au Québec ?

Je dirais la mouvance par rapport à la question autochtone. Je pense que nous sommes dans un bon timing par rapport à cela. C'est-à-dire que si nous pensons à l'intersectionnalité des oppressions et à la convergence des luttes, avec les nouveaux discours et la place que nous laissons de plus en plus aux voix autochtones, je ne pense pas que cela va aller en s'affaiblissant. Nous sommes dans une toute autre perspective, cela élargit le débat et en même temps, cela inclut toutes ces formes d'oppression. Ce n'est pas une vengeance que nous essayons d'exercer, au contraire, on rétablit un dialogue. Par rapport au Québec, en fait, si on regarde son parcours à elle et les combats qu'elle a menés, sans nécessairement suivre les mêmes voies qu'elle, nous sommes dans une belle ouverture. C'est le lien que je fais. Toujours dans le discours autochtone, parce qu'il y a beaucoup d'éléments, on a parlé des pensionnats, des violences faites aux femmes qui ont longtemps été considérées comme des citoyennes de seconde zone, Angela Davis insiste sur le fait qu'on ne doit pas hiérarchiser les luttes. Ce ne veut pas dire que tout est prioritaire, mais de faire attention de hiérarchiser parce que cela a pour effet d'abandonner d'autres luttes qui seraient bénéfiques pour l'ensemble du mouvement.

Dans le discours autochtone, j'entends un peu cela, c'est-à-dire qu'on met beaucoup l'accent sur la question des femmes, mais on entend aussi la préoccupation environnementale, le fait d'arriver à engendrer un nouveau dialogue, de voir qu'il y a aussi une jeunesse qui monte qui a autre chose à dire. Les voix s'expriment au niveau artistique, au niveau littéraire, partout. Je pense que c'est important de se rappeler cela, sinon on va mettre de côté certaines choses. C'est pour cela qu'on dit qu'elle lutte sur tous les fronts, mais tous les fronts réunis forment un grand cercle où l'un ajoute à chaque fois une nouvelle perspective qui vient enrichir les autres. Cela produit une image qui est beaucoup plus complète qui interpelle tout le monde. Michèle D'Haïti

Commentaires sur ce thème et conclusion de la conférencière :

« Je pense que nous devons aussi apprendre à dépersonnaliser les enjeux. Ce qui compte pour Angela Davis, c'est le chemin qu'elle a ouvert et la méthode qu'elle nous a transmise, après cela, c'est à chaque génération d'y inclure toutes les luttes qu'elle veut bien. La convergence des luttes poursuit une pensée dé-colonialiste pour lutter contre l'impérialisme parce que les schémas oppressifs de race, de genre, sont toujours articulés dans le même ordre pour favoriser le système capitaliste, au détriment des populations locales qui vivent selon des mode de vie traditionnels respectueux de l'environnement. Aux États-Unis, les schémas d'oppression sont facilement repérables et l'incarcération est devenue une affaire commerciale parce que les prisons sont privées et que les prisonniers y travaillent dans des ateliers internes sans être payés.

En ce qui concerne Angela Davis, je trouve que son engagement trouve sa résonance dans le Québec des années 1960 alors que les Canadiens-français constituaient une population ouvrière subordonnée au capitalisme britannique et américain. Dans la plupart des villes, il y avait un quartier fortuné où vivait l'élite coloniale qui possédait les usines et la langue des patrons, c'était l'anglais. Nous étions un peuple de locataires et d'ouvriers. Nous avons une histoire populaire qui ne remet pas en cause l'appartenance à la citoyenneté canadienne des nouveaux arrivants, mais nous ne pouvons pas oublier par où nous sommes passés. Nous avons mené à la fois une lutte de libération nationale, une lutte des classes et une lutte de libération de la femme. La révolution féministe au Québec a été puissante et cela nous a fait le plus grand bien comme société. Au départ, les hommes n'étaient pas très contents de se faire mettre un miroir dans la face. La question du racisme agit également comme un révélateur de ce que nous refusons d'admettre dans le champ de notre conscience.

Mais nous n'avons pas le choix si nous voulons évoluer comme société, nous devons prendre conscience de nos travers. En terminant, je ne crois pas que les changements viennent d'en haut parce que ce sont les élites bourgeoises qui ont forgé les paradigmes de notre asservissement et qui nous y maintiennent. Je pense plutôt que lorsque les peuples auront acquis une conscience critique forte, nous cesserons de croire aux mensonges de la pensée dominante. » Un participant à la rencontre du 21 février 2019

Conclusion

Angela Davis demeure d'actualité dans le contexte que nous vivons. Elle parlait en termes de lutte de classes. Pour elle, la classe ouvrière blanche était aussi opprimée, même si c'était dans une moindre mesure que la classe ouvrière noire ou latino. On détourne les Blancs de la question fondamentale qui est celle de l'oppression sociale par la classe capitaliste en développant une idéologie raciste. C'est exactement ce qui se passe en ce moment. Les gens ordinaires prennent leurs idées dans les médias de masse qui les entretiennent dans leurs préjugés. Disons-le, il y a plein d'articles qui sont racistes. L'idée, c'est toujours de diviser pour mieux régner. Je ne dis pas cela pour déresponsabiliser les personnes qui sont racistes. Alors les phénomènes qu'Angela Davis nous décrit existent depuis plusieurs décennies. Elle en parle de manière très éloquente et cela demeure éclairant pour aujourd'hui. Michel D'Haïti

Expérience et conscience

Éditorial de Ça roule au CAPMO, mai 2019

« Il n'y a pas de conscience sans expérience », le moine bouddhiste, Matthieu Ricard.

On ne sait pas ce que sont la pauvreté, la faim, la guerre, de devoir se déplacer uniquement à pied, d'avoir froid, de ne pas avoir d'argent pour bien se loger et se vêtir.

On ne sait pas ce qu'est l'oppression tant qu'on n'a pas subi les délires d'un patron tyrannique, d'un conjoint violent, de l'arbitraire des forces de l'ordre ou d'une dictature militaire.

On ne sait pas ce que c'est que d'avoir son environnement détruit, d'être chassé de son territoire, de voir sa culture, sa langue, ses rites, s'éteindre avec les derniers aînés, alors que les enfants sont enlevés pour être éduqués dans des pensionnats selon les normes de la « civilisation » occidentale.

On ne sait pas ce que c'est que d'avoir une couleur de peau différente, d'avoir un accent notable, de porter un signe qui représente son identité, sa culture, ses croyances et ses origines, de ne pas être reconnu comme faisant partie de la société majoritaire parce que nos racines sont d'ailleurs.

Tout cela et bien d'autres choses encore, nous l'ignorons parce que nous ne l'avons pas vécu. Bien entendu ce défaut de sensibilité, d'altérité, amène les dirigeants à prendre des décisions erronées par refus de se mettre à la place des autres pour imaginer en leur for intérieur ce que c'est que de vivre dans la pauvreté, d'être malade, d'être un aîné isolé, un réfugié qui n'a nulle part où aller ou un étranger venu ici construire sa vie et celle des générations futures. Souvent, derrière un froid manteau d'objectivité et un piètre raisonnement, on se ferme le cœur pour devenir des technocrates décérébrés. L'intelligence du cœur a aussi à voir avec le courage d'être, le courage de choisir la justice et la vérité avant ses propres préjugés, et l'audace d'affronter l'opinion de la majorité afin de faire valoir des principes fondamentaux.

Pour cela, il faut avoir fait un peu d'introspection et de mise à l'épreuve, les deux allant souvent de pair. Sans jamais s'écraquer, savoir faire preuve d'autocritique, de mise à distance de soi, de ses intérêts personnels et de maîtrise de l'ego narcissique qui cherche toujours à poindre.

La mise à l'épreuve consiste à ne pas s'attribuer tout le mérite de ce que nous sommes parvenus à accomplir, il faut savoir reconnaître la part des autres, des ancêtres et de la société, mais aussi de la vie elle-même qui nous a offert telle ou telle opportunité que nous aurons su saisir.

Le respect, la reconnaissance, la générosité, le courage, l'oubli de soi dans une mesure raisonnable, l'altérité et l'option pour une solidarité inconditionnelle envers plus petit et plus faible que soi plutôt que l'adoration béate des dieux du petit écran, des riches et des puissants, qui sont souvent les plus mesquins.

Pour avoir du vécu, nous ne parlons pas du nombre d'années passées à exécuter un travail harassant et peu valorisé dans des conditions difficiles, quoi que cela demeure une expérience, ni d'avoir accompli des exploits sportifs hors normes, ou d'être parvenu au faite de la gloire. Nous faisons plutôt référence au fait d'avoir la capacité de sortir de sa zone de confort, de se mettre à risque, pour oser la rencontre avec l'autre, le différent, le malade, l'étranger, pour se laisser bouleverser, renverser, déconstruire et remettre en question par cette expérience aux répercussions imprévisibles. La conscience consistera ensuite à « com-prendre », c'est-à-dire prendre avec soi l'expérience pour en découvrir les lois générales qui nous enseignent qu'au-delà de chaque cas particulier existe une cause commune aux malheurs de milliers d'autres et que cela exige un engagement indéfectible. Certains parlent alors d'un moment de vérité révélateur du sens fondamental qu'on choisit de donner à son existence.

Yves Carrier

Journée internationale pour le droit à la vérité concernant les graves violations des droits humains³⁸

Le 24 mars 1980, Mgr Oscar Arnulfo Romero a été assassiné par les escadrons de la mort de l'armée salvadorienne à l'hôpital pour malades du cancer de la Divine Providence à San Salvador. Ce dimanche 24 mars 2019 est donc le 39^e anniversaire de sa mort. Le Carrefour d'animation et de participation à un monde ouvert, (CAPMO), la Casa-latino-américaine, le Collectif Colombia humana, Développement et Paix et la communauté salvadorienne de Québec vous présentent une table ronde sur l'Amérique latine dans le cadre de la Journée internationale du droit à la vérité pour les violations flagrantes des droits humains et la dignité des victimes. Nous remercions chacun d'entre vous pour votre présence. À cette occasion vont prendre la parole les invités suivants :

Élisabeth Desgranges est animatrice régionale de Développement et Paix depuis plus de dix ans. Elle a travaillé huit ans au Guatemala avec différents groupes de la société civile comme coopérante volontaire. Elle abordera le thème de la migration en Amérique centrale.

Mario Gil est sociologue dirigeant du Collectif pour une Colombie Humaine. Il travaille avec la communauté latino-américaine à Québec. Il est réfugié au Québec depuis 18 ans. Il va nous parler des leaders sociaux assassinés en Colombie depuis la signature des accords de paix.

Victor Hugo Ramos est anthropologue de profession et leader de la Casa latino-américaine, solidaire de la communauté des immigrants à Québec. Il va parler sur la situation au Venezuela et en Amérique latine. Victor est originaire du Paraguay, il habite au Québec depuis une quarantaine d'années.

Yves Carrier est coordonnateur du Carrefour d'animation et de participation à un monde ouvert et docteur en théologie de l'Université Laval. Expert de la théologie de la libération et de la pensée d'Oscar Romero, il est l'auteur de quatre volumes sur l'histoire de l'Église en Amérique Latine.» Dario Garcia, animateur de la table ronde

³⁸ Enregistrement et transcription par Yves Carrier, avec la permission des intervenants.

Les caravanes de migrants d'Amérique centrale, par Élisabeth Desgranges

Je voudrais commencer mon intervention en vous rappelant que nous sommes sur un territoire wendat non cédé. Comme plusieurs, je me sens honorée qu'on accepte notre présence sur ce territoire et je considère qu'il faut en prendre soin et reconnaître aussi les torts qui ont été causés et qui sont toujours causés aux Premiers Peuples du Canada. Je veux aussi saluer toute la solidarité de l'accueil de ces caravanes qui ont traversé toute l'Amérique centrale et le Mexique. J'ai vu beaucoup de choses super positives de gens qui ont accueilli les personnes migrantes, alors qu'auparavant l'attitude générale était de les ignorer en regardant ailleurs quand les gens avaient des problèmes. Le fait que cela ait été fait aux yeux de tous a permis une grande visibilité dans les médias et cela a mis le focus sur comment ils sont reçus. Est-ce que la dignité des personnes migrantes est reconnue dans le processus migratoire? Je pense qu'effectivement, on voit que non. Les personnes migrantes sont considérées soit comme des migrants, soit comme des réfugiés, soit comme une main-d'œuvre potentielle, soit comme une ressource humaine, et rarement comme des êtres humains dignes de considération qui ont le droit de manger et de vivre dans un environnement exempt de violence.

En ce moment, il y a 65 millions de migrants forcés dans le monde, avec les changements climatiques, on prévoit qu'ils seront 250 millions de réfugiés climatiques en 2050. Donc, la question de la migration n'est pas quelque chose que nous allons régler demain. Ce n'est pas un problème qui va disparaître. Depuis la nuit des temps, il y a des migrants sur cette planète. Donc, comment doit-on réagir? Comment doit-on construire une réponse? Il y a une tentative avec les deux pactes sur les réfugiés qui ont été signés par le gouvernement du Canada. Cela prend une réponse solidaire internationale. Ce ne sont pas juste les gens qui accueillent les migrants, c'est tout le monde ensemble qui doit répondre à ce problème. Je crois que la libre circulation des individus est un droit fondamental qui est inexistant. Il existe présentement une iniquité principalement basée sur le pouvoir économique.

Il y a des gens qui vont où ils veulent, quand ils le veulent, et il y a plein de gens qui ne le peuvent pas. Qui plus est, les gens qui ne le peuvent pas sont à la fois ceux qui nourrissent ceux qui peuvent. Je trouve cela d'autant plus odieux. J'ai apporté une pétition qui demande au gouvernement d'appuyer les organisations citoyennes qui font la promotion de la paix, de la démocratie et des droits humains, qui demande d'investir davantage dans des solutions diplomatiques et pacifiques pour permettre aux personnes migrantes de rentrer chez elles ou de rester chez elles, parce qu'idéalement tout le monde veut être chez soi et personne ne veut être obligé de fuir son pays.

Souvent, on se dit que l'ampleur du problème est telle que nous n'avons pas de pouvoir et cela nous fait ressentir une grande impuissance. Mais, quelqu'un qui ne fait rien ne peut pas se tromper, ne rien faire n'apporte aucun changement et je pense qu'il faut commencer par s'informer. Être ici aujourd'hui, participer, c'est déjà quelque chose. Après cela, il faut en parler autour de soi et réaliser que nous sommes privilégiés comparativement à beaucoup d'autre monde. Nous devons reconnaître que nous sommes des personnes privilégiées et après cela, à chaque fois qu'on pose un geste, c'est un acte qui est politique, qui est engagé et militant.

Chaque Canadien produit 150 fois plus de gaz carbonique qu'une personne vivant au Honduras. Les sables bitumineux, les pipelines, tout ça accentue la pression sur les populations vulnérables au Sud parce que si c'est nous qui polluons, les grosses conséquences, ce n'est pas nous qui les vivons. Quand on dit que la planète se réchauffe, les gens sont presque contents au Québec. Ils se disent qu'il va faire moins froid et quand il y a des inondations, le gouvernement nous vient en aide en ouvrant des refuges et en compensant économiquement les dommages que nous subissons. Être conscients de ces choses, cela peut nous aider à prendre des décisions plus réfléchies et à réduire notre consommation. S'il y a un si gros déséquilibre entre le Nord et le Sud, ce n'est pas parce que nous aimons cela, aller tuer du monde, c'est juste parce que nous voulons leurs ressources. C'est une question de style de vie. Il faut remettre en question la mode qui nous impose de changer nos vêtements à chaque changement de saison.

Quand je vais dans des écoles secondaires et que j'entends des enfants de quatorze ans dire qu'il faut faire rouler l'économie, qu'est-ce que cela veut dire ? Il faut déconstruire ces mythes-là, celui de la croissance absolue, et exiger de nos politiciens qu'ils nous parlent d'autre chose que de la croissance, mais qu'on puisse parler de décroissance, de qualité de vie, de dignité humaine. Je pense que nous sommes assez intelligents pour comprendre que la croissance indéfinie est une bulle qui n'existe pas. C'est impossible. Je pense qu'il y a assez de monde qui ont dévoilé ce mythe.

Il faut commencer à vivre la décroissance, à ralentir chacune de nos actions. Qu'il s'agisse de diminuer la frénésie d'être présents à toutes les activités possibles et imaginables, de pratiquer huit sports, etc. Le rêve, c'est que tout le monde accède à tout cela au lieu de se dire que ce serait mieux que tout le monde ait accès à un parc proche de chez-lui, que tout le monde puisse marcher dans la rue sans avoir peur de se faire écraser ou assassiner dépendamment du pays où l'on vit. La décroissance doit se vivre dans chaque lieu, dans chaque action, dans chacun des choix que nous faisons. Simone de Beauvoir disait que : « Le privé est public. » Je pense que cela ne s'applique pas juste au féminisme, cela s'applique aussi à toute la globalisation, à tout ce qui est

politique. Si nos médias ne le font pas, nous pouvons au moins le faire avec nos enfants et avec les gens autour de nous. Tu as parlé d'éducation populaire, l'Église catholique parle de subsidiarité, chacun d'entre nous a une expérience et une compréhension du monde qu'il faut partager autour de nous. Ce ne sont pas les grands médias qui le font parce qu'ils sont contrôlés, tout comme l'est notre système d'éducation, par des intérêts économiques qui visent la croissance absolue. Si nous, à petite échelle, à chacun des pas que nous faisons, on se rappelle constamment de l'importance que nous avons de ralentir, je pense que cela commence par là et que nous sommes capables de le faire ensemble.

Les leaders sociaux assassinés en Colombie, par Mario Gil Guzman

Aujourd'hui, la migration est un sujet qui concerne tous les peuples d'Amérique latine, d'Asie et d'Afrique, à cause des effets du néolibéralisme. Le sujet que je vais aborder est la Colombie et la condition des droits humains. Malgré le fait qu'il y ait eu certaines avancées dans les domaines de la santé, de l'éducation et de la démocratie, en même temps, la Colombie a suivi l'exemple chilien des politiques néolibérales. Ces politiques font reculer les droits politiques et sociaux qui avancent sur le papier, mais régressent dans les faits.

Pendant les années 1980, un premier accord de paix a été signé avec les FARC, d'autres mouvements de guérilla et l'État qui va générer la possibilité de créer un parti politique : l'Union patriotique. Ce parti a été créé en 1985 et c'est la seule chose qui est restée de l'accord de paix parce que le président suivant ne l'a pas respecté. L'Union patriotique est demeurée et ils se sont alliés avec plein de mouvements sociaux progressistes de gauche, dont le Parti communiste, et se sont dissociés de la guérilla.

À la fin des années 1980, le gouvernement a formé des groupes paramilitaires armés et financés par les grands propriétaires terriens, par des haut-gradés de l'armée aussi, et les intérêts de l'État voulant en finir avec la gauche. Alors ces groupes paramilitaires commencèrent à s'attaquer à tout ce qui s'apparentait à la gauche dans le pays.

En 1991, un nouvel accord de paix est signé, cette fois avec le Mouvement du 19 avril, M19. Cet accord va marquer les débuts d'un grand élan d'assassinats sélectifs qui signifiera l'extermination des cadres de l'Union patriotique, près de 3 000 morts reconnus, mais certains affirment qu'ils seraient davantage, 4 000 à 5 000 morts. En 1992, il y avait trois candidats aux élections présidentielles ayant de nombreuses chances de l'emporter. Mais, à cette époque, il y avait deux à trois assassinats de dirigeants politiques à chaque jour à la grandeur du pays. Ces meurtres étaient liés à la

dispute pour le pouvoir dans les régions pour les différentes entités publiques de l'État. En 1991, la constituante est instaurée et elle va générer une nouvelle période démocratique en Amérique latine. La constitution adoptée est la plus importante et la plus moderne, la plus démocratique de la région, elle va inspirer toutes les autres constitutions au Venezuela, en Équateur, en Bolivie. Mais tout ces droits ont été bafoués un à un. Ce contexte conduit à la négociation d'un autre accord de paix en 1997 entre les FARC et l'État. Cette fois encore, il s'agissait d'une arnaque autant pour ce groupe que pour l'État. Les FARC croyaient qu'ils allaient renforcer leur pouvoir tandis que le gouvernement a conclu avec les États-Unis le Plan Colombie, un plan qui devait supposément combattre le narcotrafic, alors qu'il s'agissait dans les faits d'un plan pour attaquer les mouvements populaires et s'emparer des terres des paysans.

Pendant les années 1980, on disait que la guérilla était comme le poisson dans l'eau parce que le combattant vivait parmi le peuple sans que cela ne paraisse. Le plan des Américains consistait à enlever l'eau aux poissons et ils se sont attaqués aux populations qui supportaient les guérillas. Peu-à-peu, les populations ont subi des massacres incroyables, des centaines de personnes à chaque fois, dans des régions où il y avait la présence de la guérilla. C'était des populations démunies qui n'avait rien à voir avec le conflit. Petit à petit, les gens ont adopté le discours dominant à l'encontre de la guérilla, comme si c'était à cause d'eux qu'ils étaient massacrés. Ce discours identifiait le narcotrafic avec la guérilla en oubliant tous les autres problèmes : le manque de terre, les possibilités de vendre leurs produits, la présence des multinationales, la pollution industrielle, l'abandon de l'État, etc. Cet accord de paix n'a pas abouti. Cette période est suivie par le triste règne d'Alvaro Uribe, président de la Colombie de 2002 à 2010. Ce dictateur a semé la mort et la terreur partout. La première opération de répression qu'il réalise a lieu dans un quartier populaire de Medellin, l'une des plus grandes villes du pays.

Cette action a lieu pour combattre une milice de gauche, en alliance avec les paramilitaires et toutes les forces armées colombiennes. Ils vont assassiner tous ceux qui se trouvent sur leur chemin. Il y a plein de morts et pendant des années, cela a été caché aux yeux de l'opinion publique nationale et internationale. Ce n'est que maintenant que la vérité est en train de sortir et permet de voir toute l'obscurité de ce gouvernement. Mais après Uribe, les négociations de paix ont repris avec le président José Manuel Santos qui est parvenu à signer avec les FARC en 2016.

Les FARC existent depuis 1963, c'est la plus ancienne guérilla d'Amérique latine et aujourd'hui, ils ont déposé les armes. Cet accord permettait de revenir à la vie civile à l'aide de mesures spécifiques comme la justice, l'entrepreneuriat, des bourses d'études, des terres à cultiver, une pension pour les anciens guérilleros, des éléments comme

ceux-ci. Cependant, ce qui va à l'encontre de cela, c'est l'extrême-droite qui est revenue au pouvoir avec l'actuel président Ivan Duque, le dauphin d'Uribe. Actuellement, la Colombie se retrouve encore une fois dans une crise majeure. Depuis la signature des accords de paix en novembre 2016, 458 leaders sociaux ont été assassinés (24 mars 2019). Cela représente environ deux leaders sociaux abattus tous les trois jours. Qui sont ces gens ? Ce sont des paysans, des leaders communautaires qui vivent dans des régions où le pouvoir se sent menacé de perdre le contrôle sur les populations. Il y a des endroits où ce sont des communautés organisées, petites ou grandes. Il y a des assassinats à tous les jours. Il y a trois jours, il y a eu un massacre de huit autochtones en revendication pour leur territoire. Ils ont bloqué la route panaméricaine qui conduit à l'Équateur.

Qui sont les responsables de ces assassinats ? Les responsables se présentent sous le nom des Aigles noirs, mais des analystes ont démontré que ce groupe n'existe pas. Pendant les années 2010 et avant, les paramilitaires ont signé un accord de paix avec le gouvernement, mais leur groupe s'est transformé d'une organisation paramilitaire au niveau national à une sorte de structure de mise en marché du crime. Aujourd'hui, tu arrives dans un bureau et tu achètes la mort, le massacre, l'assassinat, une séquestration, ou le déplacement forcé d'une population. C'est comme cela que ça se passe. C'est un pouvoir qui contrôle une grande partie du pays, autant le domaine urbain que rural. (La Colombie compte 7,7 millions de déplacés internes)

Il y a aussi le cartel de Sinaloa, qui vient du Mexique, pour le commerce de la cocaïne et d'autres groupes de narcotrafiquants. Il y a d'autres groupes qui sont en train de confronter le pouvoir parce que l'État n'a pas fait son travail. La seule chose que fait maintenant l'État après les accords de paix, c'est d'assurer les investissements étrangers.

Après l'accord de libre-échange avec le Canada, signé en 2011, les compagnies minières canadiennes sont protégées. C'est pour cela que le gouvernement canadien est allié au gouvernement colombien dans ses ambitions impériales, parce que la Colombie protège les investissements étrangers.

Parmi les victimes, on retrouve 16 afro-descendants, 30 leaders paysans environnementalistes, 90 leaders sociaux et défenseurs des droits humains, 4 leaders étudiants, 34 leaders autochtones, des membres de la communauté LGBT et des communicateurs, etc. La Colombie est le pays avec le plus grand nombre d'activistes assassinés en Amérique latine depuis la mort de Berta Cáceres, il y a trois ans. Le Mexique et la Colombie sont les pays les plus atteints, la Colombie occupant le premier rang. C'est aussi le troisième pays avec le plus grand taux d'impunité dans le monde

après le Mexique et les Philippines. Des 458 assassinats de leaders sociaux, seulement 30 ont été éclaircis. Pour les autres, les autorités disent qu'ils sont toujours sous enquête, mais rien ne se fait. Les zones de conflits les plus importantes se trouvent là où il y a de l'or, du coltan, de l'eau pour les barrages, et sur les frontières où passent les narcotrafiquants. La grande violence est présente où il y a des communautés organisées qui revendiquent leurs droits territoriaux.

Le principal problème environnemental en Colombie, c'est la pollution de l'eau à cause de la présence des exploitations minières légales et illégales. C'est comme cela que fonctionne l'économie. L'extraction illégale utilise beaucoup de mercure et plein d'éléments chimiques pour purifier le métal qui s'en vont directement à la rivière. Personne ne contrôle cette pollution. Ces mines sont protégées par des milices privées que l'État ne combat pas. Ce sont les Autochtones dans leurs territoires qui combattent les mines illégales.

Avec les accords de paix, un Tribunal pour la justice et la paix a été mis en place. Il cherche à savoir la vérité, mais l'extrême-droite colombienne est en train d'attaquer ce tribunal. C'est une façon de nier l'existence d'une vérité par rapport à ces crimes contre l'humanité, contre les paysans. Hydro Ituango est l'exemple le plus parlant de ce qui se passe en Colombie. Cette année seulement, à cause de Hydro Ituango, sept leaders ont été assassinés dans une seule région. Ces leaders demandent une restitution pour les gens et que l'État assume ses responsabilités pour que le barrage soit sécuritaire. L'entreprise a complètement asséchée la rivière en aval, alors l'économie des paysans est complètement détruite. Ce sont des éléments concrets qui démontrent les véritables intentions qui se cachent derrière des projets environnementaux.

Qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ? Le mensonge est devenu la nouvelle religion. Au Brésil, les gens ont élu Bolsonaro. Les gens qui menaient sa campagne ont écrit des mensonges par milliers et la majorité a cru ces mensonges. En Colombie, ça a été la même chose. Ils construisent et diffusent des mensonges à tel point que les gens y croient et qu'ils sont incapables de voir leur propre réalité, de sentir ce qui se passe dans leur quotidien, de sentir l'autre, de voir ce qui est en train d'arriver tout près d'eux. Aujourd'hui la religion, ce sont les médias de communication. Nous ne sommes pas capables de partager ce que nous comprenons.

Nous sommes incapables de partager une spiritualité qui puisse nous aider comme l'invitation que nous faisait Romero à vivre la spiritualité. Alors la religion nous disait que nous devons continuer à travailler et qu'après notre mort nous irions au Paradis. C'est pareil aujourd'hui avec les médias qui nous disent qu'on va arriver un jour à la démocratie parce que la démocratie qui existe en ce moment, ce n'est pas cela, mais

nous allons y arriver un jour. Pour faire cela, il faut couper les services, il faut couper le bien-être social, il faut couper la possibilité que viennent des immigrantEs, ou qu'il y ait un mieux-être en Amérique latine.

Ils nous disent qu'il faut détruire tout l'environnement pour que les gens vivent. Mais qu'est-ce qu'on est en train de faire ? L'eau est en train de s'épuiser et on refuse de le voir. Lorsqu'on boit un verre d'eau, on ne réalise pas à quel point c'est un geste spirituel de communion avec la Terre-Mère. Nous assistons aux derniers instants de la vie sur Terre, parce que le mensonge ne nous permet pas de voir et de remercier à tous les jours pour les relations que nous avons et les possibilités que la vie nous offre de construire avec les autres cet amour universel. Je dirais que Mgr Romero et la théologie de la libération doivent être revendiqués dans le sens d'essayer de nous rendre chaque fois plus conscients à quel point nous sommes tous et toutes reliés sur une seule et unique planète. Nous sommes dépendants et interdépendants avec la nature, la Terre et les êtres humains.

Globalisation transnationale versus mondialisation solidaire par Victor Hugo Ramos

Pour comprendre ces faits rapportés par Élisabeth et Mario, et pour placer la solidarité dans ces enjeux stratégiques, pour faire en sorte que nos actions solidaires atteignent leurs objectifs et que ce soit une solidarité réciproque, parce que les défis que nous avons présentement ne seront pas résolus seulement par des actions isolées, mais par des actions concertées qui visent à bâtir un autre monde sur la base de la justice et de l'inclusion. Nous savons tous que la globalisation néolibérale pose un énorme défi.

Cette globalisation met en péril non seulement nos économies, mais nos cultures, nos identités, nos organisations sociales et politiques. Elle diminue et détériore les libertés démocratiques à l'intérieur de chaque pays, place les mouvements sociaux dans des situations difficiles pour manifester et criminalise les manifestations sociales qui appartiennent à nos droits fondamentaux. Il se produit une détérioration dans le sens d'une plus grande dépendance à cause de l'influence des grandes puissances. Les transnationales sont en train de se substituer aux pouvoirs des États démocratiques en influençant leurs politiques. Si ce n'est pas le cas, comment cela se fait-il qu'après 40 ans de néolibéralisme, 1% des habitants de cette planète possèdent davantage que tout le reste de l'humanité? Ce n'est pas parce que les dirigeants du monde favorisent les citoyens et les citoyennes, mais bien parce qu'ils favorisent les transnationales.

Indépendance et démocratie sont centrales, sinon c'est la domination des puissances économiques et des pays les plus riches qui font pression sur les pays subalternes pour qu'ils servent leurs intérêts. On sait tous qu'à ce moment, ce qu'on appelle le néolibéralisme n'est qu'une des formes d'expression d'un capitalisme très développé qui a la primauté partout. Il cherche à enfermer, à affaiblir, voire à détruire, toute velléité d'autodétermination nationale et de souveraineté du peuple, les assises de la démocratie! Cette domination externe a besoin d'un système d'oppression interne dans chaque pays pour se maintenir, c'est aussi ce qui se passe dans tous les pays d'Amérique latine, y compris ceux qu'on dit démocratiques. Voyez ce qui se passe en France avec les Gilets jaunes, et ailleurs où il y a une répression féroce pour faire taire leurs revendications. De plus en plus, c'est l'État contre le peuple, contre ses propres citoyens. Ces forces de domination sont nécessaires en raison de l'oppression extérieure aux nations qui forment un ensemble systémique. C'est ce qui se produit au niveau général.

Le capitalisme est apparu en même temps que la conquête de l'Amérique, entre le XV^e siècle et le XIX^e siècle. À cette époque, pour dominer les autres, qu'est-ce qu'on faisait ? On a instauré le colonialisme. Qu'est-ce qui caractérise ce système ? C'est qu'il a besoin d'une présence politique visible dans ses colonies. C'est ce que nous avons vécu en Amérique latine avec la domination espagnole jusqu'à ce que nous fassions notre indépendance.

La même chose est arrivée en Afrique, en Asie, etc. Aujourd'hui, avec ces capitalistes et cette globalisation néolibérale, qu'est-ce qui se produit ? Ils n'ont plus besoin de mettre leurs propres laquais dans les pays. Les oligarchies internes leur suffisent comme complices, ils font le travail que faisaient avant les colonisateurs. Cela change quelque chose parce qu'ils sont beaucoup moins visibles. C'est une sorte de sous-traitance de la spoliation et de la domination. C'est très à la mode la sous-traitance. Je vais vous lire un extrait qui explique le fonctionnement du libre-marché, la fameuse « main invisible » décrite par Adam Smith, un mythe qui fonctionne en symbiose avec « un poing », la force organisée des armes.

Cet extrait provient d'un éditorial du New York Times du 28 mars 1999 signé par Thomas Friedman : "Pour que la globalisation marche, l'Amérique ne doit pas craindre d'agir comme la superpuissance omnipotente qu'elle est. La main invisible du marché ne fonctionnera jamais sans un poing caché. McDonald's ne peut être prospère sans McDonnell Douglas, le constructeur de l'avion F-15. Et le poing caché qui garantit un monde sûr pour les technologies de la Silicon Valley, ce poing s'appelle : l'armée des États-Unis, l'Air Force, la Navy et les Marines."

Cela donne une idée comment le marché et l'armée vont de pair. Le commerce et les forces armées fonctionnent ensemble. Ce sont les deux visages d'une même chose qui s'appelle la domination du monde. Comme nous sommes en Amérique, quel est l'enjeu américain ? Qu'est-ce qu'il y a de particulier pour l'Amérique ? Vous connaissez la fameuse doctrine Monroe, du président James Monroe. Qu'est-ce qu'il a dit ? Le 2 décembre 1823, il a dit : « L'Amérique pour les Américains ». Pourquoi il a dit ça ? Parce que les États-Unis étaient la puissance montante comme premier pays indépendant des Amériques et il y avait le danger de la Sainte Alliance qui poursuivait la restauration des monarchies européennes et la reconstitution de leurs empires respectifs. Ces monarchies ont réussi à s'imposer en Europe pendant un temps. La Sainte Alliance comprenait l'Empire russe, l'Empire austro-hongrois, et les royaumes prussiens auxquels se sont ajoutés de 1815 à 1825, l'Angleterre et la France.

Imaginez, ces puissances avaient comme objectif de restaurer les monarchies, non seulement en Europe, mais aussi en Amérique. Bien sûr que le président Monroe n'était pas en faveur de cela. C'est à ces monarchies qu'il s'adressait pour défendre sa propre indépendance et ses propres projets impériaux en disant que l'Amérique était réservée aux Américains. On y reconnaît la présence de cette ambition impériale pour dominer les autres nations du continent. Face à cela, il y a le bolivarisme de Simon Bolivar: « Nous savons que l'indépendance, nous devons la faire ensemble en Amérique. » C'était la seule façon de parvenir à se débarrasser d'un empire aussi puissant que l'Empire espagnol.

Dans le contexte actuel, on parle tout le temps de la globalisation néolibérale transnationale, mais on parle aussi d'un « autre monde possible », et celui-ci est la mondialisation inclusive. C'est la mondialisation qui inclut tous les citoyens et toutes les sociétés et qui en même temps, se veut une mondialisation en harmonie avec la nature parce que nous commençons à comprendre que nous ne pouvons pas nous détacher d'elle et encore moins la détruire. C'est une vision totalement différente de la globalisation néolibérale. C'est le contexte général pour comprendre.

Pourquoi est-ce que je parle de cela ? Parce que le monroïsme et le destin manifeste des États-Unis qui étaient pensés pour les Amériques sont devenus globaux. Ces deux idéologies convergentes sont incarnées dans ce qui est devenu un « Titanic global ». Je l'appelle ainsi parce que c'est un système qui est en train de couler et si nous ne l'abandonnons pas, nous risquons de périr avec.

Ce système n'a aucun avenir devant lui. Aujourd'hui, nous avons des spécialistes qui ont créé une nouvelle discipline nommée « collapsologie », pour le collapse du système actuel, même du collapse de la vie, de la nature. Ce qu'ils disent : « Il n'y a rien à faire. Nous avons déjà les pieds dans une catastrophe qui est en train de se dérouler. Ce qu'il faut faire, c'est apprendre à vivre dans ce chaos. » Pour eux, il n'y a plus d'espoir. De l'autre côté, nous avons la mondialisation inclusive. Cette contradiction est globale. Mais ce qui est mis de l'avant, c'est le monroïsme global, le monde n'est plus pour les Américains, mais pour les élites des transnationales. En effet, pensez-vous que ce sont les Américains ou les Français ou bien les pays européens qui bénéficient de ça? Non! Ce sont les élites. Alors, dans cette situation, il faut réaliser que nos actions solidaires doivent être renforcées, repositionnées sur le paradigme de la solidarité, pour être efficaces. Nous devons continuer à innover et à travailler dans des projets de solidarité locale et globale avec la participation la plus large et structurée possible des citoyennes et des citoyens qui donnent des possibilités réelles de pouvoir marquer des points.

Selon le sociologue Jacques Gélinas, ce qui prédomine aujourd'hui, c'est la globalisation néolibérale. C'est l'imposition globale d'un modèle unique et à sens unique qui détruit la nature, les liens sociaux, et qui finit par nous détruire matériellement et subjectivement. Par contre, le mot mondialisation fait référence à tous les mondes, à toutes les personnes, à toutes les sociétés qui commencent par des projets à petite échelle ou locaux et qui se développent à différents niveaux de mieux en mieux organisés.

Il est impossible de faire face à un système articulé juste à partir des petites actions, mais c'est la base et le point de départ de plus grandes actions. C'est fondamental, il faut démarrer au niveau local. Pourquoi nous sommes ici ? Parce que nous croyons que nous pouvons faire quelque chose de différent de ce que les médias nous disent, de ce que l'idéologie qu'on nous impose nous dicte de faire : une croissance infinie, le profit, faire de l'argent, et qu'avec cela nous allons être plus heureux. En vérité, nous savons très bien que les pays où l'on consomme le plus de drogues, ce sont les pays développés. Pourquoi les gens ne sont pas heureux ? Nous sommes ici pour dire que nous sommes en action vers des changements importants en nous et dans notre milieu de vie en solidarité dans des actions mondiales.

Un autre monde possible est actuellement en construction à différents niveaux. Au niveau économique, il faut le faire. Aussi longtemps que nous laisserons l'économie entre les mains des transnationales, nous serons à leur merci. De là l'importance de l'achat local. Cela semble futile, mais c'est fondamental. L'achat local renforce le tissu social et économique du coin. Du même coup, les transnationales n'ont pas de contrôle

sur cela. Pour terminer par une anecdote, j'ai travaillé avec des paysans au Paraguay et au Chili. Qu'est-ce qu'ils faisaient ? Ils constituaient des réseaux locaux pour éviter les intermédiaires. Ils construisaient également leur propre réseau d'enseignement, ils écrivaient leurs propres textes à partir de leur regard sur la réalité qui était la leur.

Petit à petit, ils bâtissaient leur propre monde à l'intérieur de ce microcosme. Malheureusement, la plupart de ces sociétés ont été détruites par les dictatures. On commence à le refaire, mais à différents niveaux. Cette construction d'un autre monde possible commence par le plus petit dénominateur jusqu'à l'échelle mondiale.

Mgr Oscar Romero, Journée internationale pour le droit à la vérité, par Yves Carrier

J'ai passé plusieurs années de ma vie adulte à traduire, à classer, à analyser et à interpréter la pensée de Mgr Oscar Romero et à étudier les grands auteurs de la théologie de la libération. Par rapport à ce qui se passe au Venezuela, cela m'a consterné de constater toute la désinformation à laquelle nous sommes soumis et la non information en ce qui concerne le Honduras, du coup d'État de 2009, à la fraude électorale lors des élections de l'an dernier où le gouvernement a débranché l'ordinateur central pendant 24 heures, parce que les résultats ne le favorisaient pas. Heureusement pour eux, l'ordinateur avait changé d'avis lorsqu'il a été rebranché. Ensuite le gouvernement du Canada a reconnu ce gouvernement usurpateur et on voit la population obligée de partir parce que la mafia dirige ce pays.

Au Honduras, la mafia, le gouvernement, la police, l'armée, le système judiciaire et les pays occidentaux, dansent tous ensemble une joyeuse farandole. Pendant ce temps, les médias internationaux répètent ces mensonges et il n'y a plus d'analyse qui se fait à partir du terrain. Nous voyons nos journalistes, lorsqu'il y en a, parce qu'ils ont tellement coupé à Radio-Canada qu'il n'y a plus de correspondants à l'étranger pour nous informer. Ils débarquent à Rio de Janeiro avant le second tour du scrutin présidentiel et notre grand journaliste Jean-Michel Leprince, comme pas hasard, est chez le meilleur ami du candidat de l'extrême-droite, l'un des hommes les plus riches du Brésil, qui nous explique que Bolsonaro est un sacré bon gars.

Il m'arrive aussi de lire des articles publiés dans des journaux étrangers : El Pais, Le Monde, El Mercurio, O Globo ou The Guardian, tous ces journaux sont unanimes et disent la même chose, comme dans une grande boîte à écho que Radio-Canada et nos médias ne font que reproduire, c'est le même discours. Mais en consultant des sources alternatives d'information sur Youtube, on s'aperçoit qu'il y a des lignes éditoriales qui

ont été données alors que la précarité d'emploi et le niveau d'endettement universitaire forcent les journalistes à la plus grande docilité. Cela contraint énormément la liberté de presse et les journalistes qui ont la chance d'occuper un emploi sont prêts à écrire ce que leurs patrons leur demandent.

Quelqu'un rapportait qu'au New York Times, à chaque fois que le nom du président Maduro était mentionné dans un article, il fallait écrire dictateur avant son nom et si un journaliste ne le faisait pas systématiquement, cela lui était reproché en réunion de production. Cela nous est rapporté ensuite, sans esprit critique, par les médias québécois. Plus récemment, à Radio-Canada, c'était Fidel Castro le dictateur. Je n'adhère pas à cette réduction de ce grand personnage de l'histoire qui a dû agir dans des conditions pour le moins adverses.

Pour revenir au Salvador, je cherchais un angle d'approche pour faire ma présentation sur la pensée de Mgr Romero. Présentement, partout dans le monde, ce qui est à la mode en politique, c'est la trame narrative, la présentation des faits et l'interprétation des événements selon certains angles d'intérêts. Au fond, c'est toute la question de l'hégémonie, qui va gagner la bataille de l'opinion publique dans chaque pays avec les grands médias de masse ? C'est tout à fait comme Georges Orwell le décrivait, une pensée unique nous est imposée, comme quoi il faut bombarder l'Irak, il faut bombarder la Libye, il faut envahir la Syrie ou l'Afghanistan, et pourquoi pas une guerre avec l'Iran ou le Venezuela ? Tout cela, pour aller les évangéliser avec la sainte parole de la démocratie et des droits humains.

Là, je me suis demandé : Qu'est-ce que Romero a à dire dans tout cela ? Mgr Romero est toujours d'actualité parce qu'au fond il s'est battu contre un régime fasciste. Il a pris la parole pour défendre la dignité humaine, les droits humains, la justice sociale, la liberté d'expression, etc. Cela adonne que le fascisme revient à la mode présentement, alors Mgr Romero est d'autant plus d'actualité. Qui plus est, sa parole transcende les frontières de son pays pour s'adresser au monde entier. Sa parole est pertinente partout, parce que les idéologies fascistes pullulent. Il y en aurait même aux États-Unis à ce qu'il paraît. Dans l'histoire de Mgr Romero, je suis parvenu à identifier quatre trames narratives. Nous pourrions en repérer davantage, mais j'ai choisi de privilégier celles-ci, parce qu'elles servent bien mon propos.

Première trame narrative : J'ai ici avec moi la Bible latino-américaine qui est un livre tout à fait subversif. Au Salvador, à l'époque de Mgr Romero, les gens se faisaient tuer par les forces de l'ordre s'ils étaient capturés en possession de ce livre. Pourquoi ? À cause de Rutilio Grande, jésuite et premier prêtre martyr du Salvador. C'est lui qui a initié les premières communautés ecclésiales de base en 1972-1973 dans la région

d'Aguilares. Les paysans salvadoriens, comme la plupart des latino-américains, étaient croyants. On leur avait inculqué une foi qui leur disait que leur récompense après une vie de misère, endurée docilement, serait d'avoir la vie éternelle. Cette foi fataliste leur disait que s'ils étaient pauvres, c'était la volonté divine et qu'il n'y avait rien à faire. Avec le Concile Vatican II et Medellín, les communautés ecclésiales de base vont être mises de l'avant.

La pédagogie portée par cette ecclésiologie, c'est que les gens du peuple vont s'approprier la Parole de Dieu pour apprendre à interpréter leur réalité et la volonté divine sur leur vie. Ces échanges les amènent progressivement à prendre conscience de la nature même de l'histoire et ce qui y est en jeu. Ce qui s'y trouve, c'est un projet de société pour une nation, mais ce projet de justice et de fraternité est adressé à toutes les nations à partir du moment où les gens se réunissent en petit groupes, qu'ils interprètent leur réalité en cherchant à trouver des réponses communes à leurs problèmes. Évidemment, étant en quête d'espoir, ils choisissent les passages les plus parlants, ceux qui traitent de situations de libération et d'oppression. Ils y découvrent la présence et l'agir d'un Dieu de justice qui a un parti-pris pour les opprimés. Ce n'est pas le dieu des pharaons ou des empereurs romains, ce n'est pas le dieu des rois ou des multinationales, ni celui de George Bush.

En réalisant cela, les gens découvrent l'espoir, leur dignité humaine, « ce ne sont pas des misérables comme on leur avait toujours dit », et qu'ils et elles sont des fils et des filles de Dieu. Ce n'est pas rien! En plus, en même temps qu'ils apprennent à lire selon la méthode de Paulo Freire, ils commencent à parler, parce que ces gens subissaient leur sort en silence, et à s'écouter les uns les autres. Grâce aux idées exprimées et partagées ensemble, ils découvrent leur intelligence collective.

C'est très valorisant, alors ils commencent à s'organiser et à prendre conscience de leurs droits. Ensuite, ils vont créer des coopératives agricoles, des associations paysannes, des syndicats, etc. Souvent, ces gens étaient analphabètes deux ans avant de devenir représentants syndicaux. Donc, on assiste à l'émergence d'une grande quantité de leaders issus de la base. Cela représente la première trame narrative et c'est Rutilio Grande qui en est le précurseur. Cela devient rapidement un immense phénomène social au Salvador.

La seconde trame narrative, c'est la réponse que l'armée et l'oligarchie vont donner à ce phénomène social d'organisation des masses populaires. C'est une réponse sanglante qui sème la terreur, celle des escadrons de la mort et des massacres perpétrés au nom du combat au communisme, avec le soutien logistique, idéologique et financier de Washington. On va attaquer les communautés ecclésiales de base et on va assassiner

Rutilio Grande et tous les prêtres qui diffusent cette forme de conscientisation fondée sur la foi en l'Évangile de la libération.

D'ailleurs, la répression va particulièrement cibler les membres de ces communautés, de même que les leaders syndicaux, paysans ou étudiants. Donc, l'horreur, les meurtres, les assassinats, le sang, deviennent un vecteur de communication pour l'oligarchie parce qu'il y a un message implicite qui est envoyé là-dedans. C'est un message de terreur : « Fermez-là et écrasez-vous, on ne veut pas que vous sortiez de votre torpeur. Restez où vous êtes ! » Seulement le peuple n'en peut plus de voir ses enfants mourir de faim et de maladies bénignes. Ils se disent, tant qu'à vivre comme des bêtes, aussi bien mourir debout. Les méthodes des escadrons de la mort qui menaient une guerre psychologique contre le peuple, consistaient à démembrer les cadavres et à les abandonner au bord des chemins dans des fossés, aux vues et au su de tous. Les gens n'avaient même pas le droit de les enterrer.

La troisième trame narrative, ce sont les médias. Je viens de réaliser qu'à cette époque, 35% des gens sont analphabètes, donc ils n'achètent pas les journaux qui de fait, s'adressent à la classe moyenne et à la bourgeoisie. Il faut dire également que si par inadvertance, un journaliste se risquait à dire la vérité, il lui arrivait un gros malheur. Lorsque les militaires assassinaient des militants ou des grévistes, ils manipulaient la vérité en mettant des armes dans les mains des victimes et ils publiaient ensuite ces photos dans les journaux ou bien au journal télévisé. La version officielle des événements tragiques provoqués par les militaires arrangeait toujours la vérité en leur faveur. Dans cette désinformation systématique, toutes les victimes étaient présentées comme de dangereux terroristes abattus par de vaillants soldats. L'accusation de communiste était aussi un moyen facile de se débarrasser de quiconque devenait gênant.

Donc, la troisième trame est celle des médias d'information qui mettent en scène les événements en faveur du gouvernement soit parce qu'ils sont contraints de le faire, soit parce qu'ils ont peur de dire la vérité, ou bien parce qu'ils collaborent avec le régime en place. Si jamais, la version officielle est contredite, les journalistes sont assassinés ou une bombe est déposée devant les bureaux du journal fautif en guise d'avertissement. Pour ce qui est de la télévision, le peuple n'ayant pas l'électricité n'y a pas accès dans son immense majorité.

La troisième trame narrative est l'interprétation de l'horreur qui se produit suite à l'organisation des classes populaires. Ce qui me dérange particulièrement avec cette trame narrative, c'est qu'elle est amplifiée par les grands médias internationaux qui semblent aujourd'hui dépourvus de tout sens critique. Déjà à l'époque, quand Mgr

Romero a été assassiné, ces grands médias internationaux vont colporter la version américaine selon laquelle le défenseur du peuple a été victime d'un règlement de compte au sein de la gauche.

Quand les six professeurs jésuites de l'UCA, l'Université centroaméricaine, ont été assassinés, on nous a dit qu'il s'agissait sûrement du FMLN, alors que l'enquête internationale a démontré une action du bataillon Atlacalt de l'armée salvadorienne, formé à l'École des Amériques par l'armée américaine. Ces soldats revenaient d'un stage aux États-Unis où ils avaient perfectionné leurs techniques d'interrogatoire (sic).

Avec la récente crise au Venezuela, le Département d'État américain a exhumé quelqu'un qu'on croyait mort et enterré. Elliot Abraham vient d'être nommé par le président Trump, principal conseiller à la re-démocratisation du Venezuela. Le problème, c'est que ce monsieur, pendant les guerres des années 1980, occupait le poste de responsable pour le Département d'État des droits humains en Amérique centrale, sauf qu'en même temps, il coordonnait les escadrons de la mort au Salvador et au Guatemala, et il finançait la Contra pour renverser le processus révolutionnaire du peuple du Nicaragua. Lors d'une entrevue télévisée au cours des années 1980, alors qu'un journaliste l'accusait d'être un authentique criminel de guerre, il affirmait que le massacre d'El Mozote, où près de 1 000 personnes, vieillards, femmes et enfants, furent massacrés, avait été nécessaire au maintien de la démocratie au Salvador. Fondamentalement, je pense que les autorités américaines ont fait preuve de racisme en Amérique centrale, puisqu'il ne s'agissait pour elles que de « peaux rouges » dont la vie ne compte pas vraiment à leurs yeux. La bonne nouvelle, c'est que la nomination d'Elliot Abraham est parvenue à rassembler plusieurs secteurs de militants pacifistes aux États-Unis, des militants d'expérience qui se sont opposés aux interventions américaines en Amérique centrale au cours des années 1970 et 1980.

La quatrième trame narrative, c'est la pensée de Mgr Oscar Romero. D'abord, c'est un homme à l'écoute des souffrances de son peuple et des outrages qu'il subit. Il accueille les réfugiés à l'archidiocèse, il ouvre un bureau d'assistance juridique où les gens peuvent venir inscrire leurs doléances concernant l'assassinat de leurs proches. (Quand c'est la police qui tue votre mari, ce n'est pas évident d'aller porter plainte à la police). Mgr Romero recueille cette souffrance et la parole vivante de la foi des communautés ecclésiales de base, il leur dit de ne pas abandonner et de ne pas cesser de se réunir, de s'organiser et de réclamer leurs droits.

De même, il interpelle les riches et les puissants afin qu'ils cessent la répression et qu'ils se mettent eux aussi à l'écoute de leur peuple, pour qu'ils partagent un peu de leur richesse avant que la situation ne dégénère en un conflit irrémédiable. Mgr Romero est

capable d'insuffler du courage à son peuple en leur disant que Dieu est avec eux, que le Christ, la Vierge et l'Esprit Saint, sont avec eux et que les puissants courent à leur perte parce qu'ils poursuivent un projet de mort.

Quand Victor parlait de la catastrophe tout à l'heure, cela me faisait penser que les puissants de ce monde ont séquestré l'histoire à leurs fins et qu'il n'y a pas d'alternatives en dehors de ce qu'ils ont planifiés. Ils ont décidé que le capitalisme était la fin de l'histoire et qu'ils allaient se battre jusqu'à la dernière cent pour extraire le dernier litre de pétrole disponible. Dans le fond, ce que l'archéologie adore ce sont les pyramides, les temples et les grands édifices qui magnifient la gloire des civilisations disparues. Mais s'agit-il là de projets de libération ? Ne s'agit-il pas plutôt de vestiges de régimes oppressifs construits sur l'exploitation du genre humain. Les communautés humaines, ce sont des gens qui s'organisent à la base entre eux pour construire des sociétés égalitaires en toute justice et en toute réciprocité, de la façon la plus humaine qui soit. Dans l'histoire, les puissants s'accaparent toujours les ressources du peuple et la liberté des individus pour les forcer à travailler à l'intérieur d'une logique qui sert leurs intérêts.

C'est ce que je trouve magnifique dans la Bible. Il s'agit à la fois d'un guide et d'un mode d'emploi pour discerner les traquenards des puissants, et il y a toujours eu à travers l'histoire, des puissants qui veulent s'arroger tout le pouvoir en imposant la mort autour d'eux. Cela va à l'encontre d'un projet libérateur de gens qui s'organisent ensemble et qui se prennent en main.

Évidemment, il y a aussi une dimension spirituelle là-dedans et une dimension sociale assez forte. C'est ce que Romero répète à chaque dimanche à la cathédrale. En passant, ses homélies sont retransmises par la radio du diocèse à plus de deux millions d'auditeurs et elles ne durent pas cinq minutes, mais jusqu'à deux heures, parce qu'il est obligé de rétablir les faits concernant les outrages aux droits humains perpétrés par les forces de sécurité. Ce que les journaux ne disent pas, il le dit. Ce n'est pas pour rien qu'ils l'ont tué. Quelques semaines avant sa mort, une organisation criminelle du gouvernement dynamite l'émetteur radio de l'archidiocèse qui diffuse ses homélies. Alors, ils ont trouvé le moyen de diffuser les homélies via ondes-courtes dans toute l'Amérique latine. C'était aussi l'époque des nombreuses dictatures en Amérique du sud et Mgr Romero était entendu jusqu'en Argentine et au Chili. J'ai rencontré des gens au Chili qui m'ont dit avoir écouté Mgr Romero à la radio à cette époque. Sans aucun doute, sa parole dérangeait partout où elle était entendue.

Dans ses homélies, il rétablissait la dignité des personnes assassinées en les appelant par leur nom, indiquant leur statut civil d'époux et de père, ainsi que leur profession et les circonstances de leur mort. Il lui arrivait même de nommer le nom de l'agent qui avait amené cette personne au poste de police d'où elle n'était jamais revenue vivante. En ce qui concerne la foi, Romero ira jusqu'à dire que si quelqu'un meurt en raison de son engagement pour la libération du peuple, il aura la vie éternelle.

Il annonçait une promesse pour ces gens afin de relever leur courage. À l'inverse, il s'adressait aux meurtriers membres des escadrons de la mort, les oligarques et les militaires, qui abusaient de leur pouvoir en assassinant les gens sans aucun scrupule. À ceux-ci Romero promettait les flammes de la damnation éternelle.

Ce qu'il avait d'original aussi dans sa pensée, c'est qu'il interprétait les récits bibliques en les comparant avec la réalité tragique de son pays. Il ne faisait pas de l'analyse historico-critique, il préférait laisser la métaphore biblique inspirer son propos en se demandant si elle évoquait quelque chose pour son peuple. Par exemple, le massacre des saints innocents rapporté dans les Évangiles, lorsque Hérode demande à ce que soient passés par le fil de l'épée tous les garçons de moins de 2 ans vivant à Bethléem, parce qu'un roi était censé naître dans cette ville. Nous ignorons la véracité historique de cet événement, mais Romero sait que les militaires font cela, ils tuent des enfants. Alors il le leur met sous le nez en disant que c'est la réalité dans son pays. Faisant cela, il leur enlève toute légitimité et toute crédibilité, parce que tout pouvoir a besoin d'être légitimé. Il ne suffit pas de posséder les armes et le pouvoir de coercition pour que la population nous obéisse, les gouvernements ont besoin du consentement de la population et que les gens croient en leur bonne gouvernance. Cela fait en sorte que le pouvoir a toujours besoin de se sacraliser. C'est pourquoi l'État cherche à s'associer aux religions pour acquérir un capital symbolique. Par exemple, une messe d'action de grâce en présence du président de la république signifie que c'est une bonne personne, qu'il est reconnu par Dieu pour diriger son peuple. Mais à partir de la mort de Rutilio Grande, Mgr Romero va cesser de participer à ces simulacres et il refusera de donner crédit aux dirigeants de son pays. Au contraire, il accordera la priorité aux plus vulnérables, aux paysans, aux pauvres.

À l'époque, la pauvreté correspond davantage à la misère pour la majorité du peuple qu'à n'importe quoi d'autre. Beaucoup de gens n'ont pas d'endroit où habiter, ils vivent sur le bord des routes, ils se déplacent avec leur famille au gré des récoltes, les paysans sans terre sont itinérants dans leur propre pays. Ils n'y gagnent qu'une maigre pitance qui leur permet à peine de survivre. Souvent à la fin de la récolte, comme ils ont dû emprunter pour manger, il ne reste rien. Cela fait en sorte que les paysans se retrouvent toujours au point zéro de la survie, sans aucune garantie pour leur avenir.

Les soins de santé et l'éducation, il ne fallait pas en parler puisque cela n'existait pas. C'est aussi un pays où la peur régnait. Le père Michel Lacroix qui a longtemps travaillé pour Développement et Paix m'a témoigné avoir passé 48 heures à San Salvador, à la fin des années 1960 et que le climat qui y régnait en était un de peur généralisée, pas la peur des criminels, mais des militaires et de la police. C'était un pays où la population vivait dans la terreur bien avant les mobilisations et les vagues de répression. Cette terreur omniprésente était la façon de gouverner pour l'oligarchie salvadorienne.

S'adresser à l'histoire, c'est parler en termes de projets sous une forme collective qui est critique des ambitions qui détruisent la planète, les communautés et notre psyché. Cela prend des gens conscients de leur destinée, de leurs racines historiques, où l'histoire est comprise comme un projet en marche qui se poursuit à travers chaque génération. Donc, il nous faut travailler à cela et si jamais nous sommes trop bien au Canada parce que nous avons surmonté la misère noire, alors allons aider les autres peuples à s'en sortir. Tant mieux si nous pouvons venir en aide aux nations moins bien nanties, mais présentement ce n'est pas ce que nous faisons, nous allons voler et piller les autres avec nos sociétés minières. Tout cela se fait en notre nom, alors que nos missionnaires et nos coopérants nous ont fait une réputation extraordinaire partout dans le monde, maintenant ce sont les sociétés minières canadiennes.

Le gouvernement canadien a même fermé l'ACDI. Tout ce qui reste, c'est le cash. En passant, les sociétés minières, c'est comme les bateaux enregistrés au Panama pour ne pas payer d'impôt dans leur pays d'origine. C'est n'importe qui avec du capital, de n'importe où dans le monde, qui s'enregistre à la bourse de Toronto et part avec notre nom ruiner notre réputation internationale. Il y a beaucoup d'hypocrisie là-dedans. Au Honduras, après le coup d'État ayant chassé Emmanuel Zelaya qui voulait promouvoir le bien commun en faveur des plus pauvres de la population, notre gouvernement, en plus de reconnaître un gouvernement usurpateur, a fourni son aide pour réécrire la loi des mines de ce pays, faisant en sorte d'abolir les indicateurs de protection de l'environnement, de respect des droits humains, des communautés et des Premières Nations. La loi a été écrite pour les compagnies minières. Ce qu'on fait en notre nom est criminel. Selon moi, c'est le premier point où nous devons agir comme Canadien. Le Canada n'est qu'une simple banlieue des États-Unis qui n'a pas de politique internationale indépendante. Nous ne faisons que répéter ce que le gouvernement américain dit, peu importe ce qu'il dit.

Commentaires sur ce thème lors de deux rencontres mensuelles :

« Je pense que nous sommes en train de construire une vérité. Je pense qu'elle ne se voit pas dans les médias et que la vérité est collective. Elle doit être construite à partir de la parole de chacun de nous. Ce n'est pas la vérité des médias qui nous intéresse. C'est pourquoi il est important de parler entre nous. Ici à Québec, nous trouvons des communautés qui viennent de partout, des témoins de ce qui se passe partout dans le monde. Mais je ne suis pas certaine que nous soyons capables de parler avec le voisin pour connaître sa vérité et comment nous pouvons construire ensemble une vérité plus conforme à la vérité de chacun de ce qui nous amène ici pour faire grandir le Québec. J'aimerais aussi vous parler de la résilience et de la spiritualité. Je ne parle pas ici de la religion, mais de la spiritualité et de la résilience, parce que la majorité des victimes de la guerre et des catastrophes trouvent des petites choses pour se reconstruire. Cela sort de je ne sais où? Que pensez-vous de ces petites choses ? Nous trouvons des exemples de gens vraiment résilients partout dans le monde. » Une participante à l'activité du 24 mars 2019

« À l'échelle du monde, il y a des populations qui vivent des conditions extrêmement compliquées et difficiles, voire dramatiques, qui sont souvent sous la coupe de gouvernements dictatoriaux et ou de bandes armées; soit elles risquent la prison pour leurs opinions politiques ou d'être assassinées. Certaines populations sont dans des conditions économiques indescriptibles. Nous avons aussi parlé des migrants climatiques parce qu'il y a des régions dans le monde qui sur le plan environnemental, sont complètement dévastées. Par ailleurs, dans de nombreux cas, les trois viennent ensemble. Si ta région est dévastée sur le plan environnemental, c'est sûr que sur le plan économique, cela n'ira pas bien. Généralement, cela s'accompagne de situations politiques pour le moins conflictuelles. Avec tout cela, nous vivons un phénomène depuis un certain nombre de décennies qui est celui des migrants forcés, parce qu'il y a ceux et celles qui s'exilent de façon volontaire et qui deviennent des immigrants reçus dans un pays d'accueil. Tandis que la plupart des migrants forcés prennent la route ou la mer dans des conditions effroyables et illégales au risque de perdre leur vie. D'ailleurs, des milliers sont morts en tentant de traverser la Méditerranée au cours des dernières années. Alors ces gens qui sont chez eux dans des conditions plus que précaires quittent leur pays au péril de leur vie en espérant qu'ailleurs ils pourront au moins continuer à vivre décemment, ce qui n'est pas toujours le cas. Je pense que si les fortunés de ce monde avaient le moindre bon sens, ils comprendraient qu'on ne quitte pas sa famille, sa maison, son pays, sa culture, pour le plaisir de partir ailleurs. » Une participante à l'activité du 19 avril 2019

« Il y a de nombreuses situations où les gens sont en mode survie. Par exemple, les gens qui quittent la Syrie, c'est assez évident. Si tu parles avec ces réfugiés, ils ont perdu des membres de leur famille au cours de ce conflit armé. Ils partent sans même avoir le temps de prendre leurs effets personnels. C'est assez dramatique et ce n'est pas une question de choix. Pour d'autres, les migrants économiques, ils viennent de pays où l'éducation est moins accessible. Ce que je les entends dire, c'est qu'ils espèrent qu'ici leurs enfants auront un meilleur avenir. Souvent ces immigrants ne viennent pas nécessairement de pays en guerre, mais où le contexte politique et social est assez difficile. Sinon, ce que plusieurs m'ont dit, et cela peut sembler surprenant pour nous ici où nous avons quand même une pauvreté qui est réelle, c'est qu'ici c'est pratiquement impossible de mourir de faim, il y a des banques alimentaires, il y a des jardins communautaires, il y a des soupes populaires. Plusieurs avaient peur de vivre cela dans leur pays. Pour eux, c'est une grande amélioration. Pour certains, c'est un choix l'immigration, pour d'autres, non. De plus, les réfugiés ne choisissent pas le pays où ils vont s'établir. Ce qui compte pour eux c'est de partir ailleurs dans un endroit sûr. » Une participante à la rencontre, 19 avril 2019

Migrations forcées

Éditorial de Ça roule au CAPMO, avril 2019

Les bouleversements climatiques, les crises économiques, les guerres, les persécutions et les famines ne cessent de lancer sur les routes des millions de gens en quête d'un monde meilleur, d'une « Terre sans mal » comme disaient les Guaranis. Pendant ce temps, les pays occidentaux polluent, imposent leur domination économique, déstabilisent des régimes en incitant à la haine, exploitent sans fin les ressources naturelles au sud et vendent les armes qui alimentent les conflits. Les pays développés s'enferment derrière des lois et des murailles de plus en plus hautes, illustrant ainsi leur mépris pour les populations ruinées victimes de toutes leurs spéculations. Aujourd'hui, la majorité des réfugiés dans le monde est accueillie dans des pays du Sud.

En 2016, il y a eu une crise en République dominicaine dont le gouvernement se plaignait que le pays était envahi par les Haïtiens. Ils ont alors voté une loi d'expulsion pour plusieurs centaines de milliers d'Haïtiens, incluant ceux et celles nés en République Dominicaine depuis 1926. Ces gens ne voulaient pas retourner en Haïti et n'ayant pas besoin de visa pour entrer en Amérique latine, ils ont pris la route du sud en passant par la Colombie. Certains se sont dirigés vers le Chili, d'autres encore ont choisi le Brésil ou le Venezuela. Ils ont traversé la Colombie à pied, puis une bonne partie de l'Amazonie jusqu'à Manaus pour profiter du boom économique brésilien. Là-bas, ils se sont fait exploiter encore plus que les travailleurs brésiliens, d'ailleurs ceux-ci se plaignaient que les Haïtiens cassaient les prix et travaillaient beaucoup trop dur pour le salaire qu'ils recevaient. Ensuite est venue la crise économique au Brésil et les Haïtiens ont repris la route en sens inverse. Cette fois, ils se sont dirigés à pied, de Manaus vers la Colombie, en direction de la frontière avec le Panama. Il n'existe pas encore de route qui traverse la Colombie vers Panama, une simple piste qui se fait à pied dans des conditions difficiles. Ils et elles, avec des enfants sur le dos, ont traversé l'isthme de Panama, l'Amérique centrale et le Mexique à pied jusqu'à la frontière des États-Unis à Tijuana près de San Diego. Je n'ai pas eu d'autres nouvelles depuis, mais on peut dire qu'il s'agit d'une population très résiliente que rien n'arrête. Depuis le tremblement de terre, Haïti vit un exode de sa population. Au Chili, comme travailleuses agricoles, les Haïtiennes sont payées six fois moins cher que les travailleuses chiliennes parce qu'elles n'ont pas de permis de travail. Parlant de l'exode vers les États-Unis, pour le Guatemala, le Honduras et le Salvador, ce sont 300 000 jeunes par année qui quittent leur pays pour tenter leur chance au nord.

Le philosophe Averroès a dit : «L'ignorance mène à la peur, la peur mène à la haine et la haine conduit à la violence.» Avec le néolibéralisme qui fut une entreprise de recolonisation du monde, les principes que nos gouvernements n'avaient jamais honorés, ont complètement disparu derrière l'impératif du profit à court terme. Peu importe le coût en vies humaines ou environnemental, il fallait s'approprier le monde. Les ravages ne se sont pas fait attendre : spéculations contre les monnaies des économies émergentes qui ont ruiné les épargnes de toute une vie, programmes d'ajustements structurels afin de privatiser tous les instruments de l'État pouvant servir la cause du profit pour les plus riches, déréglementation des barrières douanières protégeant les marchés internes, remboursement de la dette extérieure au FMI qui dicte les règles de la gouvernance au-dessus des États et des populations, perte de souveraineté et paupérisation généralisée, expropriation des habitats traditionnels au bénéfice des multinationales. Ensuite sont arrivés les cavaliers de l'apocalypse : guerres, famines, épidémies, et le crime organisé associé aux élites, aux banques et aux gouvernements vassaux de l'empire.

Les Nations Unies prévoient que la hausse du niveau des mers et la désertification produiront 250 millions de réfugiés climatiques au cours des 30 prochaines années. Il faudra bien les accueillir quelque part et il s'avère que le Canada est le pays le moins peuplé de la planète. Alors, si l'on souhaite que tout se passe de manière civilisée, autant s'habituer à faire de la place aux nouveaux voisins. Ne pas être accueillant quand toute l'humanité est en péril, c'est cesser d'être humain. Pendant qu'ici rien ne semble nous atteindre, une rivière souterraine sape les fondements de ce que nous croyons être une civilisation. Notre paix et notre prospérité sont construites sur un champ de ruines. Seule la compassion a le pouvoir de nous sauver.

Yves Carrier

KASÀLÀ POUR LA COMMÉMORATION DU GÉNOCIDE RWANDAIS

Université Laval, Québec, 13 avril 2019

Muraho, Amakuru,

Bonjour, au nom d'Unité Québec j'aimerais remercier l'administration et les membres de l'Association des étudiants rwandais de l'Université Laval et de la Communauté rwandaise de Québec de nous avoir invités à participer à cette cérémonie si importante.

Pour plusieurs parmi vous, il y a encore des blessures profondes à soigner et des souvenirs cauchemardesques à éliminer. Et malgré le fait que vous avez perdu des êtres chers et que vous avez été témoins d'actes inhumains, vous avez survécu à une des pires tragédies de l'histoire de l'humanité et surtout vous avez réussi à vous reconstruire. Votre courage est inspirant!

25 ans plus tard, cet événement commémoratif est organisé non seulement pour rendre hommage aux victimes et pour avoir la chance de se recueillir ensemble, entre frères et sœurs qui ont vécu des expériences horribles, mais aussi, pour partager des histoires des plus intimes, aussi difficile que cela peut être, avec toute la population de Québec, dans le but de sensibiliser la communauté en général aux conséquences potentielles de l'intolérance, et de l'importance de contribuer au bon vivre ensemble. C'est admirable!

Votre présentation nous a appris que pour éviter que de tels actes barbares soient commis, il faut faire plus que simplement tolérer ou s'intéresser à nos voisins qui proviennent d'une autre culture ou religion, car le génocide que vous avez vécu s'est fait entre deux groupes qui étaient à la base, identiques dans leurs cultures. Oui, c'est un bon début de tolérer les autres, mais il faut aussi revoir notre définition de ce que veut dire le vivre ensemble.

Si nous voulons vraiment vivre ensemble en harmonie: il faut toujours penser en termes de «nous tous» et jamais en terme de «nous autres» et «eux autres» ; il faut focaliser sur ce qui nous rassemble, et non sur ce qui nous sépare; il faut placer la beauté de l'humanité dans son ensemble devant toute culture, religion, et idéologie particulière.

Cela ne veut pas dire que nous ne pouvons pas et devons pas être fiers de nos racines, de nos croyances et de notre patrimoine, cela veut dire qu'il ne faut pas oublier que nos racines, nos croyances, et nos patrimoines ne sont pas supérieurs à ceux de nos voisins. En fait, l'humanité globale est composée des racines, des croyances, et des patrimoines de nous tous...

Nous sommes ici avec vous aujourd'hui pour commémorer les victimes, pour écouter les témoignages, et pour démontrer que les efforts qui sont mis dans le vivre ensemble en valent la peine.

Et justement, nous avons préparé une prestation sous le thème du vivre ensemble pour cette occasion que nous aimerions partager à l'instant.

1ère L E C T U R E

Lise

Je suis d'ici et fière de ma québécoiserie
 Je suis de ces « nous autres » qui s'enlissent dans leurs croyances
 Et dont les vérités sont plus grandes que des églises
 De ces « nous autres » qui protègent leur culture en mettant des barrières
 De ces nous-autres si anxieux dans leur peur de disparaître.

Boufeldja

Je suis de ces « eux autres » dont on a si peur
 De ceux qui s'habillent et qui parlent autrement
 De ceux aussi qui se tiennent toujours ensemble
 Qu'on ne comprend pas et qui ne s'intègrent pas

David

Je suis de ces « nous toutes et tous ensemble »,
 De ceux dont les racines sont d'ici et d'ailleurs,
 De ceux qui parlent et de ceux qui écoutent,
 De ceux qui aspirent à l'Unité.
 Dialoguons pour l'amour de l'humanité.

2E L E C T U R E

Lise

De mon Saguenay natal, en passant par les rives du grand fleuve.
 C'est à Québec que mon cœur s'est ouvert lentement.
 Je ne suis plus juste un nous, étant aussi un peu de vous.
 Riche aujourd'hui de vos cultures et de nos différences.
 Que ma maladresse ne vous heurte pas.
 Mon désir de vous n'en est qu'à ses premiers pas.

Boufeldja

Algéro-québécois depuis 50 hivers.
 Suis-je encore les « eux-autres » depuis 50 printemps ?
 Depuis que j'ai goûté à la tourtière du Lac-Saint-Jean ?
 Sans renier le couscous à l'agneau de ma mère.
 Aujourd'hui, je vous le dis, je suis de vous !
 Je vous salue et je vous aime.

David

Ma mère née au Mexique, mon père né ici.
 Mes racines des deux bords, viennent de la Russie,
 Judéo-Russe-Mexicain, surtout fier Québécois,
 Ça fait pas mal de cultures a gobé à la fois,
 Pour moi la diversité, c'est vraiment un trésor,
 Ça me manquerait s'il n'y en avait pas dans le décor.

Lise

Nous sommes Lise, David et Boufeldja.
 Par la poésie du kasàlà, nous célébrons le vivre ensemble.
 Au nom d'Unité Québec, par-delà les cultures et les croyances.
 Solidaires, car il ne peut en être autrement.
 Comme d'autres ici présents vous le diront.

Marie-Émilie

Je suis Marie Émilie, fille de la forêt nommée liberté
 Je suis celle qui sait s'émerveiller devant la beauté.
 Je suis émerveillée devant les mille collines aux mille pardons.
 Là où la haine est retombée en pétales de fraternité renouvelée.
 Je suis impressionnée de cet amour qui célèbre la Vie et les vies.

Yves

Je suis Yves de Lévis où mes ancêtres ont planté leur tente il y a 350 hivers.
 Accueillis par les gardiens de ce territoire, ils ont été changés à jamais.
 Je veux m'ouvrir comme la terre qui porte l'espoir des lendemains meilleurs.
 J'écoute, je ressens, je réfléchis, mais je ne comprends pas tout, tout de suite.
 En ce désir solidaire, veuillez pardonner mes misères.

Isabelle

Je suis Isabelle, petite fille de réfugiés russe et polonais, française et canadienne.
 Ta peau, des nuances du noir, la mienne si blanche, notre sang pourtant du même rouge. Permits moi de t'appeler frère et toi sœur, même si je ne sais pas lire les mots de ta souffrance,
 Ni écrire ceux de ton espérance. Je sais seulement marcher, chercher la lumière plus loin que la nuit. La terre que nous foulons, toi et moi, garde l'empreinte des pas, sans les différencier.
 Elle se souvient du chant oublié des ancêtres, le fredonne au secret du cœur pour réveiller la Paix.

Elizabeth

Je suis Elizabeth, par les vents du Sud jusqu'à cette terre amenée
 je viens d'une terre où l'aube fut vue pour la première fois et où le soleil est né
 Même si je suis né au milieu de la guerre, j'ai toujours voulu vivre en paix
 J'apporte la musique, j'apporte la danse, j'apporte la joie dans mes vêtements, mon cœur et ma vie
 J'apporte aussi des sourires gratuits à l'infini
 Car aucun de nous n'est aussi fort que nous tous ensemble, ça je le savais!

Maryam

Je suis Maryam, fille de la méditerranée et de ses infinies plages dorées.
 Terre de mes ancêtres, le Maroc, c'est là que tout a commencé.
 Terre d'accueil, le Québec, c'est là que tout continue d'exister.
 J'appartiens à la tribu des bâtisseurs de passerelles et de ponts.

Entre les sommets du Rif, du Toubkal et les rivages du St-Laurent.
Ensemble, nous sommes plus forts, colorés et surtout ...fabuleux.

La finale avec toute l'assistance

B- Aujourd'hui !!!	Aujourd'hui !!!
D-Nous toutes et tous ensemble	Nous toutes et tous ensemble
L- Pour un devoir de mémoire	Pour un devoir de mémoire
B- Avec le Rwanda tout entier	Avec le Rwanda tout entier
D- Pour être plus grands, plus forts	Pour être plus grands, plus forts
L- Pour la paix et la liberté	Pour la paix et la liberté
B- Pour vivre ensemble	Pour vivre ensemble
D- Dans un monde de beauté	Dans un monde de beauté

MARCHONS ENSEMBLE : Solidarité avec les personnes migrantes

Communiqué de presse annonçant

la Marche de solidarité avec les personnes migrantes le 4 mai 2019, à Québec.

Québec, le 2 mai 2019. — Alors que de multiples bouleversements forcent des millions de personnes à travers le monde à quitter leur domicile, les Québécoises et Québécois ont l'occasion de leur manifester leur solidarité dans une grande marche qui aura lieu le samedi 4 mai.

Des millions de réfugiés climatiques – plus de 250 millions d'ici 30 ans selon l'ONU – viendront gonfler les cohortes de personnes migrantes poussées sur les routes par les guerres, la pauvreté ou la famine et habitées par l'espoir d'un monde meilleur.

Des millions d'autres partent de leur propre gré, motivés par le désir d'une vie meilleure. Le monde est le théâtre de vastes mouvements de population. Y a-t-il une crise des migrations? Il y a certainement trop de migrations forcées. Nous pouvons agir.

Agir

En marchant dans la solidarité, nous voulons faire savoir que nous sommes solidaires des personnes en déplacement. Nous voulons développer parmi nous, résidents de toutes origines, une culture de la solidarité et du partage. Nous voulons offrir à toutes les Québécoises et les Québécois l'occasion de poser un geste d'accueil et d'ouverture.

Nous voulons aussi dire à nos gouvernements qu'ils doivent agir sur les causes des migrations forcées, par des lois orientées vers la justice économique, par des accords internationaux plus équitables, et en posant les actions nécessaires face aux changements climatiques.

Nous voulons dire à nos gouvernements qu'ils doivent respecter leurs engagements par rapport aux droits humains en facilitant l'accueil des personnes migrantes. L'apport de la diversité est important non seulement pour notre avantage économique, mais plus encore pour notre enrichissement culturel et humain. Il faut célébrer la beauté du monde!

CONCLUSION

Il s'avère difficile d'écrire une conclusion à cette démarche exploratoire puisque cette méthode de carrefour de savoir autour des thèmes liés à l'histoire du Québec et à ses différents bricolages identitaires demeure un processus permanent. C'est comme vouloir saisir la fugacité d'un moment pour en faire une règle générale, mais nous savons bien que différentes expériences de vie conduisent à des perspectives différentes. Chaque personne étant unique, il semble impossible d'établir une identité qui fasse consensus au sens qu'il y a autant de manière d'être Québécois qu'il y a de Québécois. Qui plus est, l'interprétation de l'histoire demeure une entreprise intéressée, chacun y recherche ce qui lui correspond pour conforter son besoin d'appartenance ou son rejet d'un groupe. C'est pourquoi il vaut la peine de s'écouter.

Bien sûr, ce travail aurait pu être différent si nous avions fait appel à d'autres fibres de notre mémoire collective. On peut certes lui reprocher toutes ses lacunes, mais l'intention poursuivie n'était pas d'épuiser le sujet mais de mieux le cerner avec l'aide des participants et des invités. De plus, étant un groupe d'éducation populaire, le processus d'apprentissage est ce qui apparaît fondamental à nos yeux, davantage que le caractère exhaustif de l'analyse qui n'avait aucune visée scientifique ou académique. L'important pour nous était de faire cheminer les participants dans leur réflexion, de partager, de corriger ou de valider nos connaissances, pour construire un ensemble cohérent sujet à des révisions permanentes rejoignant ainsi l'idéal d'une recherche-action, chacun apprenant à se questionner en permanence sur les évidences acquises au cours de sa formation et sur les préjugés véhiculés dans la société.

La rédaction de ce compte-rendu a également permis de mettre de l'ordre dans les différentes présentations faites au cours de ce carrefour de savoir. Ainsi, le bricolage de l'identité présenté par l'anthropologue Victor Hugo Ramos est apparu plusieurs mois après le début de notre démarche collective. Suivant une logique chronologique, nous avons d'abord senti le besoin de nous rapprocher des cultures autochtones pour y reconnaître certaines similitudes frappantes avec nos manières de penser et de vivre. Pour ce qui est de l'histoire de l'Amérique française, elle apparaît présente à travers les visites de différents lieux, au site traditionnel huron-wendat et lors de la visite guidée du Vieux-Québec avec Webster notamment, des conférences et des différentes réflexions des participants et participantes. Ceci nous amène à dire que bien souvent à notre insu, l'histoire nous habite.

La conférence sur la présence noire au Québec, la table ronde sur le racisme et le récit de l'engagement d'Angela Davis, nous ont permis d'interpréter certains mécanismes de l'exclusion et du racisme, mais aussi de mieux comprendre les attitudes d'invisibilisation de notre société envers les Premières Nations. La Journée internationale pour le droit à la vérité pour les victimes de violence de l'État a été un rappel des connivences du gouvernement avec l'impérialisme américain et de son appui aux régimes qui se maintiennent par la terreur et l'exploitation. Ces faits s'avèrent utiles pour comprendre d'où sont issus les nombreux réfugiés politiques qui vivent ici et leur combat permanent en solidarité avec les militants sociaux dans leur patrie d'origine.

Après l'attentat à la Grande mosquée de Québec, le 29 janvier 2017, le CAPMO a amorcé une réflexion sur le racisme et ses causes, et une volonté d'aller à la rencontre de l'autre a été exprimée. Cette quête à plusieurs niveaux impliquait la dimension de l'engagement social. Elle avait comme point de départ nos racines autochtones qui justement, lors des cérémonies entourant cet événement tragique, ont fait consensus auprès des familles des victimes et de la société québécoise.

La générosité de l'accueil, la reconnaissance et le regard nouveau que les immigrants portent sur le Québec invitent à dépasser nos peurs ataviques pour devenir ce que nous sommes, un peuple métissé enraciné dans une histoire têtue et des valeurs qui élèvent l'âme au-delà de nous-mêmes. Ceux et celles qui nous ont accueillis en ce pays ont été grandement bouleversés dans leurs us et coutumes par cette arrivée soudaine, puis, à notre tour, nous l'avons été par l'envahisseur britannique. Ce dernier a découvert chez les Canadiens français un peuple d'irréductibles qui, malgré la défaite, ne s'avouaient jamais vaincu.

Pour une perspective socioconstructiviste, on ne naît pas Québécois, on le devient, tout comme on apprend à devenir un meilleur être humain tout au long de son existence. Comme chacun sait, la première souveraineté débute au plus profond de soi, non pas dans une mascarade illusoire des jumeaux épris d'eux-mêmes, mais dans l'authenticité de l'être fidèle à lui-même comme unique préalable à la construction d'un nous solidaire résultant d'un art de vivre ensemble. Toutefois, pour connaître l'autre, il faut d'abord sortir de soi, de sa zone de confort, pour prendre le risque de la rencontre qui pourrait transformer notre regard et nos habitudes. Comme l'a écrit Saint-Exupéry : « Apprivoiser l'autre, c'est en devenir responsable ».

Un trait commun qui émerge de tous les récits présentés, incluant celui de la société d'accueil, ce sont les embûches permanentes que les puissants imposent à l'existence collective. Cette blessure profonde ne doit pas être ignorée. Si nous voulons la traiter,

elle doit accéder au niveau de la conscience par l'affirmation permanente d'une mémoire historique, non pas revancharde, mais constitutive d'une lutte de résistance à partir de son magnifique réservoir de sens. Cette souffrance, point de départ de la résilience, demande à être entendue et respectée comme partie intégrale de l'identité de chaque peuple. Dans le cas des Premières Nations, le génocide³⁹ est allé très loin et s'est poursuivi pendant sept générations avec les pensionnats indiens. Aujourd'hui encore, de nombreuses nations portent les stigmates d'une ségrégation économique et d'une exclusion sociale qui provoquent toujours une quantité de malheurs dont celui des femmes et des filles autochtones disparues ou assassinées.

Chez les Canadiens-français, la servitude économique subie pendant la domination britannique a perduré deux siècles, de la Conquête à la Révolution tranquille. Cette subordination et ses conditions sociales adverses ont forgé un esprit entêté à survivre, mais aussi son lot de peurs et la crainte de disparaître. Par ailleurs, une part de notre mémoire collective a oblitéré tout souvenir de l'esclavage et de la présence noire en ce pays. Avec Webster, nous avons appris qu'au contraire, les Noirs sont nos compagnons de route depuis l'époque de Samuel de Champlain et qu'eux aussi réclament leur place au soleil de la visibilité sociale, politique, économique et culturelle. Nier les droits des autres, surtout lorsqu'ils réclament leur appartenance au peuple québécois, serait une faute grave envers l'histoire et envers nous-mêmes.

Les souffrances de l'oppression sont aussi le lot de nombreux réfugiés, latino-américains, africains, européens ou asiatiques, venus s'établir ici pour fuir la guerre et les persécutions. Entendre leurs témoignages est une source d'inspiration profonde pour ceux et celles qui ont la chance de les côtoyer au quotidien. L'accueil des réfugiés est un terrain fertile à la solidarité internationale, la vraie, celle qui sait que le développement et la démocratie sont impossibles là où la justice n'est qu'un privilège réservé aux mieux-nantis. Les réfugiés sont aussi un brûlant rappel de nos devoirs envers les peuples soumis aux affres de l'impérialisme occidental. Leurs sacrifices pour construire chez-eux une société plus juste, leur opposition aux forces mortifères du capital transnational nous révèlent l'autre côté de la médaille du niveau de vie dont nous jouissons. Ces témoins des dictatures nous apprennent qu'il n'y a qu'un seul monde, séparé par les plus profondes injustices. Ils nous tirent de la langueur d'une société de consommation où le bonheur s'achète à crédit.

³⁹ *Le génocide, selon les Nations unies, se manifeste par : 1) le meurtre de membres du groupe visé; 2) l'atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale des membres du groupe; 3) la soumission intentionnelle du groupe à des conditions de vie entraînant sa destruction physique totale ou partielle; 4) des mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe; 5) le transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe.* Source : Nations Unies, Convention de 1948

Tous ces survivants, de même que nos ancêtres, nous rappellent aussi l'importance de la dimension spirituelle constitutive de leur identité et de leur capacité à persévérer alors qu'il n'y avait aucun motif d'espérer. Ils nous indiquent le chemin de la vie qui se donne librement, sans compromis aucun avec une médiocrité qui correspond à la dissolution de l'être.

La crise des migrants et les migrations forcées révèlent à quel point le monde est malade d'avoir déposé toutes ses ambitions au pied de l'autel du dieu argent. Elle est une accusation permanente à l'endroit des élites des différentes nations qui préfèrent vendre au plus offrant le bonheur et l'avenir de leurs populations. Les martyrs, ceux et celles qui osent défier les idoles de la mort pour défendre les droits humains, l'environnement ou le bien commun, indiquent le prix qu'il en coûte de se dresser pour que l'humanité puisse continuer d'exister en s'humanisant.

Avec l'attentat à la Grande mosquée de Québec, nous avons vécu que le deuil partagé pouvait être une source de nouveaux liens d'appartenance. Prendre en compte la douleur de l'autre, l'écouter et la faire sienne, c'est entrer dans des rapports privilégiés qui transcendent les différences. Cette compassion ouvre le cœur pour l'agrandir et elle change les paradigmes de nos identités grégaires pour accéder à l'universel. Loin des paradis artificiels, ce rapport de vérité nous introduit au prochain, celui qui nous permet de savoir qui nous sommes mais surtout, qui nous voulons être.